



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

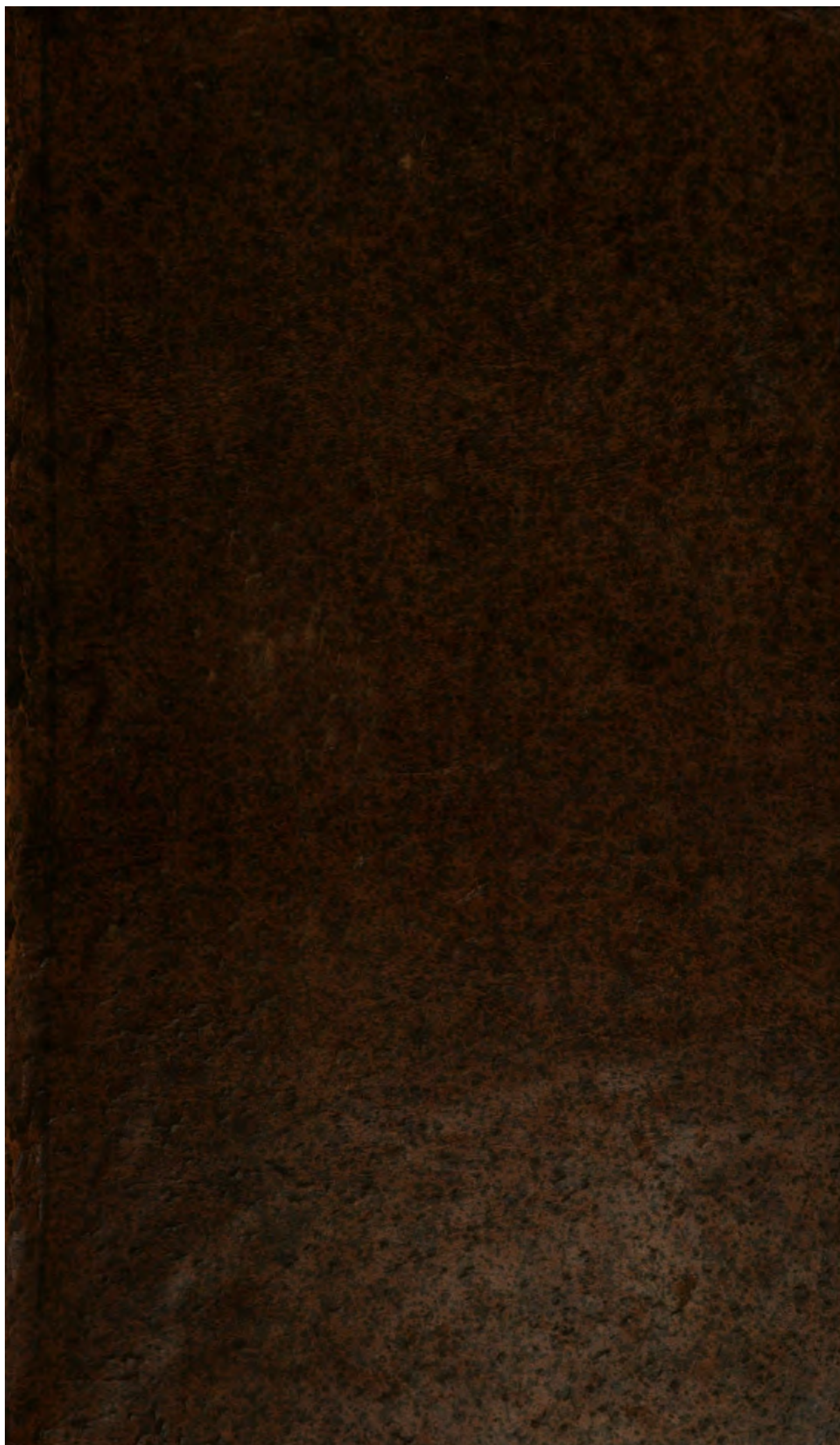
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

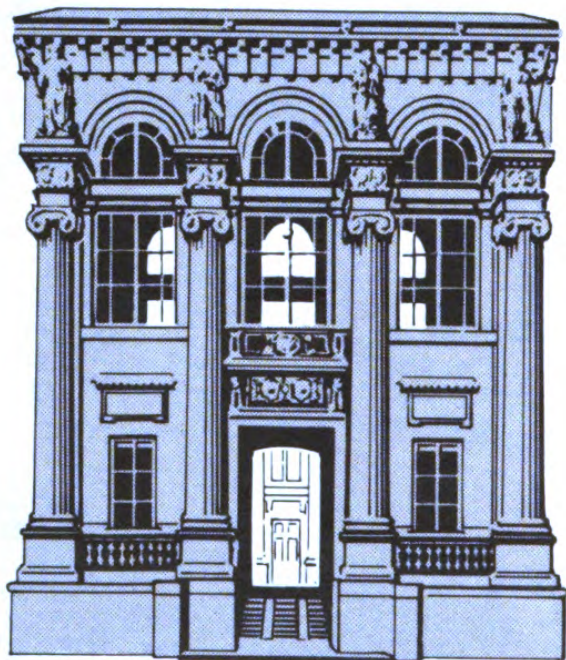
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

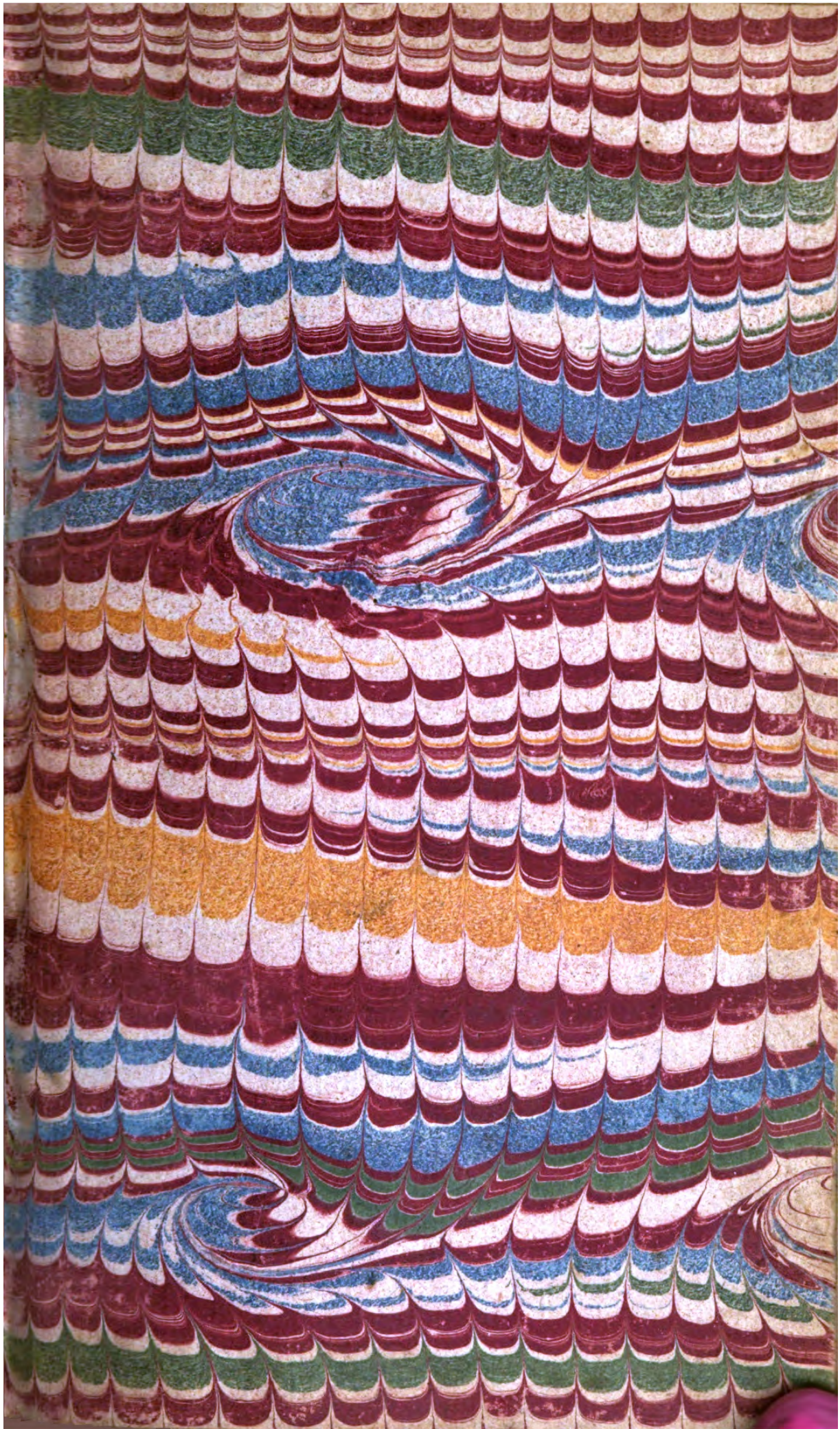


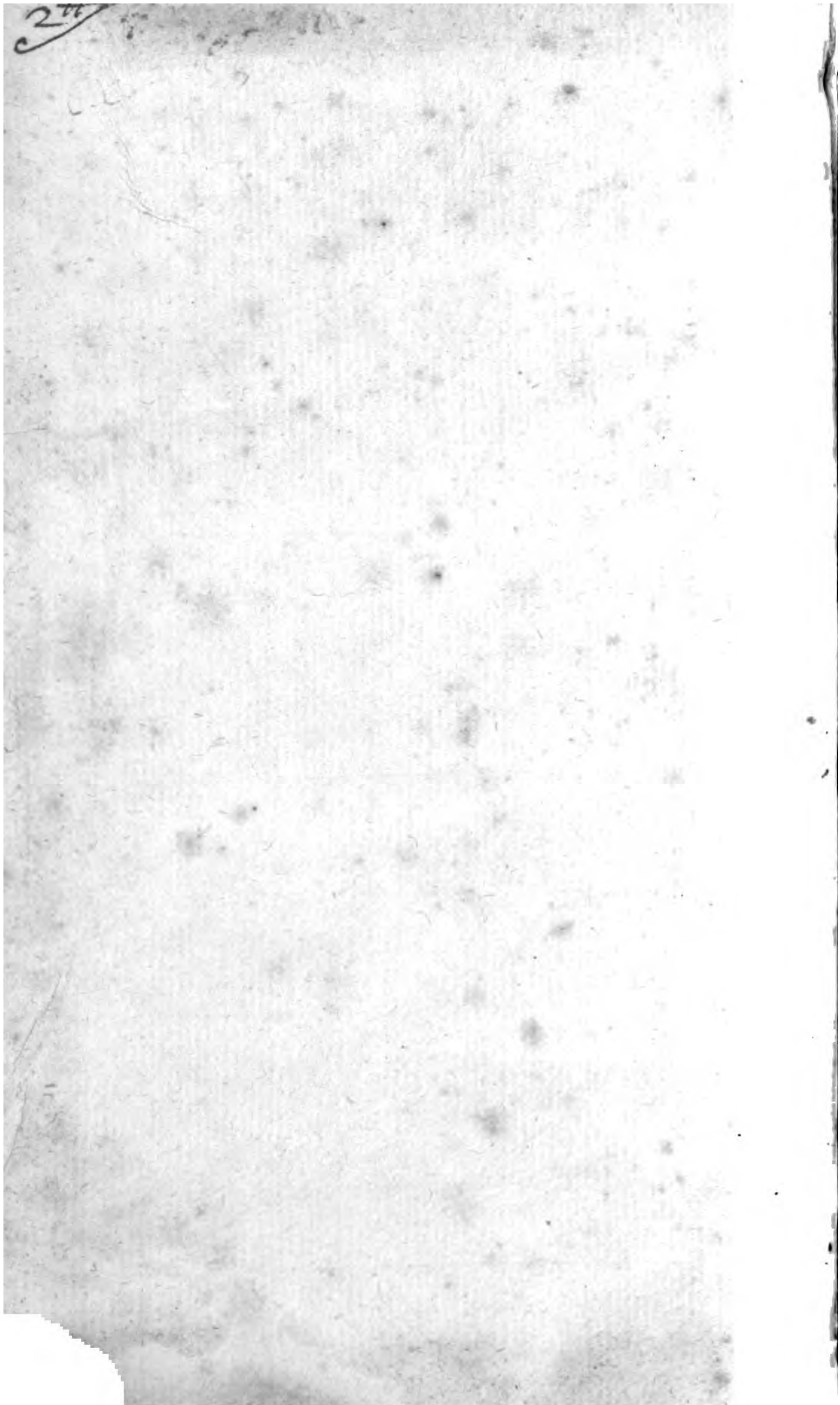
TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. II A. 2056

VOLTAIRE FOUNDATION FUND





C O N T E S

E T

F A B L E S

T I R E Z

DES ENTRETIENS POLITIQUES

D E

M^R L E N O B L E



A P A R I S ,

Chez J. M O R E A U , à l'entrée de la rue
Galande, près la Fontaine saint Severin ,
à la Toison d'Or.

Avec Privilege du Roy. 1710.

COMPTON

ALLEN

UNIVERSITY

OF OXFORD

DE

LIBRARY



LIBRARY

UNIVERSITY OF OXFORD

LIBRARY

LIBRARY



LE LIBRAIRE AU LECTEUR.



Le Livre qu'on donne au Public est bien different d'un autre Ouvrage de M. Lenoble, qui a pour titre Contes & Fables. L'un est un Livre de Moralitez dans le goust des Fables d'Esopé & de la Fontaine ; au lieu que celuy-cy est un Recueil d'Allegories historiques, qui ont esté déjà imprimées séparément dans chaque Entretien Politique de M. Lenoble. Ces Poësies font le plus bel ornement de ces Entretiens, si connus sous le nom de Pasquinades. Elles en contiennent toute la substance & tout le sel. Il y a toujours eu une Fable à la fin de chaque Entretien pour en estre comme l'abregé : de sorte

qu'ayant toutes ces Fables & ces Poësies en un seul petit Volume, on peut dire qu'on a en mesme temps toutes les Pasquinades d'où elles sont tirées. Pour rendre cet Ouvrage plus complet on a mis quelques Notes pour expliquer les Allusions, & pour fixer les Epoques des Evenemens dont on parle. Ainsi, outre le plaisir que donnent les Vers qui coulent d'une veine aussi délicate que celle de M. Lenoble, vous aurez encore l'avantage de pouvoir apprendre icy sans peine & sans beaucoup de lecture la principale partie de l'Histoire de nostre temps.

CONTES



CONTES

ET

FABLES POLITIQUES.

PREMIERE FABLE.

Le Python confondu.

DANS les marais bourbeux, qu'arrosent de
leurs eaux

Les bouches de l'Escaut, & celles de la Meuse,

Un vieil œuf de l'Hydre fameuse

S'étoit caché dans les roseaux.

Ce fut d'abord dans le nid de la Brille

Que la Révolte le couva.

Et devant que le temps eût rompu sa coquille,

Il courut cent perils dont le sort le sauva.

A

2. CONTES ET FABLES

Enfin par la chaleur que le Soleil lui prête ,

L'on en vit éclore un serpent ,

Qui la besace au cou d'abord fêble & rampant

Traînoit les *Guene* replis de sa grise jaquette.

Un Lion irrité par ses fiers siflemens

Le voulut étoufer presque dans sa naissance ;

Mais le Soleil par sa puissance

Fournit à ses besoins de si bons alimens ,

Qu'il crût en peu de temps

Au-delà de son esperance. [fois

Du corps de ce Python comme à l'Hydre autre-

Sortoient sept orgueilleuses têtes.

Il brava le Lion, & par d'heureux exploits

Chaque jour sur ses champs augmentant ses con-

Le sçut forcer enfin de le laisser en paix, [quêtes,

Vivre & regner dans ses marais.

Aux bienfaits d'Apollon il étoit redevable

De son être & de son bonheur.

C'étoit du seul appui de son bras redoutable

Qu'il tenoit son repos, sa gloire, son honneur ;

Mais d'une lâche ingratitude

Apollon fut bien-tôt payé ,

Et le traître Python mit toute son étude

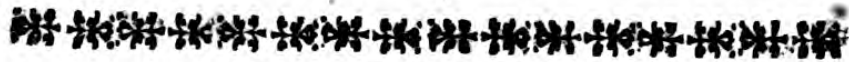
A détruire le bras qui l'avoit appuyé.

POLITIQUES.

3

D'abord sa langue empoisonnée
Vomit par tout le fiel de ses venins secrets ;
Puis d'une licence effrenée
D'un blasphème insolent lui décocha les traits :
Il fit plus, sa fureur pour lui faire la guerre
S'éforça contre lui d'armer toute la Terre ,
Quand Apollon embrasé de courroux
Lui dit : C'est trop irriter ma clemence.
Ingrat, tu periras & ta vaine insolence
Tombera sous mes justes coups.
Il prend son arc, & sa main assurée
Dans son Carquois choisit un trait vainqueur,
Son œil guide la pointe , & la flèche acérée
Part & frappe le monstre au cœur.
Il tombe en mugissant de douleur & de rage ,
Et vomit en mourant son perfide venin.
Ingrats, dont le Python est une vive image ,
Craignez une semblable fin.

Le Python est la Hollande. Apollon, les Rois de France, dont l'apui a favorisé l'établissement de cete Republique, qui voudroit détruire la Monarchie Françoisé.



I I. F A B L E.

La Guerre du Milan.

UN Oyseau de brillant plumage
 A bon bec, & pié bien chaussé,
 Et dont sur son double rivage,
 Le Pô voit le nid bien placé. [aile,
 Le Milan que *b* l'Autriche avoit mis sous son
 Se vit de temps en temps pour elle
 Sur diverses prétentions
 Le funeste sujet d'une guerre cruelle;
 Mais après deux cens ans pour finir la querelle,
 Le Ciel fit succeder au *c* dernier des Lions
 Un jeune *d* Coq sorti d'une race immortelle.
 Le Milan satisfait se range promptement
 Sous le puissant abri de cet aimable Maître,
 Et par mille douceurs le Coq lui fait connoître
 Le bonheur de ce changement. [cruche,
 Cependant dans les champs, qu'assez loin de sa
 Le Danube orgueilleux arrose de ses eaux,

a Le Milanois. *b* La Maison d'Autriche. *c* Charles II.
d Philippe V.

POLITIQUES.

L'Alemande & jalouse e Autruche ,
Envieuse des Coqs ses illustres Rivaux , [veaux.
Songe à tout replonger dans des troubles nou-
Se peut-il, juste Ciel ! que f l'Autruche de l'Ebre,
Dit-elle , mais d'un ton qui marquoit son cha-
Se peut-il si près de sa fin , [grin,
Qu'insensible à son nom si fameux, si celebre ,
Elle préfere g un Coq à l'Autruche du Rhin ?
Aussi-tôt confondant sans compas & sans regle ,
L'interêt de h l'Autruche & l'interêt de i l'Aigle,
Dans ses injustes passions,
Elle veut engager tous les l Alerions.
E'un cède à la promesse, & l'autre à la menace ,
Et des foules de tous Oyseaux
De tous côtez avec audace ,
Vont se ranger sous ses Drapeaux.
Les Gerfaux m Batavois pleins d'une aveugle rage,
Rompant avec le Coq n risquent de s'abîmer ,
Et partant de ses Ports o l'Hirondéle de mer ,
Du sibtant Albion hazarde le naufrage.
Le Milan sans s'épouvanter ,

e L'Empereur. f Le Roy d'Espagne Charles II. g Te-
stament de Charles II. h De la Maison d'Autriche. i De
l'Empire. l Princes de l'Empire. m Les Hollandois. n La
France. o L'Angleterre.

6 CONTES ET FABLES

Voit cet orage qui s'apprête ,

Et sûr que le *p* grand Coq suffit pour l'arrêter ,

Présente au coup de foudre une intrepide tête.

Déjà *q* l'Oyseau porteur de ces terribles feux ,

Du superbe Apennin a franchi les passages ,

Ce Faucon vole , & va comme un torrent fou-
gueux.

L'Adige s'ouvre à lui, le Pô sent ses ravages ,

Et *r* l'Aiglou de Manto bloqué de toutes parts ,

Se resserre dans ses rempars ,

Fier du premier succès de sa haute entreprise.

s Le Faucon joint la ruse à la valeur ,

Il acable, il concerte, *t* & Cremone surprise ,

Menaçoit le Milan d'un funeste malheur.

Il marche en Tapinois, la nuit le favorise ,

Il se glisse dedans ; mais quel fut le retour

A la pointe du jour ?

u Le Coq au premier bruit de tous côtés s'éveille,

Vole au combat, & le Faucon vaincu ,

Quand il croit avoir pris l'ennemi qui sommeille ,

Se trouve trop heureux de fuir la fourche au cu.

Le Roy des Coqs alors dépêche un Coq *v* alerte.

p Louis le Grand. *q* Prince Eugene. *r* Mantouë. *s* Le
Prince Eugene. *t* L'Afaire de Cremone. *u* La Garnison
Françoise. *v* M. de Vendosme.

POLITIQUES.

Vandôme arrive, & déconcerte
Les artifices du Faucon,
De cent endroits il le déniche,
Et le timide Oyseau sans faire le Gascon,
Dans le fond d'un Serrail, l'aîle basse se fiche,
Et chanté sur un autre ton.
Ce n'est pas tout, x le Coq qui regne sur le Tage,
Après avoir reçu l'hommage
Deses heureux Sujets du Vésuve y voisins,
Pour vuidér sa propre queréle,
Vient de son Milan qui l'apèle,
Affurer le repos & fixer les destins.
Peu ferme apui de l'Autruche Germaine,
Tremblant Faucon, quelle fut lors ta pei-
Quel trouble à ton esprit inquiet, agité, [ne
Si tu n'oses sortir, tous tes Forts vont s'abatre :
Si tu fors, il faudra combattre ;
Et de tous les côtez terrible extrémité,
Tu demandes de l'aide, & n'es point écouté.
Tant de Vautours z Saxons qui d'une aîle rapide
Devoient voler de a Dresde au Pô,
Un Phénix b Suedois qui les serre & les bride,

x Le Roy d'Espagne arrive. y Napolitains. z 8000 Sa-
xons, a Ville de Saxe. b Le Roy de Suede.

8 CONTES ET FABLES

Les a réduits au *c* vertigo.

d L'Autruche en peste dans son ame,

Et du vol du Phœnix l'esprit embarassé,

Ne peut à son Faucon pressé,

Envoyer les secours qu'à grands cris il réclame,

Le Coq voit le Milan sous son aîle affermi,

Sous ses augustes yeux tout triomfe de joye,

Et chaque coup de bec qu'il porte à l'ennemi,

Arahe quelque plume à cet oyseau de proye.

Qu'esperes-tu, Faucon ? Fui d'ici. Qu'atens-tu ?

Il n'est plus de parti pour toi que la retraite.

Pars, ou ton entiere défaite

Va d'un Roy glorieux signaler la vertu. [*che,*

En vain *e* l'Oyseau de Marc en secret à l'Autru-

Dit : Contez sur mon cœur, mon pouvoir vous
est *hoc,*

Mais tenant ses esseins reservez dans leur ruche,

Il ne risquera point de chagriner le Coq.

C'est un politique compere,

Et t'aide autant qu'il peut, & l'on le laisse faire,

Mais il n'éclatera jamais. [*poudre*

Suis donc, préviens le coup qui te métrouit en

Il est temps, il faut t'y résoudre,

Laisse enfin le Milan en paix.

c A rebrousser chemin. *d* L'Empereur, *e* Venise.



III. F A B L E.

Le Cerbere à triple tête vaincu.

Après de longs travaux un Lion redoutable
 Ne desiroit que vivre en paix ,
 Et préférant toujors le bien de ses Sujets
 Aux succez glorieux de sa force indomtable
 On l'avoit vû vingt fois immoler en Heros
 Ses conquêtes à leur repos.
 Après une sanglante guerre ,
 Dont l'Univers entier fut presque confondu ,
 Il venoit de rendre à la Terre
 Un calme long-temps attendu.
 Aussi-tôt avec l'abondance
 On vit renaître les plaisirs ,
 Des tristes Aquilons l'injuste violence
 Fit place aux douceurs des Zéphirs.
 De fleurs & de moissons les campagnes couvertes
 Etoient de riches tresors ,
 Et les mortels contents ne songeoient plus alors
 A leurs maux essuiez, à leurs peines souffertes.

10 CONTES ET FABLES

Le tranquille Lion n'apliquoit sa vertu [même,

Qu'à bien régler son Peuple & régner sur soi-

Quand le Ciel pour lequel il avoit combattu

Fit tomber sur son sang un nouveau Diadème.

L'un de ses Lionceaux par un coup fortuné

Est devant ses yeux couronné

Roy de la voisine contrée. [verts,

De ses nouveaux Sujets les cœurs lui sont ou-

Mais bien-tôt au fond des Enfers

La jalousie en fut outrée.

Contre ces deux Lions qu'un sang si proche unit,

On voit aux coups de foüet de la triste Mégère

Des bors de l'Acheron partir l'afreux Cerbere,

Et de ses trois goziers vomir son aconit.

Sa triple gueule menaçante

De tous côtez s'ouvre beante,

De l'une il fait mugir l'Echo de l'Apennin,

De l'autre à ses abois il fait fremir le Rhin;

L'autre va dans Cadis répandre l'épouvante.

La prudence lui dit : Cerbere que fais-tu ?

Tu conois par épreuve Hercule & sa vertu,

Et malgré tes efforts il te mit à la chaîne,

Crains donc de voir bien-tôt tes attentats punis,

Si contre Hercule seul ta défense fut vaine,

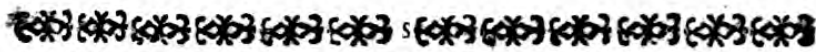
POLITIQUES. 21

Crois - tu vaincre aujourd'hui deux Hercules
Mais c'est en vain que la prudence [unis]
Tâche d'arrêter sa fureur,
Malgré tous les hazars sa jalouse insolence
Poursuit la guerre à toute outrance ,
Et se repaît de son erreur.
J'envahirai, dit ce Cerbere ,
Tous les champs abreuvez par les ondes du Pô ,
Et sur les rempars de Landau
Il bâtissoit déjà sa superbe chimere ,
Quand tout à coup il entendit
Le tonnerre gronder du côté de Baviere.
Le jeune Cerberon en devint interdit ,
Et le feu de l'éclair fit baisser sa paupiere :
Les Lions cependant justement animez
Contre le Monstre à triple tête
Oposent aux éfors de la terrible bête
Les ongles & les dents dont ils sont bien armez.
Dans les premiers éfors de la triple puissance
La victoire, il est vrai, balance ,
Et de fébles succez le Cerbere flaté
Se rend plus arrogant, tone, éclate, menace ;
Mais bien-tôt les Lions rabatent son audace ,
Et la faveur du Ciel se met du bon côté.

II CONTES ET FABLES

Le Monstre en vain rempli de rage
S'attribuë un faux avantage ,
Et s'anonce vainqueur quand il est bien battu ,
Du mensonge insolent tout l'artifice avorte ;
Le plus juste parti l'emporte ,
Et l'orgüeil cède à la vertu.
Rivages de Cadis, Pô, Rhin, guerriere Meuse ,
D'une fureur ambitieuse
Vous êtes aujourd'hui les funestes témoins ;
Mais d'une déroute honteuse
Quelque jour les ferez-vous moins.
Vous verrez sur vos bors échoüer ce Cerbere ,
Et payer de son sang l'atentat téméraire
Qui met en feu tout l'Univers.
Oüi, je le voi chargé de chaînes
Après ses entreprises vaines
Rentrer confus dans ses enfers.

*Le Cerbere à trois testes est la triple alliance
de l'Angleterre & de la Holande, contre deux
Hercules les Rais de France & d'Espagne.*



IV. FABLE.

De l'Aigle, & du Serpent.

UN Serpent, non de ceux qui traîtres & ma-
Vont d'une morsure cruelle [lins

Ou d'une piqueure mortelle

Sur les corps infectez répandre leurs venins ;

Mais tel que ce serpent ami de la nature

Et toujours attentif au salut des humains ,

Dont le sage Esculape avoit pris la figure ,

Pour être adoré des Romains ,

Sur son agile corps une écaille dorée

D'un éclat surprenant ébloüissoit les yeux ,

De cent vives couleurs sa crête bigarée ,

Qu'il portoit d'un air gracieux ,

Couronoit sa tête sacrée.

Son regard suffisoit pour épurer les airs ,

A peine aborda-t-il l'Italique Rivage

Que de son souffle seul, en dépit des Enfers ,

Il chassa les vapeurs qui préparoient l'orage.

Par tout où s'adrescoient ses ondoyans replis ,

Aussi-tôt la riante Flore

Entre cent mille fleurs qu'elle faisoit éclore

14 CONTES ET FABLES

Méloit heureusement la grenade & les lys.

Plus doux que le plus doux Zéphire

Aux Naiïades de l'Eridan

Il imprimoit l'amour que lui-même il respire ,

Et tout le plaisir du Milan

Consistoit à se voir soumis à son Empire.

Un Aigle en fut jaloux , un Aigle au bec tortu ,

A regard dédaigneux à ravissante serre :

Alons, dit-il alons, par une rude guerre

A celle du serpent mesurer ma vertu.

S'il peut de mes grifes avides

Sur le Tage éloigné garder en sa maison

Les pommes d'or des Hespérides

Ou m'empêcher d'enlever sa Toison ;

Je puis l'ataquer aux campagnes

Où le creux Apennin fait bruire son Echo ; [gnes

Je puis prenant mon vol du haut de ces monta-

Fondre & l'aler chercher sur les rives du Pô.

Sous son joug respecté tout se soumet, tout plie,

Tout l'aime & l'adore en ces lieux ,

Malgré la nature & les Dieux ,

Montrons-lui ce que peut un Aigle en sa furie.

A ces mots resolu de lui doner le choc

L'oiseau va se percher sur la pointe d'un Roc

Et delà dans les airs avec grand bruit s'élance ,
 Fait un cercle qu'il serre en s'abaissant touû jours ,
 Puis planant quelque tems après cinq ou six tours ,
 Va sur son ennemi fondre avec violence ,

Et de la grife saisissant

Un petit bout de queuë à Crémone surprise.
 S' imagine déjà par cet éfort puissant

Qu'il a consommé l'entreprise.

Tiens bien ce que tu tiens, & ne le lâche pas ,

Lui dit en riant Esculape.

Tu crois me prendre dans tes las ,

Zeste, d'une secousse à ce mot il s'échape.

L'Aigle triste & confus du coup qu'il a manqué ,

Se met sur ses ergots, frémit, menace, tonne ,

Et bien-tôt à son tour il se voit ataqué

D'un ennemi que rien n'étonne.

L'Esculape sage & prudent ,

S'avance à quatre plis contre l'oysel de proye ,

Et l'un & l'autre en s'abordant

Joint à l'adresse qu'il employe ,

Le courage le plus ardent.

Jupiter attentif à cete afreufe guerre ,

Tenoit sur elle encor sa balance en suspens.

L'un est, dit-il, l'oysel qui porte mon tonnerre ,

Et le fils d'Apollon est un de mes enfans :
 Que ne font-ils d'acord. Il dit, & les regarde,
 L'aigle ouvre avec son bec un ongle furieux,
 Son ennemi se tient en garde,
 Lève la crête & fait étinceler ses yeux.
 De ses fixes regards l'Aigle prend l'épouvante,
 Et le sage serpent qui la voit chancelante,
 Profite d'un moment avec soin épié,
 Et pour rendre sa grife au combat inutile
 Sous son ventre élevé lançant son corps agile,
 De sa queue entortille & l'un & l'autre pié.
 L'oiseau qui se sent pris dans le las qui l'enchaîne,
 Fait pour se dégager un inutile effort,
 Mais il croit en prenant l'effor
 Que dans l'air il pourra se tirer de sa peine,
 Il étend de ses bras les avirons légers,
 S'ébranle, s'élève de terre,
 Et porte avec lui dans les airs
 Le serpent qui toujours le serre.
 C'est-là de plus en plus qu'ils s'osent défier
 C'est-là que le combat s'anime [zier
 L'Aigle en ouvrant son bec fait de son grand Go-
 Qu'il voudroit bien rassasier,
 Entrevoir le profond abîme,

Il cherche les endroits à piquer le serpent ,
 Qui rempli de plus de prudence
 Avec adresse s'en défend ,
 Et lui plante son trait au milieu de la panse.
 Le coup va jusqu'au cœur, l'Aigle pleure, gémit ;
 Tout l'Apennin répond à sa voix mugissante.
 Puis vaincu de douleur & l'aile chancelante ,
 Il tombe , & le serpent se détortille , & rit.
 C'est bien fait , dit alors Jupiter en colere ,
 De sa témérité mon aigle a le salaire :
 Il a voulu rompre la paix.
 Que Diable dans cete galere ,
 Que Diable dans le Milanex
 Les Alemans aloient-ils faire ?

*L'Empereur veut s'emparer du Milanex, dont les
 armes sont un serpent ; mais l'affaire de Crémone dé-
 monta toute son entreprise , & le serpent y tua
 l'Aigle.*





V. FABLE.

Du Lion, des Dogues, & des Mâtins.

UN jour en troupe belle & grande ,
 Les gros Mâtins de la Holande
 Et les fiers Dogues d' Albion ,
 Pour faire une chasse célèbre
 S'unirent au puissant Lion
 Qui regne sur les bors de l'Ebre ,
 Soufre que sous ton nom sur les Indiques bors
 Nous alions, dirent-ils, charger à Barque pleine,
 Ces moutons à la grande laine ,
 Dont la riche Toison fait nos jaunes trefors. [joie
 Nous fournirons aux frais, puis en commune
 Quand nous aurons fait bone proye
 Nous partagerons au retour.
 Je le veux bien, dit le Lion au Dogue ; [vogue,
 Puis pour passer les Mers, l'on s'embarque, l'on
 Et l'on arive aux lieux où va finir le jour.
 La chasse fut des plus heureuses
 Des moutons gras à millions ,
 Furent courus & pris, & leurs toisons nombreuses.

Mises aux ventres creux des vastes Gallions.
 Il ne s'agissoit plus après ce long voyage
 Que du retour & du partage.
 Mais les Dogues & les Mâtins.
 Aussi perfides que malins ,
 Mirent dans leur creuse cervelle ,
 Qu'il falloit en faveur d'un Aigle ambitieux
 Declarer au Lion une guerre cruelle ,
 Et d'un éfort audacieux.
 Aler jusque dessus les lieux ,
 Ravir une chasse si belle.
 Le Lion dûment averti
 D'une entreprise si coupable ,
 En Roy sage & prudent prit bien-tôt son parti.
 Il avoit pour ayeul un Lion venerable ,
 Roy puissant, & plein d'équité ,
 De qui contre un complot si noir, si détestable :
 Pour la commune utilité
 Il emprunta l'escorte favorable ,
 Qui rendit à Vigo le tout en sureté. [rogues
 C'étoit dans le moment que moins heureux que
 L'on avoit vûs en étourdis
 Les perfides Mâtins & les superbes Dogues
 Se casser le nez à Cadis.

De l'Andaloufique rivage

Ils levoient le piquet pleins de honte & de rage ,

Quand on vint leur conter à bord

Que la Flote aux Indes manquée

Etoit heureusement au Port

Avec sa riche charge au plûtôt débarquée.

Grand fut des perfides l'Emoy ;

Mais au-lieu qu'ils devoient attendre le partage

Qu'alloit faire de bone foy

Des Lions l'équitable Roy ,

Ces traîtres par dépit bien plus que par courage ,

En comploterent le ravage.

Alons , dirent Rooke & Dormond , [ge,

Alons pour nous vanger d'un malheureux voya-

Ou piller ou couler à fond

Ce dont Bembou n'a pû faire le brigandage.

C'est, il est vrai, nous faire à nous-mêmes du mal ,

Nous en verrons sur nous retomber la tempête ,

Mais il faut détourner par quelque éclat fatal

Les reproches sanglans que Londres nous aprête.

Qu'importe que privé d'un partage attendu ,

Le peuple en son espoir gémissé confondu ?

Pour éborgner l'objet de vos haines mortelles ,

Crevons-nous , s'il le faut, toutes les deux pru-
nelles

Un mal n'est qu'un mal à demi ,
Quand à son ennemi
E'on en fait ressentir les atteintes cruées.
Dans ce chaud mouvement d'un soudain Vertigo
Ils tournent la prouë à Vigo ,
A travers les sabors le vif salpêtre tone ,
Tout est en feu dans le circuit ,
Dans ses antres profonds Neptune s'en étone ,
Le Triton d'épouvante fuit ,
Et va vite en porter le bruit
Jusqu'aux bouches de la Garone.
Par de prodigieux éfors
On ataque, on défend, le sang en abondance
Fait rougir la Mer & ses bors.
Les Dogues sont surpris de voir la résistance ;
Et quoi qu'infiniment plus forts ,
Malgré le nombre & la surprise
Els sont enfin contraints avec petite prise
De quitter la partie & revirer leurs bors.
Qu'arrive-t-il ? Pour punir leur audace,
Le Lion aussi-tôt par un coup d'équité
En confisquant la part qu'ils avoient à la chasse ,
L'applique à réparer le mal qu'ils ont coûté.
Ainsi tombe sur eux la funeste infortune.

De leur inutile forfait.

Dogues , Mâtins , n'auriez-vous pas mieux fait
D'attendre votre part de la chasse commune ?

*Les Anglois & les Holandois avoient part à la
Flote de Vigo au-lieu d'attendre le partage, ils furent
l'ataquer, dans la pensée de l'enlever entiere ; mais
n'ayant pu s'emparer que d'une petite partie, on la
leur imputa pour leur part.*





C O N T E V I.

De Milon, du Chevre, & du Loup.

Milon, comme nous dit l'Histoire,
Fut un Athlète des plus fors,

Bras nerveux & robuste corps,

Epaule large, barbe noire.

Et la Grece avoit vû par plus d'une victoire,

Dans l'Olimpique champ ses terribles éfors

Le couronner d'une immortéle gloire.

Un jour un Turc lui vint aveuglément

Faire queréle d'Alemand;

C'étoit un fort paillard, & rempli de courage,

Il le vint ataquér, & chez lui faire rage,

De l'insulte soudaine on vit Milon surpris,

Et tout prêt à faire naufrage;

Mais il reprit sa force & ses esprits,

De son projet hardi le Turc porta la peine,

Il se vit accablé de coups prodigieux,

Et l'Athlète victorieux,

L'atterrant à ses piés, lui fit mordre l'arène;

Le Croissant en pâlit, le Bosphore en trembla,

Et par l'écorne faite à la superbe Lune
 Milon vit redoubler sa force & sa fortune ;
 D'éloges infinis la Grèce le combla ,
 Et fit de toutes parts toner sa renommée ;
 Mais de cet encens fastueux ,
 La flateuse & douce fumée ,
 Le rendit trop présomptueux.

Il crut tout au-dessous de son bras invincible ,
 Et chercha chaque jour par de nouveaux succès
 A faire aveuglement de sa force terrible ,
 Sur ce qu'il rencontroit de perilleux essais.
 Certain jour traversant une Forest prochaine ,
 Où l'on voit depuis peu de tems
 Les Peuples réunis du Tage & de la Seine ,
 Se mêler & vivre contents :
 Il vit un magnifique Chefne ,
 A tête couronnée, & vastes bras ouverts ,
 S'élever au plus haut des airs ,
 D'un seul tronc deux tiges parties ,
 Se montroient si bien assorties ,
 Qu'un seul arbre des deux en paroïssoit formé.
 Les deux bois, quoi qu'encor de différente force,
 Se joignoient sous la même écorce
 Dont tout le corps étoit armé ,

Et

Et ses branches entrelassées ,
Jusqu'au sommet d'un vif feuillage orné ,
Se tenoient si bien embrassées ,
Que d'une seule tête on l'eût dit couronné .
Le Liban n'eut jamais cedre si venerable
Parmi les cedres reverez ;
Et parmi les chênes sacrez ,
Dodone n'eut jamais d'arbre plus adorable ;
Mais en respect rien ne retient Milon ,
Son orgüeil brave tout, il veut tout entreprendre.
L'arbre par un endroit sembloit pouvoir se fen-
Et l'Athlète puissant l'attaque tout de bon. [dre,
Il met ses dix doigts dans la fente ,
Donne de cul, de tête, & dans la fole atente.
Je te romprai, dit-il, Surgeon qui te crois fort.
Pour te voir ataché contre une forte tige ,
C'est à toi que j'en veux, je te romprai, te dis-je.
Alors il double son éfort ,
Déchire avec le bois l'écorce qui le couvre ,
Et söttement flaté d'un espoir décevant ,
Done du Genouil , le bois s'ouvre ,
Milon se croit vainqueur, met ses doigts plus avant,
Et se donant autant de peine
Que dans Crémone fit Eugène ,

Il croit sentir le bois sous ses mains dilaté.

Je te tiens, poursuit-il au chêne ,
Tu n'échapperas pas à mon bras indompté ;
Mais dans le même tems le chêne se resserre ,
Et Milon sent ses tristes doits.

Enchaînez entre les deux bois ,
Il fait de ses clameurs frémir l'onde & la terre ;
Et voit contre le tronc qui tient aux fers son
Avorter tous ses vains efforts ; [corps,

Il en verse des pleurs, il en rugit de rage ,
Et le chêne de joye épanouit son cœur ;
Près la noire Forest alors un Loup arive ,
Loup cervier, fier, hardi, que Milon mal sensé
Avoit par une insulte vive

Plus d'une fois brusquement ofensé.

Ce Loup lui saute en croupe , & lui plante à la
Le croc aigu d'une dent vangeresse. [fesse,

Milon en fait un cri qui perce les enfers ,
Il apéle au secours l'Issel & la Tamise.
Le chêne cependant tient ferme la main prise ,
Et l'Athlète mourant sent déchirer ses chairs.

Ainsi perit Milon pour vouloit entreprendre
Ce qu'il ne put executer.

Belle leçon à qui la peut apprendre !

Mais c'est en vain qu'on croit se faire entendre

A qui ne veut pas écouter.

*Milon représente l'Empereur, le chêne qu'il veut
diviser c'est la France & l'Espagne unies d'intérêts,
le Loup cervier: c'est le Duc de Baviere & les Mé-
contents de Hongrie.*





CONTE VII.

Du grand Berger, & du Loup.

Certain Berget de meure experience
 Depuis long-tems, & d'un soin merveilleux,
 Avec amour, avec prudence,
 Dans un Canton qu'on apéle la France,
 Gouvernoit ses troupeaux heureux.
 Que d'une fougue audacieuse
 Les temeraires Loups, les Lions rugissans,
 Pour troubler ses Moutons puissans,
 Vinsent armez d'une dent furieuse,
 Sa houléte victorieuse
 Faisoit sous de terribles coups,
 Succomber à ses piés ces Lions & ces Loups.
 L'Ebre riche en brebis, & le superbe Tage,
 De la Seine autrefois rivaux,
 Voulurent avoir l'avantage,
 De voir à ce Berger défendre leurs Troupeaux.
 Un de ses petits-fils prit en main la houléte,
 Guidé de l'œil du grand Berger,
 Et tous d'une union parfaite,
 Sous ses Loix vinrent se ranger.

Dans les Forêts de Germanie
 Vivoit un Loup plus renommé
 Et mille fois plus afamé
 Que les Lions de l'Hircanie.
 Depuis long-tems il convoitoit
 De surprendre la bergerie,
 Depuis long-tems il se flatoit
 De l'immoler à sa furie.

Hé quoi ! s'écrioit-il d'un ton
 Qui marquoit à la fois sa douleur & sa rage,
 Je ne pouvois pas sur le Tage
 Gober seulement un Mouton !

Malgré ce grand Berger, malgré sa vigilance,
 Malgré son bras puissant, j'en veux remplir ma
 panse.

Sur l'Ebre, sur le Pô, sur la Meuse & le Rhin,
 Je vais faire le diable à quatre,
 C'est à ce coup qu'il faut se battre ;

De ce jeune Berger confondons le dessein,
 Je sçaurai triompher des obstacles frivoles

Que son ayeul m'oposeroit en vain,
 Et je ferai sentir aux brebis Espagnoles,
 Quel est un Loup que presse une cruelle faim :
 Des Leopars Anglois, des Ours de la Holande,

Qui m'ont promis de m'assister,

Je vais composer telle bande

Que rien n'y pourra résister.

Respirant par ces mots de mort les ruines ,

D'une langue altérée il léche ses babines.

Où d'un gras pourceau Turc le sang couloit en-

Il assemble aussi-tôt toute sa compagnie, [cor,

Et pour assoupir sa manie ,

Droit aux rives du Pô prend son premier essor.

Le jeune Berger plein de zèle

Court aussi-tôt où le danger l'appelle ,

Tandis que d'un coup d'œil prudent ,

Le grand Berger met ordre à toute chose ,

Prévoit tout, conduit tout, & si bien le dispose ,

Que le Loup ne peut pas donner un coup de dent.

Il ne s'en tient pas là, le Loup faisoit le brave ,

Et plein d'orgueil se montrôit sur le Rhin,

Lorsque le grand Berger par un retour plus fin

Lui donant une rude entrave ,

Lui fait songer à rebrousser chemin.

Il le fait ataqner jusque dans sa taniere

Par les éfors d'un Dogue courageux ,

Puissant maître de la Baviere ,

Qui l'œil vif, la démarche fiere,

Va sous des auspices heureux
 Arrêter de ce Loup la fureur meurtrière.
 Cête entrave donnée au Loup,
 Le grand Berger prudent & sage,
 Contre les Leopars qui pensent faire rage,
 Et contre les Ours gris prépare un autre coup.
 Il veut les battre à force ouverte,
 Et va d'un bras puissant, d'un pié toujours alerte
 Faire sur eux un terrible fracas. [te;
 L'an passé, leur dit-il, vous nous chantiez forme-
 Mais du Manche de ma houléte,
 Je vous vais celui-ci rosser à tours de bras.
 Il dit, & sous ses coups tous les animaux tom-
 bent,
 Les Ours sont écrasés, les Leopars succombent,
 De leurs cruèles dents les Troupeaux garantis,
 Chantent du grand Berger la puissance & la
 gloire.
 Loup d'Autriche qui veux devorer nos brebis,
 Telle sera sur toi l'infailible victoire,
 Que le Ciel promet à LOURS.

*Les Leopars & les Ours ce sont les Anglois & les
 Holandois, l'Empereur est le Loup, les François &
 les Espagnols les troupeaux, le Roi de France le grand
 Berger.*



CONTE VIII.

*Des Grenouilles Hollandoises , & du Soleil
Français.*

D'UN Soleil bien-faisant le rayon gracieux ,
Sur un sale Marais tombant du haut des
Cieux ,

A certains animaux, peuple verd, & rebéle ,

Peuple insolent , audacieux ,

Et que Grenouilles l'on apéle ,

Dona l'être , & n'en fit pas mieux.

Redevables de leur naissance

Aux fécondes vertus de cet astre puissant ,

Elles eurent d'abord quelque reconnoissance ;

Mais ce peuple qui va sans cesse coassant ,

De jour en jour s'acrut , & pulula de forte ,

Sous l'abri de cet astre & par ses doux bienfaits,

Qu'en dépit du Roy du Marais ,

Il s'érigea bien-tôt en République forte ;

Si-tôt que du borbier l'on se voit en éclat ,

L'orgüeil est du cœur bas l'ordinaire fêblesse ,

Cet orgüeil naît de la richesse ,

Et plus l'on est superbe, & plus l'on est ingrat.

Mais où verra-t-on dans le monde ,

Animal naturellement

Plus incivil dans son coiffement ,

Plus imprudent que la Grenouille immonde.

Ovide dans ses traits ingénieux , plaisans ,

Ne nous en fait-il pas une docte peinture ,

Quand il dit que Latone après une aigre injure ,

En Grenouilles changea d'impudens Païsans ,

Toutes Grenouilles sont de même ,

Pour partage elles ont une impudence extrême ,

Sans cesse on les entend d'un ton séditieux

Vomir contre le Ciel leur insolent blasphême ,

Et la nuit & le jour injuriez les Dieux.

Sur la Muse & le Rhin telles on voit patoître ,

Celles que le Soleil entre leurs bors fit croître ,

Ce ne sont qu'atentats, & téméraires cris ,

Et dans leur criminéle rage

On les voit pour lui faire outrage ,

Chercher à se liguier avec ses ennemis.

A leurs cris importuns dont retentit la terre ,

L'Aigle vole, flaté qu'il pourra de sa serre ,

Déchirer du Soleil l'invulnérable corps ,

Le Leopard y court, & par de vains éfors ,

Au sein de son Lion va lui porter la guerre.
 Le Soleil diffimule, & suspend quelque tems
 Les redoutables coups de sa juste vengeance ;
 Mais à la fin outré d'une ingratitude insolence ,
 Vous le voulez, dit-il, animaux impudens ,
 Grenouilles, vous métez à bout ma patience ,
 C'est trop me défier , & de mes traits ardents ,
 Vous allez éprouver l'invincible puissance.
 Ces broüillars élevez par vos souffles jaloux ,
 Pour tâcher d'obscurcir ma brillante lumière ,
 A mon terrible bras fourniront de matiere
 Des foudres éclatans qui vont tomber sur vous.

Mais que dis-je, pour vous détruire ,

Le rayon de mes yeux suffit ,

Si du neant il vous sortit ,

A ce même neant il sçaura vous réduire.

Le Soleil à ces mots redouble ses ardeurs ,

Chaque rayon devient une brûlante, flèche ,

Sous les traits enflamez le Marais se dessèche ,

Et s'exhale tout en vapeurs.

L'on voit de toutes parts les Grenouilles pâmées ,

Sur les sales bourbiers d'où partent ces fumées

Traîner languissamment leurs corps.

C'est alors que chacun & gémit & regrète ,

D'avoir prêté son cri pour être la trompète
De leurs séditieux transports. [armes,
Contre plus fort que nous pourquoi courir aux
Disent-elles, les yeux en larmes ?
Quelle aveugle fureur nous a ravi les sens ?
Maîtresses de jouir dans une paix profonde
Et de nos Eaux & de nos Champs .
Pourquoi bouleverser le monde ?
Nous voilà justement comme le fat Lubin ,
Qui dans une fureur jalouse, criminéle,
Voulant éborgner son voisin ,
Se fit créver l'une & l'autre prunéle.
Ainsi quand sur un bien faussement prétendu ,
Un féble esprit se préoccupe ,
De soi-même on se rend la dupe ,
Et l'on se trouve confondu.
Sire Apollon , voudrois-tu nous détruire ?
Dérobe-nous à ton œil irrité , [re.
Nous voyons bien que trop nous en va cui-
Si nous souffrons toute la dureté
Que notre orgüeil a mérité.

*Les Holandois doivent leur liberté à la France &
sont ses plus opiniâtres ennemis.*



IX. FABLE.

*Du Combat de l'Ichnumon contre
le Crocodile.*

DAns ces lieux où jadis sur des sables arides
De fastueux Tyrans pour se faire un cer-
Dans d'éternelles pyramides [cüeil
Ont aux siècles futurs étalé leur orgüeil,
Le Nil superbe roule une vague profonde,
Et vomit du sein de son onde
Sur ses rives un Monstre en forme de Lezard ;]
Redoutable Amphibie, à la gueule béante,
Grand gozier, vaste ventre, & dont l'afreux re-
Répand de tous côtez une triste épouvante. [gard
Quel plaisir quand il peut sous ses cruèles dents
Par un criminel artifice
Tantôt faire tomber la crédule nourrice,
Tantôt quelques jeunes enfans ! [ce
Animaux & poissons, tout tremble en sa présen-
Le chien pour éviter le Monstre devorant
Ne lappe l'onde qu'en courant ;
Et contre lui tout est en défiance.
Orgüilleux

Orgueilleux de se voir si craint si redouté ,
Il en redouble sa fierté ,

Joyeux que devant lui tout s'abaisse, tout plie.

Le seul Prince des Ichnumons

Rit de voir le vain Amphibie

Enfler contre lui ses poumons.

Tu crois donc, lui dit-il, qu'enfin toute la terre

De tout ce que tu veux doit se faire une loi ?

Pour Mortel ennemi quand tu n'aurois que moi

Je te ferai sentir par une juste guerre

Que souvent un voisin que l'on ose insulter

Et qu'on croit casser comme un verre

N'est pas le moins à redouter.

C'est en vain que tu me proposes

De jamais être ton ami ,

Songe sur les regrets qu'en secret tu me causes

Qu'un cœur comme le mien ne fait rien à demi.

Je vois déjà ta gueule ouverte ,

J'y vois aiguisez pour ma perte [Stiron,

Deux formidables crocs, l'un Schlik, l'autre

Mais j'en ris comme d'un ciron ,

Et de m'en garantir il me sera facile.

C'est bien à faire à l'Ichnumon ,

Répond le Seigneur Crocodile ,

D

38 **CONTES ET FABLES**

A vouloir avec moi mesurer sa valeur.

Oses-tu seulement me regarder en face ?

Frémis en prévoyant le coup qui te menace ,

Et qui va consommer ton funeste malheur.

Le Prince courageux sans craindre la bravade

De l'orgueilleux Tyran du Nil ,

Se prépare au combat, & léger & subtil

Lui porte dans le flanc une vive estocade.

Le dos du Monstre étoit couvert

De fortes & dures écailles ,

Mais le ventre plus féble aux coups étoit ouvert.

L'Ichneumon s'élançant sur cet endroit ofert

Le perce & va déchirer ses entrailles.

Princes qui vous croyez bien au-dessus des coups

D'un ennemi qui vous laissoit tranquile ,

Et dont vous irritez le dangereux courroux ,

Quoi qu'il paroisse moins que vous ,

Craignez le sort du Crocodile.

*Le Crocodille est ici pris pour l'Empereur , & le
Duc de Baviere pour l'Ichneumon.*



X. F A B L E.

De l'Aigle, du Phenix, & du Phenicoptere.

TEl croit prendre souvent, qui lui-même attras-
 [pé,
Se voit dans ses projets trompé,

Et se perd en voulant ravir le bien d'un autre.

Heureux cent & cent fois celui

Qui dit en paix sa patenôtte,

Et ne convoite point ce qui n'est point à lui.

Un Aigle à bec crochu, brûlant de jalousie,

Et d'un trouble fatal faisant tous ses ébats,

Se mit un jour en fantaisie

De dépouïller de ses Etats

Un Royal Pheniceau d'une race immortéle,

Aux rayons du Soleil dès long-tems éprouvé,

Et qu'un maître Coq sous son aile

Avoit tendrement élevé :

Prêt à lui déclarer la guerre,

Il éguisse les crocs de sa sanglante ferre,

Et grimaçant de son gros bec,

Apéle à son secours les Laniers d'Angleterre,

40 CONTES ET FABLES

Et les gras *Cormorans* qui pêcheur dans le *Leik* ;

 A ces Oyseaux de trois especes

Alecton se mêlant leur jure par le *Stix* ,

 Que leurs efforts vont metre en pieces

Le venerable *Coq* & le jeune *Phenix* :

 Oüi, leur disoit cete Furie ,

Desolez l'Univers, est-il rien de si beau ?

Prenez pour l'immoler à votre barbarie ,

 Et mes serpens & mon flambeau.

A ces cris qui par tout portent un triste trouble ,

Des trois oyseaux liguez la fureur se redouble ;

 Cadis en fremit alarmé ,

Le Rhin presque en perd contenance ,

Et d'un leger succez l'*Aigle* en vain trop charmé

 Devore en son cœur par avance ,

Un ennemi qu'il croit sous sa grife oprimé.

Mais tandis qu'aveuglé d'un faux rayon de gloi-

 Il se flate d'une victoire , (re

 Qu'il croit avoir & qu'il n'a pas ;

Il voit par un retour à ses desirs contraire ,

 Le valeureux *Phenicoptere* ,

Au Phenix son neveu consacrer cœur & bras.

Cet oyseau plein de feu, dont le nom seul encore

Pouroit faire trembler les *Hiboux* du Bosphore

Qu'il sçut autrefois terrasser ;
 Cet oiseau qui tóu jours se fait voir invincible ,
 Outré du ton dont l'*Aigle* ose le menacer ,
 Se refout de lui faire une guerre terrible :
 Sire, dit-il au *Coq*, Sire, contentez-vous ,
 Que le *Pô*, le *Rhin* & la *Meuse* ,
 Par une vengeance fatneuse ,
 Voyent bien-tôt tomber sous vos augustes coups
 Les *Laniers* envieux, les *Cormorans* jaloux ,
 Que le jeune *Phoenix* , digne sang de vos veines »
 Digne second de vos Exploits ;
 Du *Batave* insolent, du phanatique *Anglois*
 Rende sur tous les bors les entreprises vaines.
 Mais laissez à mes soins la gloire de domter
 Sur les bors du *Danube* une trop fiere audace ,
 Aidé de quelques *Coqs* que vous m'alez prêter ,
 Je répons de faire avorter
 Ce vain orgüeil qui me menace.
 Mon sang ne se peut démentir :
 Et je veux faire repentir
 Cet *Aigle* ambitieux qui s'en fait trop accroire :
 Venez *Coqs*, & malgré son foudre *avocatoire* ,
 Mon bras de tous côtez sçaura m'en garantir ,
 De mon fier ennemi la grandeur fait ma gloire.



42. **CONTES ET FABLES**

A ces mots le Danube & l'Inn
 Retentissent des cris qui vont des bors du Rhin
 Evoquer les Coqs à son aide ; *(din)*
 Puis par monts & par vaux, malgré l'oyseau *Ba-*
 Par des éfors à qui tout cede ,
 Dans la Noire Forêt ils s'ouvrent un chemin.
 A cête terrible nouvele ,
 Quelle frayeur se répand-elle
 Dans l'orgueilleuse Cour de l'Aigle épouvanté ,
 Stiron , quelle pilule amere !
 Et toi *Schlik* , malgré ta fierté ,
 Tu n'eus point besoin de clistere ,
 Si-tôt que jusqu'à toi le bruit en fut porté.
 Le Danube se desespere ,
 Et l'*Aigle* en ses projets se voit deconcerté
 Par le sage *Phénicoptere*.
 Ce courageux ami du *Phenix* & du *Coq* ,
 Livre à l'*Aigle* un terrible choq ,
 Et jusque dans son sein va lui porter la guerre.
 Le *Roitelet* Imperial
 Pâlit , frissonne au coup fatal
 Qui le peut renverser par terre.
 Des oiseaux de la Lune *Aigle* jadis vainqueur ,
 Tu voulois du *Phenix* ravir le Diadème :

Mais quand tu vois branler ta Couronne elle-même,

Ne te repens-tu pas dans le fond de ton cœur ?

L'Aigle c'est l'Empereur, le Coq le Roy de France, le Phenix le Roy d'Espagne, le Phenicoptere le Duc de Baviere, les Laniers les Anglois, les Cormorans les Holandois, le Roitelet l'Archiduc, Stiron & Schlik deux Generaux de l'Empereur.





CONT E XI.

Du Loup & du Lion.

*A*vant que d'abatre la bête,
 Ne nous métons' jamais en tête
 D'en vouloir partager la peau :
 Tel Chasseur au matin plein d'ardeur & de joye
 Va dans un bois chercher sa proye,
 Qui loin de la trouver rencontre son tombeau :
 D'un espoir imposteur l'homme cede à l'amorce,
 Trop de vanité le déçoit,
 Et l'on le voit souvent présumer de sa force
 Bien au-delà de ce qu'il doit.

Un vieux Loup sur les bors d'une large riviere
 Avoit de pere en fils une vaste taniere ;
 Son pouvoir s'étendoit sur diferens cantons ;
 Et riche d'un bon patrimoine, [ne,
 Il pouvoit sans souci comme un gros & gras Moi-
 Croquer en repos les moutons.
 Mais il aimoit trop la queréle,
 Et d'un formidable procès

Le grand, l'inesperé succès,
D'un vent présomptueux lui gonfla la cervelle,
Plein d'orgueil & d'ambition,
Et dévoré du feu d'une jalouse rage
Il ne peut sans dépit voir un jeune Lion
Regner tranquillement sur les rives du Tage.
Il faut pour me vêtir en Alcide nouveau,
Que je cours . dit-il , du dos du Lionceau
Fierement arracher la dépouille sanglante :

Et pour ne point manquer le coup ,
Formons une ligue puissante
De tous les bons amis du Loup.

Pour appuyer son entreprise ,
Il voit en même tems courir à son appel
Le Leopard de la Tamise
Et le Dragon qui boit l'Iffel.

Les voilà donc tous trois prêts à faire merveille ,
Tous trois d'une fureur pareille
Marchent avec un grand fracas ;
Et de leur vain espoir l'ame trop obsédée ,
Par avance déjà partagent en idée
Une peau qu'ils ne tiennent pas.

Le Dragon pour sa part de la riche dépouille
Disoit fierement : Il me faut

Cet endroit qui s'étend des rives de l'Escaut

Au Canton que la Meuse mouille.

Je prétends, s'écrioit l'avidè Leopard,

Que tous les bords seront ma part,

Pour rendre ma Reine plus leste

Et pretintailier son manteau.

Quant à moi, dit le Loup, de cète grande peau

Je compte que j'aurai le reste.

De ce partage prétendu

Tel étoit entre eux tous le projet admirable :

Et pour en consommer l'entreprise coupable,

Chacun déjà s'étoit à son poste rendu ;

Mais bien-tôt soutenu de l'Hercule de France,

Le Lion se met en défense.

Et fait de tous côtez avorter leurs efforts.

Les animaux liguez font un pas en arriere ;

Et le Danube sur ses bors

Voit le Loup attaqué dans sa propte taniere.

Quelle épouvantable douleur

Pour la pauvre ligue affligée ;

Chez Maître Guillot le songeur

Toute la troupe fut logée.

Une soudaine peur les trouble, les saisit,

Le Loup en a la face blême,

Et dans l'éfroi qui le tranfite

Par un juſte retour il craint pour ſa peau même.

Ce n'eſt pas ſans raiſon, tous ſes vaſtes projets

Se ſont diſſipez en fumée ;

Et ſi peu qu'il ſ'obſtine à refuſer la paix,

La mine eſt toute prête, & la méche allumée.

Loup, vis en paix, ou crains ta propre ambition :

Le Ciel punit toujours par l'endroit qu'on l'oſen-

Ta peau par les efforts d'une juſte vengeance (ſe-

S'arachera plutôt que celle du Lion.

Le Loup marque l'Empereur, & le Lion le Roy d'Eſpagne, le Leopard c'eſt l'Anglois, & le Dragon c'eſt le Holandois, l'Hercule de France c'eſt le Roy de cete Monarchie.





CONTE XII.

Du Combat d'Achelous contre Hercule.

*Qui de l'ambition suit les vaines amorces,
Jamais n'est satisfait du sort dont il jouït,
Et présument toujours au-delà de ses forces
Court en aveugle au bien dont l'apas l'ébloïit.*

*Nessus, Achelous, Anthée,
Voulurent contre Alcide éprouver leur valeur.*

*Ils coururent à leur malheur
En osant s'oposer à sa force indomtée ;
Et voici par un vieil Auteur
Comment de l'un des trois l'histoire fut contée.*

Déjanire l'honneur d'une pompeuse Cour

*Etoit jadis une pucelle (tour,
Brune, blanche, l'œil vif, un gros bras fait au
Et la Grece n'eut pas une fille plus belle,
Ni plus propre, dit-on, à doner de l'amour,
A quinze ans elle avoit tout ce qu'on peut de
charmes,
Dansoit mieux que Deschars, chantoit mieux
que Maupin,*

Et

Et le plus dur rendoit les armes
Aux acors de son Claveffin.

Son pere gouvernoit doucement son Royaume,
Ses cofres regorgeoient d'écus.

Il étoit en moutons riche comme un Crésus,
Et ménageoit son bien en prudent économe.

Ainsi pour un puissant parti

L'on prônoit par tout Déjanire,

Et des Cantons voisins plus d'un Prince sorti
Venoit pour lui conter son amoureux martire;

Quand Hercule, l'honneur des plus vaillans guer-
riers, [les,

Ayant mis sous ses loix & l'Espagne & les Gau-
Vint en peau de Lion qui couvroit ses épaules

Montrer son large front tout brillant de lauriers,

Il vit, il aima la Princesse,

Et la jeune Infante à son tour

Sentit un doux panchant à payer son amour

D'une reciproque tendresse.

Mais son Papa mignon étoit d'un autre avis.

Il est vrai, disoit-il à sa charmante fille,

Qu'à le voir seulement tous les yeux sont ravis,

Il a les bras nerveux, & sa jeunesse brille,

Mais ce n'est qu'un Coureur qui mangera ton
bien,

58 CONTES ET FABLES

Et fera cent faux bonds à ta flamme jalouse ,
Je veux pour te doner un plus heureux lien ,

 Qu' Achelous t' épouse.

Je conois sa richesse, il est jeune & bien fait.

 Son aliance est plus solide ,

 Je sçais qu' il t' aime, en un mot c' est ton fait ,
Et je suis serviteur au vagabond Alcide.

 A cet arrêt du bon papa

 L' amoureuse & fidele infante

 Point du respect ne s' échapa ,

 Mais en sortant triste & dolente

 Elle fit de ce compliment

 Par les soins d' une bonne Tante

 Sur l' heure avertit son amant.

Mais le fleuve orgueilleux d' avoir par ce suffrage
Coulé bas cent rivaux que pour ce mariage

 L' amour avoit mis sur les rangs ,

Osa sur sa valeur trop fier & trop crédule

 Pour terminer leurs différens

 Défier à la lute Hercule.

Le cartel accepté, les deux forts champions

Tout embrasés d' amour se rendent sur l' arène ,

Et pour les voir luter le peuple à millions

 De tous côtes s' assemble dans la plaine ,

Déjanire le prix de ce combat fatal

Sur un grand balcon fut placée.

Et la lute fut comancée

Si-tôt que la trompète eut doné le signal.

Tels on voit entrer dans la lice

Deux Taureaux d'amour enflâmez

Et l'un contre l'autre animez

Par l'œil étincelant d'une jeune génisse. [corps,

Ils s'aprochent tous deux & se prennent au

Tous deux par de puissans éfors,

Tâchent de se porter par terre,

Puis tous les nerfs tendus & l'œil alerte & prompt,

Pié contre pié, front contre front,

De l'estomac l'un & l'autre se ferre.

Achelous est ébranlé,

Hercule qui le voit troublé

Avec plus de forcé le presse.

Une prompte frayeur dans son cœur se répand,

Mais il échape avec adresse

Sous la figure d'un serpent.

Es-tu fou, dit alors Alcide,

Et crois-tu m'échaper sous ce masque nouveau ?

D'une invincible main & d'un cœur intrepide

J'étranglois les serpens quand j'étois au berceau.

A ces mots le Fleuve timide
 Prend la figure d'un Taureau.
 Il vient à sauts & bonds, & présentant la tête
 D'un plus puissant effort attaquer son rival.
 Hercule à cet assaut brutal
 Saisit par les cornes la bête,
 En vain le fougueux animal
 Se debat, Alcide l'arrête,
 Le tient ferme, & d'un bras vigoureux, obstiné,
 Ne l'abandonne point qu'il ne soit écorné.
 Ainsi sous la valeur d'Hercule qui le domte,
 Le fier Achelous tomba tout interdit.
 Et le chef écorné, fut au fond de son lit
 Cacher sa douleur & sa honte.

Achélous est le Duc de Savoye, Alcide le Roy de France qui lui écorne ses Etats. Ou c'est le Prince Eugene battu & chassé d'Italie par M. de Vandome.





C O N T E X I I I .

L'Intervention de Sire Pierre.

*Q*uand tranquille chez soi l'on peut dans le re- ^{[pos}
 Entre les verres & les pots,
 Rire, boire, manger, & faire bone chère,
 Imprudent qui mal à propos,
 En risquant le sien va se faire
 Des queréles d'un autre une mauvaise affaire.

Lubin à qui Turquet voulut faire un procès
 Dangereux & de longue haleine,
 A la fin le gagna; mais cet heureux succès
 Ayant agrandi son Domaine,
 Il s'en montra plus fier, devint plus quéreleur;
 Et loin de goûter la douceur
 D'une tranquillité profonde,
 Il ne s'attacha plus pour son propre malheur
 Qu'à métre en procès tout le monde.
 Or il avint qu'à l'un de ses jeunes Cousins,
 Tant par bon Testament que proche parentage
 Etoit échû certain gros heritage,

Que depuis très-long-tems convoitoient les Lu-

Ce coup leur fut une sensible plaie. [bins.

Lubin pour chicaner va feüilleter les loix ,

Prend pour son Procureur Maître *G. de la Haye*,

Et pour son Avocat l'*Anglois*.

Quant au jeune heritier son bon droit se repose

Sur les soins, le credit & les sages avis

Du célèbre Avocat *LOUIS*,

Qui ne sçait ce que c'est que de perdre une cause.

Bien-tôt le procès intenté ,

En droit *Canon* est appointé , [le,

On attaque, on défend, on plaide, on se chamail-

On frape d'estoc & de taille ,

L'un gagne, l'autre perd sur divers incidens, [te;

Par les bouches d'airain le bon droit s'interpre-

On diroit au bareau que le salpêtre y péte ,

Tant on y voit les Avocats ardens ;

Et chacun par des coups vigoureux & prudens

De son fier ennemi se promet la défaite.

Tantôt au vieux Lubin l'on a juge Landau

Par Sentence interlocutoire ,

Et tantôt de sa courte gloire

On voit rire Crémone & les Nymphes du Pô.

Tantôt aux rives de la Meuse

Il fait grand bruit pour petit gain ,
 Et tantôt sur les bors du Danube & du Rhin
 Il cede aux puissans coups d'une main plus heu-
 Il forme en vain l'incident de Cadis. [reusa.
 Où sans son hôte il avoit fait son compte ,
 Et *la Haye* & *l'Anglois* désolez, interdits ,
 En furent sur le champ déboutez avec honte.

Le Tyrol ensuite perdu :

Le Tyrol dont Lubin tiroit mainte richesse
 Acabla de douleur, & templit de tristesse

Son parti confondu.

La chose en cet état, avint que *Sire Pierre* ,
 De ses meilleurs amis oubliant les bienfaits ,
 Et qui contents vivoit en paix ,
 Dans son petit Canton de terre ,
 Voulut flaté d'un vain succès
 Intervenir dans le procès.

Le bon Lubin & lui s'étoient par mariage
 En prenant les deux sœurs depuis long-tems unis ,
 Et pour encor e mieux ferrer ce parentage
 A la fille de l'un l'autre promit son fils.

Sous l'apas de cete promesse ,
 Et d'avoir quelque part au gâteau contesté ,
 Par cent fausses raisons *l'Anglois* avec souplesse

L'atire du mauvais côté.

Le voilà donc reçû partie intervenante

En faveur du gendre futur ,

Sous la fole & trompeuse atente

D'un gain qu'il se figure seur.

Mais qu'en ariva-t-il ? Après un long grabuge ,

Le souverain & juste Juge

De son haut Tribunal prononça son Arrêt ,

Le jeune possesseur maintenu dans sa terre ,

Gagne avec dommage, interêt ,

Et le faiz le plus lourd des dépens de la guerre

Tombe sur *Sire Pierre*.

*Sire Pierre , c'est Dom Pedre Roy de Portugal ,
qui au lieu de demeurer en paix & neutre, prit parti
avec les Aliéz contre les Rois de France & d'Espa-
gne.*





XIV. FABLE.

De l'Emerillon presomptueux.

SAge qui sçait bien à sa force
 Mesurer son ambition ;
 Et ne suit point la fausse amorce
 D'une vaine présomption.
 Elle fait souvent entreprendre
 Plus qu'on ne peut exécuter ; [prendre,
 Et l'on se trouve pris au moment qu'on croit.
 Si-tôt qu'on veut trop se flater.



DU côté de la Forêt noire ,
 Un jeune Emerillon par un Aigle couvé
 De ses ayeux vantoit la gloire ;
 Et leur grand courage éprouvé
 Dans le succès heureux de plus d'une victoire ;
 De plus il avoit lû l'histoire ,
 Et dans Tite-Live avoit vû ,
 Qu'autrefois une Aigle Romaine ,
 Au climat Espagnol fondit à l'impourveu ,
 Sur un mouton à la grand-laine ,
 Le prit par sa toison sur les bors du Bérís ,

Et le portant droit à son aire ,
En fit très-succulente chere ,
A sa femelle & ses petits.
Sur l'exemple de cete prise ,
Le vain Emerillon s'étoit mis dans l'esprit
De former pareille entreprise ,
Sur les puissans moutons que le Tage nourit.
J'ai des grifes , dit-il, assez bien acérées,
L'aile legere , un bec crochu ,
Et les troupeaux au pié fourchu ,
Vont bien-rôt éprouver mes armes préparées
Comme un fier & nouveau Jazon ,
D'une ferre sanglante & dure ,
Du plus beau des moutons pour faire ma pâture.
Je vais fondre sur sa toison.
Je vais d'une vigueur terrible ,
L'attaquer, le ravir, l'enlever dans les airs, [ble,
Et faisant tout trembler sous ma force invinci-
Mètre le Tage dans les fers.
Ainsi parloit en Alemagne
L'Emerillon présomptueux ,
Puis prit d'un vol impétueux ,
Sa route du côté d'Espagne,
Il franchit la terre & les mers ,

Et la nouvele en est semée
Dans tous les coins de l'Univers
Par le bruit qu'en répand l'agile Renommée.
Le troupeau cependant sous l'abri du Berger,
Dont rien ne peut tromper la juste vigilance,
Rit de l'Emerillon & de son arrogance,
Et paît son serpolet sans craindre aucun danger :
De l'oyseau du Danube il conoît la féblesse,
Et fut-il quatre fois Emerillon plus fort,
 Qu'Emerillon de son espèce,
 Il verroit tomber son éfort.
Enfin à tire d'aile il s'avance, il arive,
 Où le Tage roulant ses eaux,
 Voyoit sur sa fertile rive,
Et paître ses moutons & bondir ses agneaux.
 Le féble & jeune Oyseau de proye,
En planant dans les airs lance ses yeux à bas,
 Et rempli d'une vaine joie,
Cherche dans le troupeau le mouton le plus gras.
 Aussi-tôt d'une aile legere
Et le Cerveau rempli de sa fole chimere,
 Il fond sur la riche toison,
Ah mouton ! cria-t-il, je te tiens par la laine,
Mais dans le même tems aussi sot qu'un Oyson,

40 **CONTES ET FABLES**

Il se vit lui-même à la chaîne.

La laine entortille son pié ,

En vain il se débat pour rompre son atache ,

De sa prison rien ne l'arache.

Et plus il fait d'effors , plus il se sent lié.

Le Berger vigilant court avec sa houlétes

Et sur l'oreille du Jazon ,

Donnant un coup d'estramaçon ,

Le renverse par terre , & rit de sa défaite.

Le Tage & l'Ebre jusqu'aux cieux

Poussent des cris victorieux.

L'Espagne retentit de joie ,

On chante le Beger , on chante le mouton ,

Dont l'Oiseau superbe & glouton ,

N'a pû faire sa proye.

*L'Emerillon , c'est l'Archiduc qui vient pour se
jeter sur les moutons du Bétis , & s'y trouve pris.*



CONTE XV.



C O N T E X V.

Dom Brocantin , ou le mauvais troc.

DOm Brocantin jadis des mieux rentez d'Es-^{pagne ;}

Mais quelquefois sujet au vertigo ,
Comme en vrai Païs de Cocagne ,
Pouvoit mieux qu'aucun Hidalgo
Dans son Palais vivre à gogo.

Il avoit à foison tout ce que l'opulence
Ofre au riche mortel pour remplir ses desirs ;

Ce n'étoit chez lui que bombance ,

On y couroit de plaisirs en plaisirs.

Heureux si satisfait de sa bone fortune ,

Il eût en paix goûté ce qu'elle avoit de doux ,

Mais qu'il est au monde de foux

Que trop de bonheur importune !

Son Cabinet orné de mille raretés ,

Eraloit aux yeux des beautez

Qui surpassoient tout ce que l'on peut dire ;

Sur tout il possédoit un précieux bijou

Qui lui seul valoit un Empire

Et tous les trefors du Perou.

F.

C'étoit une aimable figure ,
 D'Apollon qui domtoit l'exécrable Python ,
 Cet orgueilleux serpent , ce superbe avorton ,
 Enfanté d'une bourbe impure ,
 Elle charmoit les yeux , & l'ouvrier adroit
 Avoit dans ce brillant Portrait
 Épuisé ce que l'art peut avec la nature
 Joindre pour accomplir un ouvrage parfait.
 Or un jour il avint que le rusé Guillaume
 Conu pour Charlatan habile , souple , fin ,
 Si jadis l'Angleterre en vit dans son Royaume ,
 Entreprit de tromper notre Dom Brocantin.
 Que faites-vous donc là , lui dit ce bon apôtre ,
 D'un portrait qui vous vient de la main d'un
 François ?
 Hé fy ! Ségnor , hé fy ! faites un meilleur choix.
 Je veux qu'avec Lubin vous en troquiez un autre
 Qui le passe en valeur cent millions de fois.
 C'est un chef-d'œuvre d'Alemagne ,
 Un tresor que Lubin vous conserve chez soi.
 Si jamais vous pouvez le tenir en Espagne ,
 Votre fortune est faite , & j'en jure ma foi.
 Foi de Guillaume est quelque chose ,
 Et vous auriez tort d'en douter ,

Sur ma parole on peut compter ,

Et bien sage qui s'y repose.

Brocantin par malheur avoit son vertigo

Quand le fin charlatan lui parla de la sorte ,

Je taupe au troc, dit-il, & faites qu'on m'apporte

Au plûtôt un bijou si beau.

Vous l'aurez , répondit Guillaume , & je m'en-
gage ,

Puisque le troc vous plaît de vous le faire avoir,

C'est à l'emboucheure du Tage

Qu'il faut que vous couriez si vous voulez le
voir.

Maître Guillaume meurt, mais de ce bel échange

Brocantin toujous entêté ,

Fit son paquet , partit & s'en fut du côté

Où l'atiroit l'odeur de la subtile Orange.

Aux bors de l'Océan le voilà donc rendu ,

Où du rare bijou si long-tems atendu

Le bel échange doit se faire.

Mais qu'en arriva-t-il ? & quel fut le destin

De notre imprudent Brocantin ?

Il languit , il se désespere ,

On l'amuse , on le fourbe , & cependant le feu

Se met à ses Palais & les réduit en cendre.

Il se plaint, & l'Anglois de loin lui fait entendre

 Qu'il faut attendre encore un peu ,

Que le trajet est long & la dépense grande

Pour passer le Bijou du Danube en Holande ,

 De la Holande en Portugal.

Enfin las , ruiné , sans espoir , sans ressource ,

 Et rien de plus plat que la bourse

 Il comance à sentir son mal.

 Entre cuir & chair il en peste

 Et maudit la ruse funeste

Du rusé charlatan qui l'avoit sçu charmer.

 Peste , dit-il , soit de la fraude

Qui pour un Apollon qui se fait tant aimer

N'a voulu me troquer qu'une triste Pagode.

Quand le Roy de Portugal quita l'alliance de Philippe V. pour se lier avec l'Archiduc Dom Brocantin le Roy de Portugal , Guillaume le Prince d'Orange Roy d'Angleterre.



XVI. FABLE.

Du Cameleon, des Loups & des Lions.

Aux piés de ces Monts sourcilleux
Où l'on vit autrefois un heros borgne & négre ,
Ouvrir à son armée à force de vinaigre ,
Au travers des rochers un chemin périlleux ,
L'Eridan coupe une plaine fertile ,
Où sur le panchant d'un coteau
S'éleve une superbe Ville
Qui tira son nom d'un Taureau.
Un vif Cameleon à peau fine & changeante ,
Fut un jour de tout ce terrain ,
Au milieu d'une Cour brillante ,
Le jeune & puissant Souverain.
Il avoit eu guerre sanglante ,
Mais malgré tout le mal sur son peuple atiré ,
Il s'en étoit enfin heureusement tiré :
Deux incomparables Princesses ,
Dont les rares vertus égaloient les attraits ,

66 CONTES ET FABLES

Furent les gages de la paix ,
Il y joignit tant de promesses ,
Que le sage Lion qui regnoit sur les lys
Unissant ces beautez à ses deux petits fils ,
Le tint & le reçût avec mille tendresses
 Au rang de ses meilleurs amis :
Il pouvoit honoré d'une double alliance ,
 Et seur du cœur de deux grands Rois ;
 Dans le repos & l'abondance ,
Voir ses peuples heureux obéir à ses loix ,
 Mais le Cameleon volage
 Etant bien ne s'y put tenir ,
Et certains loups liguez contre son parentage
 Vinrent par ce fourbe langage
 Le seduire , & l'en desunir.
 Quite , dirent-ils à l'oreille ,
 De l'inconstant Cameleon ,
 Quite le parti du Lion ,
 Avec nous tu feras merveille.
 Vois-tu tout ce Canton fameux
 Qui fut l'antique Ligurie ,
Nous t'en ferons le Roy, ce n'est point raillerie ,
 Tu le feras si tu le veux.
Mais nous avons encor beaucoup plus à te dire ;

POLITIQUES. 67.

Ton fils de nos faveurs ressentira l'effet ,
Des Dogues d' Albion qu'il compte sur l'Empire,
Si tu veux seulement en faire un bon *Barbet*.

Les Lions te diront, nous avons pris tes filles ,

De leurs vertus notre cœur est charmé ;
Malgré ce double nœud que l'amour a formé ,

Et qui joint si bien nos familles ,
Contre ton propre sang te verrons-nous armé ?

Ne vas point écouter les timides scrupules

Qui font peur aux âmes crédules ,
Etouffe dans ton cœur cete importune voix

Dont la tendre nature en secret te rapéle ,

Moque-toi du nom de fidèle

Dont tu t'es moqué tant de fois.

Des liens d'un traité l'habile homme se jouë ,

Et de quelque parti qu'il se tourne, on le louë ;

Pourvu que le succès autorise son choix.

A ces sages leçons rends ton âme attentive ,

Ne crains point sous l'abri des loups

Tes gendres ofensez, ni leur brûlant couroux ;

Que le Maître Lion t'attaque, te poursuive ,

C'est un feu qu'il faut essuyer ,

Nous sommes tes garans, & quoi qu'il t'en arive ;

Notre ami le Batave a de quoi te payer.

A ces flatteuses impostures
 Caméleon done dans le panneau ,
 Et contre les lions dans un traité nouveau
 Concerté avec les loups de secretes mesures.
 Mais aux yeux du lion qui ne dortit jamais ,
 Est-il secret impenetrable ?
 De la cabale redoutable
 Il découvre tous les projets.
 Féble Cameleon, dit-il, que vas-tu faire ?
 Faut-il croire qui te séduit ?
 Par ton aveugle erreur me voilà donc réduit
 A t'apprendre à garder une foi plus sincère.
 Moi qui chéris ton sang comme j'aime le mien ,
 Moi qui pour tes jeunes Princesses
 Ay toujours les mêmes tendresses
 Que me doit inspirer un précieux lien.
 Mais puisque tu le veux , tu sçauras, téméraire ,
 Qu'entre les filles & le pere
 Je sçaurai partager la vengeance & l'amour ,
 Ou reviens ou péris, si je suspens ma foudre ,
 C'est te doner encore un moment pour résoudre
 Verstion devoir un prompt retour.
 Il dit, mais ses bontez ne purent rien produire
 Sur l'obstiné Cameleon ,

POLITIQUES.

69

Et malgré lui le grand Lion
Se vit forcé de le détruire.

*Le Cameleon qui change sans cesse de couleur, c'est
le Duc de Savoie, lorsqu'il quitta la France & se
déclara pour l'Empereur & ses Aliez.*





LA TEMERITE'

PUNIE.

XVII.

FABLE HEROÏQUE.

Du Vase d'or, & du Bocal de Porcelaine.

Tout flot qui plein d'orgueil s'enfle ^{[rocher,} contre un
 Si peu qu'il ose le toucher
 Contre lui se brise en écume :

Le sage prend toujours le solide parti,
 Et sçait que tout mortel qui de soi trop présume
 Dans le fond de l'abîme est enfin englouti.

Dans un Cabinet magnifique
 Brilloit un Vase d'or d'un éclat surprenant,
 Où l'on voyoit s'unir tout le fin, tout le grand
 Du goût moderne & de l'antique.
 Sur le riche métal qu'enfante le Soleil
 Par une habile main gravées

Etoient en bosses relevées
Les actions d'un Roy qui n'a point son pareil.
Mile dans les lointains & dans leur ordre mises
Faisoient voir ses merveilleux faits,
Et ses guerres toûjours justement entreprises
Pour donner à la terre une solide paix.
Là d'un sçavant cizeau le trait inimitable
Montroit comme de ses rivaux
La jalouse fureur & la haine implacable
Traversoient en vain ses travaux.
Plus près on voyoit l'Aigle en triste état réduite,
Là le tremblant Stirum par Baviere battu,
Ici devant Boufflers Obdam prenant la fuite,
Là sur les bors du Pô le Germain abatu ;
Mais sur tout on voyoit la dérouté sanglante
De Hesse avec ses Holandois,
Et du fameux Landau cette Place importante
Les rempars réunis à l'Empire François.
Tel ce grand Vase d'or du Couchant à l'Aurore
Répandoit le brillant de ses pompeux dehors,
Et rempli de parfums il renfermoit encore
Au dedans de plus grans trésors.
Près de lui l'on voyoit sur la table prochaine
Un gros Bocal de Porcelaine

A la montre assez beau, mais trompeur en effet,
 Et qui portoit de cent manieres
 Peintes sur un émail de lait

D'un azur Holandois les grotesques chimeres.

Là, sur les bors du Pô, joyeux, content de foi,

L'on voyoit dans sa rêverie

Un Duc qui de la Ligurie

Se faisoit proclamer le Roy.

Ici sans respecter Rome, ni son Eglise,

Un jeune Prince mis au nombre des Barbets,

Des Dogues insensez qui boivent la Tamise

Aloit se faire des sujets.

Là pour une aveugle rupture

Ce Duc en s'immolant à l'ambition

Foule aux piés la Religion,

La foi, l'honneur, & la nature.

Ce riche Vase d'or, & ce fresse Bocal

Avoient par les acors d'une double alliance [ce

Resserré les doux nœuds qu'avoit par impruden-

Rompus pour quelque tems un divorce fatal,

Ils s'étoient faits amis. Le Vase liberal [ce

Chaque jour, chaque instant, versoit en abondan-

Au sein de cet ambitieux

Ses trésors les plus précieux.

Pauvre

Pauvre Bocal, fêble & fragile,
 Que ton sort auroit été doux,
 Si du grand Vase d'or ton oreille facile
 N'avoit point écouté les ennemis jaloux.
 Tu te laisses piper aux flateuses sornêtes
 De ces vaisseaux d'argile en Hollande paitris,
 De leurs promesses indiscrettes
 Ton œil fut ébloui, tes sens furent surpris,
 En un mot pauvre pot de terre
 Tu veux au Vase d'or faire une folle guerre,
 Tout l'Univers en est surpris.
 En vain la prudence t'apèle
 Et te dit : Chetif pot que l'argile a formé,
 Contre ce dur métal te crois-tu bien armé ?
 A qui peut t'écraser, pourquoi fais-tu queréle ?
 Tu te ris des prudens avis
 Que pour ton salut l'on te done,
 Mais ces bouillans transports où ton cœur s'a-
 De ta perte seront suivis, [bandone.
 Et ne crois pas qu'on te pardone.
 Malgré ces bons conseils le fragile Bocal
 Sourd à la voix de la prudence
 Ozant au Vase d'or livrer un choc fatal,
 Du premier coup se rompt la panse,
 G

94 CONTES ET FABLES

Par ce petit Bocal contre lui revolté

Le grand Vase trop insulté

Le métant en éclats s'en fait bien-tôt justice ,

Et montre à la posterité

Qu'une fole remerité

Conduit toujours au précipice.

Le Vase d'or le Roy de France , le Bocal de Porcelaine le Duc de Savoye qui se révolte contre lui.





CONTE XVIII.

Du Medecin, du Charlatan, & de Colas.

COlas ayant un jour mangé [range,
 D'un cœur d'Autruche au jus d'O-
 Sentit d'une maniere étrange
 Son estomac endomagé.

Un dévoyment le prit, la fièvre fit ravage
 Dans ses intestins embrasés.

Et de son embonpoint tous les fonds épuiiez
 D'une jaune pâleur couvrirent son visage.

Ses lugubres soupirs, sa languissante voix
 Et sa démarche chancelante
 Faisoient voir que sa fièvre ardente
 L'avoit enfin mis aux abois.

Il avoit avec imprudence
 Par un aveuglement fatal

Fait au grand Medecin que l'on révère en France
 Une injuste & sensible offense ;
 Et de-là venoit tout son mal.

Cependant par pitié lui pardonnant son crime
 Ce Medecin habilissime
 Voulut bien pour lui s'attendrir.

Il est assez puni, dit-il, de son audace,

Il est tems de lui faire grace ;

Qu'il soit désormais sage, & je vais le guerir.

Le malade qui voit de lui-même courir

Le grand Medecin à son aide

Avec un feint remors accepte le remede

Que sa bonté lui vient offrir.

Par d'heureux alcalis entre lesquels préside

Un doux & double jus de matrimoion

Du malin suc d'orange on corige l'acide

Qui faisoit la corruption.

Le voilà donc guéri, c'est le premier breuvage,

Son embonpoint renâit, il reprend sa couleur,

Son menton sur son sein descend à double étage,

Et l'on revoit sur son visage

D'une santé parfaite étinceler la fleur.

De ses forces restituées

De tant de maux si bien guéris

Tout le monde paroît surpris,

Et du grand Medecin les bontez sont louées :

Mais malheur à l'esprit de son bien envieux !

Malheur à tout mortel, qui d'une ame inquiète

Pouvant jouir en paix d'une santé parfaite,

Se fait mourir pour être mieux,

Un chymiste Aleman aux malades credules

Qui vouloient écouter ses propos rebarus

Debitoit certaines pilules

Dout il prônoit mille vertus.

Un Droguisse Hollandois fournissoit les épices.

Qu'il falloit pour les composer ,

Et l'Anglois Charlatan , tout confit en malices

De maisons en maisons aloit les proposer.

Colas se portoit à merveille ,

Comme je vous l'ai dit déjà ;

Cependant il prêta l'oreille

Aux doneurs d'un Bolus d'Ipécacuana.

Votre santé , disoient ces doneurs de cassade ,

Est assez bone , on le voit bien ,

Mais moins vous paroissez malade

Plus vous avez besoin de ne negliger rien.

Prenez cete pilule , éprouvez l'efficacité ,

De ce bolus Autrichien ,

Et prevenez par son moyen

Le mal François qui vous menace.

Colas dans le panneau donant en même tems

Trop imprudent & trop crédule

Sur la foi de ces Charlatans

Gobe la funeste pilule ,

28 CONTES ET FABLES

Et par le conseil de tous trois

Pour le prix de sa belle cure

Fait au grand Medecin François

Une fole & nouvelle injure.

Mais qu'en arriva-t-il ? on voit bien-tôt l'ingrat

Trompé par les apas des pilules dorées ,

Et qui par le poison qui le trouble & l'abat ,

Sent ses entrailles dévorées.

Ses forces dont son cœur avoit trop présumé ,

Ne pouvant résister à ce mal qui l'acable ,

Jusqu'en ses intestins le brazier alumé

Fait un desordre épouvantable.

En vain les Charlatans apelez au secours

Lui promettent de loin ce qu'ils ne peuvent faire ,

Et Staremborg l'Apoticaire

Avec ses cordiaux ne peut sauver ses jours.

En peu de tems il tombe étique ,

Et la pilule enfin le conduit au tombeau : [que

Pourquoi-pauvre Colas, toi qu'on sçait qui se pi-

D'avoir plus que mortel un habile cerveau ,

As-tu doné dans ce panneau ?

*Colas c'est le Duc de Savoye , le Roy de France est
le grand Medecin , le Chimiste Alemand l'Empe-
neur , le Bolus Antrichien la Ligue des Aliéz.*



C O N T E X I X .

Des Brebis secouruës par les Loups.

DANS un lieu que Thetis vient battre de son
 onde,
 Est un cul-de-sac oposé
 Aux rivages du nouveau monde
 Et de l'Ebre mourant de tout tems arrosé.
 Sous le nom de *Lusitanie*
 Jadis ces bors furent conus
 De pâturages gras, terre assez bien fournie,
 Et de Ports où les Coqs étoient les bien venus,
 Mais un jour je ne sçai quelle fole manie,
 Quel vertigo pernicieux
 Aveugla les Brebis qui passoient dans ces lieux,
 Depuis trois ans au voisinage
 Un jeune & vigoureux Lion
 Vint par juste succession
 Sur l'Ebre s'établir dans un riche heritage,
 Il y fut bien-tôt envié,
 Et près de ces Brebis un Renard envoyé [tes.
 Vint de la part des Loups leur conter cent forné-
 Quoy ! Brebis, leur dit-il, qu'est-ce donc que
 vous faites ?

20 CONTES ET FABLES

N'alez point vous rendre aux attraits
Des ofres du Lion, ni de tous ses bienfaits,
L'hameçon dangereux est caché sous l'amorce,
Et si vous laissez croître en paix
Tout ce qu'il a déjà de force
Sous ses ongles vous perirez.
Il viendra du fond d'Alemagne,
Et pour la prochaine Campagne
Un Lion d'autre sang que n'est pas celui-ci,
Et qui, si vous pouvez le nicher en Espagne,
Vous donera moins de souci.
Je vous le garantis, doux, paisible, bonace,
N'aimant que repos & plaisir,
Outre que vous pourrez pour avoir de sa race
De tout votre troupeau lui doner à choisir.
L'Infante Brebis Portugaise
Sera tout justement son fait.
Elle est jeune, elle est belle, & sur le seul projet
Je voi déjà qu'elle rit d'aïse.
Quant aux forces ne craignez rien.
Et dans quatre bateaux préparez en Holande,
Nous vous amenerons une troupe si grande
Que vous aurez l'Epoux, & que tout ira bien.
A cet éloquent entretien.

Le porteur de phrixé, chef des bëlantes bêtes,

Dit, Vos troupes sont-elles prêtes,

Et viendrez-vous à point nommé ?

Oüi, répond le Renard, déjà tout est armé,

Et s'il ne survient des tempêtes,

Vous verrez de quel air nos promptes legions

Iront jusq' à Madrid surprendre les Lions.

L'acord ainsi conclu, l'on écrit la pancarte

Entre les Brebis & les Loups,

L'Infante est acordée à son futur époux ; " [te.

Mais qu'il vienne, dit-on, & qu'au plûtôt il par-

Il part, & sur quatre dadas

Qui vont plus vîte que le pas

Il vient en Holande & s'arête

Tandis que se fait le fracas

D'une épouvantable tempête.

Enfin l'ondë apaisée, & le flot abatu,

Tandis que ses armes l'on forge

Il va trouver la femme à George

Qui l'embrasse, & le traite à bouche que veux-tu,

On l'embarque avec son escorte

De Loups rangez sous les drapeaux ;

Mais une tempête plus forte

Bat, écarte, dissipe, & brise ses Vaisseaux.

32 CONTES ET FABLES

Serai-je donc mangé des soles ,
S'écria le Heros, tremblant, pâle, éperdu ?
Que ne suis-je à Vienne en mon lit étendu ?
Au-lieu de me charger d'entreprises si folles :
 Heureux celui qui plante choux ,
 Il a ses deux piés sur la terre
Et n'a point en courant aux hazars de la guerre
La sale vision de Neptune en couroux.
A ces mots le Vaisseau donant d'une sacade ,
 Interrompt ses tristes propos ,
 Et piroüétant sur les flots ,
Aux côtes d'Albion le rejéte malade.
Les Brebis cependant apérent le secours ,
Dont les perfides Loups ont flaté leur atente ;
Ces secours viendront-ils ? l'ont atend tous les
 Et rien au Port ne se présente, [jours,
Enfin chez les Brebis, animaux à leurrer ,
 On verra tous ces Loups décendre ;
 Mais sera-ce pour les défendre ?
 Ce sera pour les devorer.

*Les Loups ce sont les Anglois & les Holandois, &
les Brebis Portugaises ce sont les Portugaiz entrez
dans la Ligue.*



C O N T E X X.

Du nouvel Icare.

DAns la Crète jadis vécut Maître Dédale,
 En toute sorte d'Arts homme des plus
 Et qui fit à Minos un labirinte exprès, [adrêts,
 Pour enfermer le fruit d'une flâme brutale.

Chacun sçait le sort de son fils,
 Pour se trop hazarder sur une aile traîtresse,
 Mais pour s'en consoler dès qu'il fut dans la Gré-
 Il en refit de plus jolis. [ce

Après longue suite d'années
 De l'un de ses enfans sortit
 Une race feconde en têtes couronnées,
 Qui par le cours des destinées
 Sur le Danube s'établit.

De cete race Imperiale,
 Ce Fleuve sur ses bors vit un nouveau Dédale
 Regner sur des peuples divers;
 Mais qui poussé d'une terrible quinte
 Pour embrouïller tout l'Univers,
 Yolut bâtir un labirinte.

Sur une vision le plan en fut tracé,
 Mais ainsi que le ver dans son fil s'enveloppe,
 Il se vit en voulant embarasser l'Europe,
 Plus que tous ses voisins lui-même embarassé.
 Lors croyant faire un coup d'une prudence rare,
 Il apéle son fils, son fils cadet Icare,

Et lui dit : Va-t-en de ce pas

Te faire Souverain & de l'Ebre & du Tage,

Et si-tôt que tu le feras,

Tu viendras en bon équipage

Au secours de ton pere, & le tirer des bras
 De ceux qui le voudroient ici tenir en cage.

C'est fort sagement avisé,

Répondit Icare à son pere,

Il ne s'agit que de pouvoir le faire,

Mais ce n'est pas un coup qui me paroisse aisé.

Il faut passer la mer, je ne l'ay jamais vûë,

J'en mourrai peut-être de peur,

Car quand la coquine est émûë,

Le plus brave, dit-on, se sent faillir le cœur.

Va, reprit son Papa, va pour cete entreprise

D'abord chez les Beuriers mes intimes amis,

De-là tu passeras aux bors de la Tamise,

Où je sçais ce qu'on m'a promis.

Dame

Dame Anne est la , bonne vivante ,
 Qui sçaura trinquer avec toi ,
 Et puis te fournira de quoi
 Passer la mer qui t'épouvante,
 Elle ajustera sur ton dos
 Plumes artistement avec cire liées ,
 Et sur ces ailes déployées
 Tu braveras l'orgüeil des flots.
 Franchissant l'humide campagne ,
 L'ont verra d'un vol agile, impétueux
 Fondre au gré de tes vœux
 Sur le Throne d'Espagne.
 Va , mon fils, quite ces quartiers.
 Dédale ainsi parlant embrasse son Icare ,
 De son Papa mignon le Fanfan se sépare ,
 Et tire droit chez les Beuriers.
 Que de chimères erronnées
 Roulent par le chemin dans son jeune cerveau !
 Qu'il rit de se croire au niveau
 Des têtes les mieux couronnées !
 Enfin à force de marcher
 Le voilà chez Dame Anne, on ajuste ses ailes,
 Et pour les lui mieux atacher
 On le bride sous les aisselles.

86 CONTES ET FABLES

Des rives de Plimouth l'Icare ambitieux
Prend son vol sur la foi d'une trompeuse cire,
On le voit s'égayer, se guindant vers les Cieux,
Et de Thetis braver l'Empire,
Déjà d'un œil content, & baissant ses regards
Il voyoit les ondes du Tage ;
Déjà son petit cœur devoroit l'héritage,
Pour lequel il venoit affronter les hazars ;
Mais plus il vole & plus il sent que sur ses aïles
Un Soleil vigoureux lance un rayon brûlant,
Sur son dos pénétré de ce feu violent
Il sent déjà couler les cires infidèles.
La frayeur le saisit, il gémit éperdu,
Tout se fond, il se voit perdu,
Et ses épaules dépoüillées
Laisent dans les plaines salées,
Aux piez du Thrône prétendu,
Tomber l'Icare confondu.

Icare est l'Archiduc qui va pour conquérir l'Espagne sur les aïles, c'est-à-dire, sur les Vaisseaux que lui prête Dame Anne, c'est-à-dire, la Reine d'Angleterre.

FIN



CONTE XXI.

Le Serpent ingrat puni.

UN jour un maître Coq révééré dans la France,
 Fourni de belle crête & de bons éperons,
 Jetant les yeux aux environs
 Fixa ses regards sur Bragance.
 Il y vit un féble Serpent,
Qui tremblant de frisson, & gelé de froidure
 Sur les bords du Douro s'en aloit en rampant
 Chercher une maigre pâture :
 Le grand Coq émû de pitié,
 Conçut pour le Serpent une tendre amitié,
 Le reçut sous son sein, le couvrit de ses ailes,
 Et lui communiquant sa puissante chaleur,
Lui rendit par des soins généreux & fideles
 Et son courage & sa vigueur.
 Ce n'est pas là tout l'avantage
 Que ma bonté t'a destiné,
Dit ce Coq au Serpent, un sort plus fortuné
 T'atend près la bouche du Tage,
 Et j'y veux du mon bec voir ton front couronné.

38 CONTES ET FABLES

Quitte ta chétive demeure

Je suis ton protecteur , je suis ton bon ami

Et je veux te voir tout à l'heure

Au Thrône Portugais par mon ayde affermi ,

L'Autruche qu'on y voit placée.

Pour t'y mettre en sera chassée :

L'Autruche au Coq peut-elle s'opposer :

Prends d'un cœur assuré le chemin de Lisbonne ,

Je t'y tiens prête une Couronne

Que tu ne dois pas refuser.

A tant de marques de tendresses

Le Serpent fécond en promesses

Juroit au sire Coq une éternelle foi :

Croyez en mes sermens , disoit il , ouïy je jure

Que si je suis une fois Roi ,

Vous pouvez compter & sur moi

Et sur toute ma géniture.

Nous autres Bragantins l'on ne nous vit jamais

Serpens à perdre la mémoire

Des plaisirs que l'on nous a faits ,

Et vous pouvez , Sire , le croire.

Le Coq crédule à ce discours

Entrepren d , agit , exécute ,

Done au Serpent tous ses secours ,

Et l'on est étonné qu'en moins de quatre jours

L'Autruche fait la culbute :

Voilà donc le Serpent le diadème au front ;

Mais il faut éviter l'afront ,

Quand on est monté , de descendre.

L'Autruche arme & lui croit faire faire le faut

Et sont ami pour le défendre

Lui prête tout ce qu'il lui faut.

A l'Europe attentive en vain l'Autruche prône

Toute la puissante qu'elle a ;

Les Coqs que le grand Coq arme & fait passer là

Maintiennent à la fin le Serpent sur le Thrône,

Mais d'un si grand bienfait tant de fois redoublé

Quelle fut la reconnoissance ,

Et quelle ingrate récompense.

De la part du Serpent de tant de bien comblé ,

Certain heritage célèbre

Voisin du Thrône du Serpent ,

Tant par proximité que par bon testament

Etoit atix Coqs échû sur les rives de l'Ebre,

Un jeune Coq vigoureux , bien cresté ,

Pour jouir du grand heritage

Se rendit sur les bords du Tage :

Et dès qu'au Thrône il fut monté ,

90 CONTES ET FABLES

L'infidèle Serpent par fausse honêteté,
Et par Ambassadeur armé de beau langage,
Envoya reconnoître avec un feint hommage
Sa Catholique Majesté.

Mais ce n'étoit que trompeuses embûches,
Et dans le même tems cet ingrat en secret
Se mit à concerter en faveur des Autruches,
Pour déthrôner le Coq, un perfide projet.

Pour soutenir cete entreprise,
Dit-il aux ennemis du Coq,
Je serai ferme comme un roc ;
Envoyez seulement des bors de la Tamise
Avec de nombreux combatans
Le jeune Autruchon que j'atens :
L'Autruchon vient avec escorte [doit :
Moins nombreuse pourtant qu'on ne la deman-
Mais le Coq qui les atendoit,
Du gîte du Serpent s'ouvrit bien-tôt la porté.
Tu me trahis, Serpent ingrat,
Dit le Coq? mais sçais tu quelle afreuse tempête,
Quelle foudre sur toi s'aprête,
Pour un si coupable attentat ?
Le Coq à ce discours branlant sa rouge crête ;
D'une mâle fierté va lui livrer combat ;

POLITIQUES.

L'attaque, le poursuit, l'abat ;
Et d'un bec acéré lui saisissant la tête ,
Malgré les vains efforts de ses nœuds repliez
L'écrase sous ses piez.

*Le Serpent c'est le Roy de Portugal Jean de Bra-
game élevé sur le Thrône par l'apui des Rois de
France, & dont le fils Dom Pedre a trahi la France
& pris parti pour la Maison d'Autriche.*





C O N T E X X I I .

De la Montagne qui enfante une Souris.

UNe fourcilleuse Montagne
 Que le mont Chimere enfanta ,
 Après avoir floté sur l'humide campagne
 Aux bors Lusitains s'arrêta ;
 De son vaste sommet une noire fumée
 Comme du vieil Etna sortoit avec fracas ,
 Et la menteuse Renomée
 Publioit qu'Encelade eut jadis moins de bras ;
 Que n'en avoit la redoutable Armée
 Qui pour la soutenir accompagnoit ses pas ;
 Dom Pedre jusque-là cru sage
 Ayant été jusqu'au rivage
 Civilement la recevoir ,
 La fit superbement asséoir
 Sur un terrain baigné par les ondes du Tage ;
 Le bruit courut en même tems
 Que cete fatale Montagne
 Etoit grosse & portoit dans ses terribles flancs
 Un monstre qui plus grand que les plus grans
 geans ,

POLITIQUES.

91

De sa gueule béante engloutiroit l'Espagne.

Les peuples attentifs à ce bruit surprenant

Ouvroient les yeux & les oreilles

Pour apprendre quelles merveilles

Produiroit cet accouchement.

Les jaloux ennemis du Monarque de l'Ebre

Faisoient déjà par tout prôner

Que dans peu l'on verroit un Conquerant célèbre

Qui jusque dans Madrid iroit le détrôner.

La Montagne de sa portée

Ne sçauroit, disoit-il, enfanter qu'un Athlas ;

Un Typhon à cent mille bras,

Un robuste Encelade, ou du moins un Anthée ;

Et par de tels héros que ne ferons-nous pas ?

Jamais la fatale machine

Que la Grece inventa pour surprendre Priam,

N'enfanta de son large flanc

Tant de valeur, tant de ruine,

Tout va ceder à nos efforts,

Disoient la Meuse & la Tamise :

Mille cris éclatans répétoient sur leurs bords ?

Dansons, chantons, l'Espagne est prise,

Georgete dans sa barbe en rit,

Le Holandois tressaille d'aise,

94 C O N T E S E T F A B L E S

Et l'Empereur assis sur sa comode chaise
Dit, l'on verra bien-tôt si j'avois de l'esprit.

 Cependant la grosse se avance,
Et le terme fatal est tout prêt d'expirer,
Le fruit qui dans les flans saute avec violence,

 Marque déjà l'impatience
 Qu'il a de s'en vouloir tirer ;

 Dom Pédre au-lieu d'une nourrice
Tient cent Vaches chez lui pour alaiter l'Enfant,
Et l'Amirante vient d'un air tout triomphant,

 D'un accoucheur remplir l'office ;
Déjà les curieux dans la plaine assemblez

 Viennent à l'envi pour s'instruire [blez,
Quel fruit, quel monstre après mille cris redou-
La Montagne en travail à leurs yeux va produire

 A la douloureuse action

 Tous assistoient en grande attention,

 Chacun en parloit à sa guise,

 Et tous croyoient voir un enfant

 Cent fois gros comme un Elephant,

Sortir de la Montagne arrivée à sa crise.

Aux dernières douleurs elle perça les airs, [re,

Dun cri qui plus bruyant que le plus grand toner-

Fit trembler la mer & la terre

Et pénétra jusqu'aux Enfers.
 Il se fait dans les flans une affreuse ouverture,
 Deux rochers écartez ofrent passage au fruit ;
 Mais après ce terrible bruit,
 Après cete vaste rupture
 Et tous ces éfroyables cris
 Faits pour épouvanter l'Espagne ;
 Quel fut l'Enfantement de la grosse Montagne ?
 La plus petite des Souris.



Telle de tes projets, telle de ton Voyage,
 Archiduc, tu verras la fin ;
 Retourne sur tes pas, laisse en repos le Tage,
 Ou d'un plus long séjour crains un pire destin.

La Montagne qui enfante une Souris, c'est l'Archiduc arrivé en Portugal pour conquérir l'Espagne.





XXIII. FABLE.

Des Vents & du Rocher, ou les éfors inutiles.

TRois Vents impetueux sortis de trois Cantons,

L'un du Nort Holandois, l'autre de l'Angleterre,

Et l'autre du sein des Teutons,

Se liguerent un jour pour desoler la Terre.

Alons nous-en tout ravager [paigne,

Depuis les bords du Rhin jusqu'au fond de l'Es-

Difoit le Vent formé des vapeurs d'Alemagne,

Je ne prétens rien ménager ;

Il nous faut tous d'abord d'une haleine funeste

De sa racine détacher

Certain grand & ferme Rocher,

Qui de son puissant corps met à couvert le reste,

Et c'est là que sur tout il faut nous atacher.

C'est fort bien avisé, répond le Vent *Guillaume*,

J'irai fortant de mon Royaume

Au Borée Holandois joindre tous mes éfors,

Et tous deux de concert pour le metre en ruïne

Nous viendrons par le Nort ne faisant qu'un seul
corps

De

De ce puissant Rocher ébranler la racine.

Vous du côté de l'Est pour ataqver ce Rog

Vous soufferez de telle forte,

Qu'il aura la masse bien forte

S'il refiste à ce double choq.

Cependant le Rocher qui sçait tout ce qu'aprête

Pour ce Combat terrible un fatal Ennemi,

Pour s'oposer à la tempête,

Se tient de plus en plus sur les piés affermi.

Dans le fond de la mer sa racine profonde

Le tient inébranlable aux plus rudes assauts,

Et son chef couronné qui s'éleve sur l'onde

Passe de tous les Monts les sommets les plus
hauts.

Plus ferme que l'Athlas dont la puissante épaule

Soûtenoit autrefois le poids de tous les Cieux,

Qu'Athlas de qui la force & le nom glorieux

Ont été publiez de l'un à l'autre Pole.

Une divine main, un burin éternel,

Pour braver à jamais le cizeau de la Parque,

Avoit sur le Rocher gravé d'un grand Monarque

Et les fameux travaux, & le nom immortel.

LOUIS est ce grand Nom que l'Univers révere,

LOUIS fier ennemi, mais vainqueur généreux,

98 CONTES ET FABLES

LOUIS que ses peuples heureux
Respectent comme Roy, cherissent comme pere,
Là dans le fond de ses marais
On voyoit le Pithon renversé sous ses traits,
Là son bras invincible enchaînoit le Cerbere,
Ici par cent exploits divers
Dans ses trois corps il domtoit la Chimere,
Et de tous ses jaloux détruisoit les concers,
Là sa genereuse tendresse
Des Rois infortunez console les malheurs ;
Il les reçoit, il les caresse,
Et sa prodigue main les comble de faveurs.
Ici l'on voit le Ciel qui pour la récompense
De ses vertus, de ses hauts faits,
Sur son illustre Sang répand en abondance
Tous les torrens de ses bienfaits.
Là la Justice & la Nature
Rangent l'Ebre fameux sous les loix de ses Fils,
Et le Tage malgré tout le jaloux murmure
Voit fleurir sur ses bords avec plaisir les Lys.
De tous ces ornemens gravez d'une main sage,
Brilloit le grand Rocher sur la face des eaux,
Quand les Vents ses jaloux rivaux
Pour ataqner ses flans déployèrent leur rage.

Le Teuton avec grand fracas
 Du côté du Levant fit une ataque rude,
 Le Pô s'en vit dans l'embaras,
 Et le Rhin à son tour en prit inquiétude ;
 Mais le Rocher en fit très-peu de cas.

Alors le Holandois Borée,
 Apuyé d'un Anglois Siroc,
 Par le côté du Nort fit dans l'air son entrée,
 Et d'un soufle glacé crut éfrayer le Roc.
 Ce Rocher qui les vit broüiller l'humide plaine,
 Rit de leurs éfors violens, flaps,
 Et plus ces Boursofflez le choquoient par les
 Plus il s'afermissoit contre l'ataque vaine. [nis
 Alors deux autres Vents de poumons moins four-

Qu'à leur secours ils apelèrent,
 L'un des Bords Portugais, l'autre du Mont Senis
 Pêle-mêle avec eux souffèrent.
 Les voilà cinq pour ébranler
 Le maître Roc qui point ne tremble,
 Au contraire soufflé de tous les cinq ensemble
 Il rit en les voyant souffler.

Les Souffleurs iritez que leur fole tempête
 Fasse si peu d'éfet sur le ferme Rocher :
 Noyons-le, & s'il ne peut, disent-ils, s'aracher,

100 CONTES ET FABLES

Elevons mille flots au-dessus de sa tête.

Tous leurs efforts sont redoublez ;
Jusqu'au fond de la mer les ondes sont émuës ,
Mille montagnes d'eau s'élevent jusqu'aux nuës ,
Neptune en est surpris, & les Tritons troublez ,

Mille vagues impetueuses
Contre le ferme Roc se roulent furieuses.
Mais loin de s'élever au-dessus de son front ,
Contre ses larges flans leur effort se consume ,
Et le flot orgueilleux qui se brise en écume ,
Laisse aux Vents confondus un éternel affront.

Tel est contre LOUIS d'une Ligue obstinée
Le complot envieux , la jalouse fureur ;
Et telle enfin sera la triste destinée
Où la conduira son erreur.

*Le Rocher, c'est Louis le Grand & la puissance de
sa Monarchie, & les cinq Vents qui ne le peuvent
ébranler sont l'Empereur, l'Angleterre, la Hollande,
le Portugal, & la Sarvoie.*





CONTE XXIV.

*L'Amirante Midas , ou le Combat
d'Apollon & de Pan.*

LA belle Coronis riche Nymphé du Tage
Reine de vingt états qu'éclaire le soleil,
Brune, l'œil vif & noir, l'air grave, l'esprit sage,
 Brilloit d'un éclat nompareil,
Son pere à qui toûjours cete fille fut chère
Voulant la marier avantageusement
 Vint à mourir & par son testament
Fît ce que l'équité lui comande de faire.
Apollon son neveu, le brillant Apollon,
Au teint blanc comme un lys, à la blonde coëffure
Plus vaillant que celui qui domta le Lion,
Plus sage que Pallas, plus prudent que Mercure,
Joignant ce droit du choix aux droits de la na-
 Fut malgré son Rival jaloux [ture,
 Nommé pour en être Epoux.
Ce Rival Demi-Dieu Rustique
Fut Pan au pié de Chevre, avec Cornu muscau;
Es qui se piquant de musique

Renfermoit ses talens à jouer du pipeau.
 Les Nymphes du Danube à chaque jour de fête
 Avec l'hache & le serpolet
 Venoient lui couronner la tête,
 Puis dansoient l'Alemande au son de son sifflet.
 Tous les chevrepiez de sa suite [gers
 Ne faisoient que vanter dans leurs chants boca-
 De ce Dieu bouquin des Bergers
 Et les capacitez, & le rare mérite.
 Flaté de cet encens qui brouille son cerveau,
 Il prend en main son chalumeau,
 Part du Danube & court sur les rives du Tage
 Au Dieu cent fois plus beau que ne fut Adonis
 Disputer l'heureux avantage
 De posséder la belle Coronis.

Vraiment, dit Apollon, vous êtes un beau Sire,
 Monsieur l'Archiduc Pan, vos sifflets si vantez
 Pour combattre avec moi, sont-ils bien ajustez.
 Je vous terrasserai d'un seul coup de ma lyre.
 Coronis est à moi, rien ne peut me l'ôter,
 J'ai le droit, la raison, de plus je la possède,
 Et dans vos visions n'alez point vous flater
 Qu'un Dieu comme moi vous la cède,
 Mais si vous en voulez tâter

Oüi , dit le Chevrepié , mais il nous faut un Juge

Qui puisse sur notre grabuge

Prononcer équitablement.

Volontiers , Apollon replique ,

Coronis a des gens profons dans la Musique

Tenons-nous à leur jugement.

Pan répond , pourvû qu'on y mête

L'Amirante Midas, de bon cœur j'y consens :

C'est un sçavant mortel, un homme de bon sens ,

De rare probité, de conscience nete ,

Et qu'on ne mène pas comme un ours par le nez,

Apollon à ce nom fit un éclat de rire ,

L'honête homme que vous prenez ,

Dit-il, depuis trois ans il est dans le délire ;

Mais soit , & pour vous obliger

Je veux que dans la Jonte on l'admète à juger

De vos siffets & de ma lyre.

Tous les Juges placez à l'ombre des ormeaux

Se rendent atentifs aux chants des deux rivaux,

Pan comance, & jouiant de son pipeau rustique

Un air Imperial dès long-tems préparé ,

Fait acompagner sa Musique

De ces mots que chantoit un Satyre charré.

*Coronis, doux objet de mon amour extrême ;
Des climats Alemans je viens pour vous chercher ;
Ah ! si par mes soupirs je ne puis vous toucher
Comme je suis venu, je m'en irai de même.*

Cet Air fini par un fredon
Pan dans son cœur enflé de gloire
Sur la Musique d'Apollon
S'anonçoit déjà la victoire ,
Quand le Dieu mariant sa voix
Aux acors surprenans de sa lyre charmante
De la Jonte remplit l'attente ,
Par cet Air repeté deux fois.

*Cher objet de mon doux martyre
I'ai scû mille fois vous le dire ,
Coronis tout mon cœur, tout mon sang est à vous ;
Vous m'aimez tendrement , tendrement je vous
aime ,
C'en est assez dans mon bonheur extrême
Pour triomfer de mes rivaux jaloux.*

Ce chant fini le combat cesse ,
Et la prudente Jopte opinant du bonnet

Exalte d'Apollon l'esprit & la sagesse

Et de Pan siffle le sifflet.

Contre l'unanime suffrage

Le seul Amirante Midas

Oze se recrier, vous ne l'entendez pas,

Du côté du sifflet doit être l'avantage.

Rien sur terre, rien dans les cieux

N'est si doux, si melodieux,

J'opine en sa faveur, & dans un manifeste,

Je ferai voir que j'ai raison.

Monfieur Midas, vous n'êtes qu'un oïson,

Qu'un Baudet, je vous le proteste

Lui dit Apollon couroucé,

Mais à peine ce mot lui fut-il prononcé

Sur sa sottise nompareille,

Que le fat tout rempli d'éfroi

Tâte sa tête, & se sent chaque oreille

Croître de plus d'un pied de roi.

Honteux de sa triste aventure

Et d'avoir jugé de travers,

Ce Midas va cacher sa rifible figure

Au cul de sac de l'Univers.

*Apollon, c'est Philippe V. Roy d'Espagne, Pan
c'est l'Archiduc, Midas c'est l'Amirante seul Grand
d'Espagne qui ait quité le parti du Roy.*



CONTE XXV.

Du Cerf, de l'Autruche & du Taureau.

UN Cerf à grand corsage & tête couronnée
Entre L'Inn & le Lex étoit l'honneur des bois,

Tout y fléchissoit sous ses lois ;

Et la Lune se vit à Belgarde écornée

Par ses redoutables exploits.

Le bruit de sa valeur fit trembler le Bosfore,

Bizance palissoit au feu de son couroux,

La Save sucomba sous ses terribles coups,

Et Mohats se souvient encore

D'un nombre innombrable de morts

Qu'il fit tomber sous ses efforts.

Mais poussé de la seule gloire

Pour qui ce jeune Cerf, cète fleur des guerriers,

Mit-il victoire sur victoire ?

Pour qui cueilloit-il ces Lauriers ?

Pour une Autruche, dont le joug pesant acable

Le Danube qu'il tient aux fers,

Et qui de son gozier avide, insatiable,

Voudroit engloutir l'Univers,

L'Autruche dans son nid tranquile & bien nourie

En moins de deux Soleils vit toute la Hongrie

Par la valeur du Cerf soumise à son pouvoir ,

Mais ô funeste récompense !

Je frémis d'horreur quand j'y pense ,

Et qui pouroit le concevoir ?

Par une afreuse ingratitude

Cet oyseau par le Cerf sur son Thrône affermi

En se rendant son ennemi ,

A le persecuter mit toute son étude ,

On voit son couroux obstiné

D'outrages criminels récompenser son zele ,

Un autre Cerf son frere aux Autels destiné

Est l'innocent objet d'une fureur cruelle.

Après ces traits injurieux

L'Autruche fait au Cerf une sanglante guerre ,

Et par des éfors furieux

Prétend le chasser de sa terre.

Le Cerf alors outré d'une juste douleur ,

Ramasse toute sa valeur ; (nes,

Tu m'insultes , tu veux me charger de tes châi-

Dit-il , comme ces vils , ces fameux animaux

Qui vont sous ton dur joug se ranger par trou-
peaux

128 CONTES ET FABLES

Et partout seconder tes fureurs inhumaines.
N'atens pas du grand Cerf cet esclavage bas,
L'on m'a vû te servir dans cent & cent combats,
 Sans moi le Taureau du bosfore
De ses cornes t'auroit mille fois aterré.
 Ton defastre étoit assuré,
Mais ce qu'il n'a pas fait il peut le faire encore,
Si de tes interêts il me voit séparé.

 L'Autruche rit de cete remontrance

 Et marche le gozier ouvert
 Pour aler ataquier le Cerf,
 Qui soudain se met en défense,
 Et fait merveilles de sa part,
 Quand gros chevaux venus de Frise
 Avec perfide Leopard

 Sorti des bord de la Tamise, [prise
Aux clameurs de l'oysseau vinrent, & par sur-
Firent au vaillant Cerf courir quelque hazard:

 L'Autruche d'aïse en tripudie,
Et croit déjà manger le Cerf à belles dents.

 Mais pour finir la Tragedie
 Il faut bien d'autres incidens:
 Telle que soit cete aventure,
 Le Cerf n'en est point éfrayé,

Et

Et l'abri du Lion dont il est apuyé
 Sçaura bien le remettre en meilleure posture,
 En vain l'Autruche s'aplaudit
 D'une victoire dûë à la seule fortune ;
 Son parti tremblant , interdit [Lune ;
 Apprend que le Taureau qui porte au front la
 Vient à tête baissée , & les yeux petillans ,
 Pouffé d'une vieille rancune ,
 Lui planter ses cornes aux flans.
 Aussi-tôt tout change de face.

La fortune n'est plus contraire à la vertu ,
 Et l'oyseau monstrueux à son tour bien battu
 Dans son giste peu sûr fera laide grimace.
 Le Mylord Leopard en se voyant vaincu
 En ira dans Vvithal consoler sa Princesse.
 Et les Chevaux Frisons en pitieuse détresse
 Retourneront chez eux à coups de fourche au cur

*Cête Fable fut faite pour M. de Baviere lors de
 ses mouvemens contre l'Empereur , dans le tems
 que l'on croyoit que le Turc se remûroit.*





CONTÉ XXVI.

Des deux Loups de mer, & du Triton.

DEux Loups marins nez au carnage,
 Pour une celebre action
 Un jour en pompeux équipage
 Quitèrent les Ports d'Albion. [tes,
 Rook & Shovvel étoient les noms de ces deux bê-
 Noms dont l'unique son répandu dans les airs
 Portoit jusques au fond des mers
 L'horreur, le trouble & les tempêtes.
 Alons, disoit Rook à Shovvel,
 Rendre notre nom immortel.
 Alons placer sur le Thrône d'Espagne
 Certain poisson qu'on nomme Carrelet,
 Et qui des côtes d'Alemagne
 Est dans quatre bateaux venu pour ce sujet,
 Pour être maître des Courones
 Qu'à ce Carrelet ont promis
 Les Marsoüins nos bons amis,
 Il faut aler d'Hercule enfilet les Colones,
 Et prenant l'Espagne à revers,

Par les côtes de Catalogne
Comancer la grande besogne
Qu'attend de nous tout l'Univers.

Je le veux, dit Shovvel, mais du succès je doute,
Et crains certain jeune TRITON
Qui nous atrapant sur la route
Pouroit nous doner du bâton. [conôître

Vous vous moquez, dit Rook, d'où pouvez-vous
Et son courage & sa vertu,
Croyez-moi, devant nous il n'osera paroître,
Ou je le garantis batu. [tre,

Je sçais, répond Shovvel, le sang qui l'a fait naître
Sang invincible, & c'est assez
Pour douter de ce sort dont vous le menacez.

N'importe, je vous sui, nageons de compagnie,
Soutenus de nos Marsoüins,
Alons avec leur force à notre force unie
Défier le TRITON suivi de ses Daufins.

A ces mots prononcez d'une voix couroucée
On vit ces deux vieux Loups de mer
Avec leur troupe renforcée

D'un tas de Marsoüins nez dans le Zuiderzée ;
Du détroit de Taric fendre le flot amer.

Le TRITON à cête nouvele

Prépare au combat son grand cœur ,
 Et sur l'aile des vents déjà comme un vainqueur ,
 S'avance où sa gloire l'appelle .
 Cinquante Daufins bien armez
 Voguent en bon ordre à sa suite ,
 Tous rangez , tous soumis à sa sage conduite ;
 Et tous à bien faire animez .
 Aussi-tôt qu'il fut en présence
 Des Loups & de leurs Marsoüins ,
 Voici l'heureux moment, dit-il à ses Daufins ,
 Que j'atendois avec impatience ,
 C'est la première fois, mes amis, il est vrai ,
 Qu'au combat l'on me voit paroître ;
 Mais suivez mon exemple, & de ce coup d'essai
 Je sçaurai faire un coup de Maître .
 Je vois déjà de loin nos ennemis tremblans ,
 Ils ont l'avantage des vents
 Et n'osent contre nous avancer pour combattre .
 Il ne faut pas un moment balancer ,
 Voguons, ataquons-les, alons les enfoncer ;
 C'est corps à corps qu'ils faut les battre ,
 Le signal à ces mots donné ,
 De Vulcain pour les Loups la fournaise s'allume ;
 Et des foudres volans qu'a fournis son enclume

Neptune est lui-même étonné.
A l'aspect de ces feux le TRITON intrépide
Fait manœuvre pour aborder,
Ses Daufins pour le seconder
Voltigent où leur Chef les guide.
Mais Rook agit de ruse, & Shovvel trop timide
A coups de main ne veut rien décider.
Cependant on les bat d'une force terrible,
Et ces deux Loups surpris des exploits du Triton
Ne songent plus changeant de ton,
Qu'à dérober leur tête à son bras invincible.
Ils succombent sous ses efforts,
La mer rougit de sang & se remplit des corps.
De cete troupe désolée,
Et l'on voit sur l'onde salée
Floter à la renverse vn grand nombre de morts.
Dans ce funeste état réduite
Tout leur espoir est dans la fuite,
Et la nuit vient fort à propos,
Les Loups profitent de ses ombres,
Et couvers de ses voiles sombres
Coupent à petit bruit les flots.
Sur les ailes de la victoire.
Le TRITON animé les cherche, les poursuit,

Et se plaint qu'une sombre nuit
 Dérobe à sa valeur la moitié de sa gloire.
 Tous les Dieux marins assemblez
 Près de la conque qui le porte
 Lui font une pompeuse escorte,
 Et la mer retentit de leurs cris redoublez.
 Poursuivez, disoient-ils, jeune foudre de guerre,
 Poursuivez, jeune Mars, la victoire est à vous.
 Ces Loups, ces Marsoüins d'Holande & d'Angleterre

Du François sont en vain jaloux,
 Et tant que Jupiter vous fera son tonnerre,
 Vous les verrez tomber sous le poids de vos coups :
 Poursuivez, poursuivez, jeune foudre de guerre,
 Poursuivez, jeune Mars, la victoire est à vous.

*C'est une description de la Bataille Navale que
 M. le Comte de Toulouse donna à Rook & Shorvel
 près le détroit.*



CONTE XXVII.

*Le Dénicheur de Merles, on l'occasion
perdue.*

*L'Occasion nous est dépeinte
Avec un toupet sur le front.*

Dès qu'elle s'offre à nous saisissons-la sans crainte

On la volage fait affront.

Sa nuque par derrière est chauve ;

Par là l'on ne peut l'atraper ,

Tarde-t-on un moment, la drolesse se sauve ;

En se moquant du fat qui la laisse échaper.

Colas gros pîtaut de Village,

Pour la fille à Lubin avoit pris de l'amour ;

Elle avoit assez beau corsage ,

Poil alezan, l'œil noir, & le nez un peu court ;

Quinze anstois mois étoient son âge ;

Colas tous les matins venoit lui rendre hommage

Et lui conter ses rustiques raisons ,

Mais pour se rendre à de telles chansons ;

Lubine paroïffoit trop sage.

Il crut que des petits présens

Pouroient operer davantage :

Et la trouvant un jour à l'écart dans les champs

Menant sa Vache au pâturage :

Auras-tu donc pour moi toujours l'ame sauvage

Lui dit-il , & pourquoi toute cete rigueur ?

Si j'avois Diamans & Perles

Je te les ofrirois du meilleur de mon cœur , [Les

Mais je sçais un beau nid , où quatre jeunes Merlets

Comencent à prendre vigueur ,

Ils ont déjà casaque noire ;

Et si par ce présent l'on pouvoit te toucher

Colas se feroit une gloire

De te les aler dénicher.

Aux ofres du présent la petite Lubiné

A Colas fit meilleure mine ,

Son regard en fut adouci ,

Sont-ils grands tes Merlets, dit-elle d'un visage

Tout propre à réchauffer l'amant le plus transi

J'ai dans notre logis une petite cage

Où j'ai déjà mis un Pinson ,

Qui chantoit, qui chantoit, mais de bonne façon

Et pour dire le vrai j'enrage ,

Qu'un Chat me l'ait surpris en grande trahison

Aporte donc à la maison

Tes Merlets en bon équipage ,
 Et je les nourirai de pain & de fromage.
 Mais quand aurai-je ces enfans
 Dont tu me fais si grande fête ?
 Si-tôt qu'ils seront assez grans ,
 Lui répondit la grosse bête :
 Tenez toujourns la cage prête ,
 Afin qu'on les méte dedans.
 Colas content quite Lubine ,
 Qui jusques au présent qu'il vient de proposer ;
 En fille prudente s'obstine
 A ne pas lui doner seulement un baiser.
 Mais quoique son cœur en soupire ,
 Puisque, dit-il , il ne s'agit
 Pour métre fin à mon martire
 Que d'aler prendre dans le nid
 Les oisillons qu'elle desire ,
 Alons pour m'assurer ce bonheur esperé ,
 Résoudre dans quel tems je les dénicherai ;
 A ce penser l'ame atachée
 Aussi-tôt l'amoureux garçon
 S'en va du côté du buisson
 Où des jeunes oyseaux reposoit la nichée :
 Il se cache, & de loin les voit dans leur berceau ;



111 **CONTES ET FABLES**

Criant tous après le morceau ,
Qu'en son bec aporte la mere ;
Il regarde , il les confidere

Le cu contre le cu, la tête sur les bors ;
Couvers d'une plume legere ,
Batans de l'aile, & prêts à se lancer dehors.

A chaque fois que vient le pere

Leur fourer au gosier de quoi nourir leur corps.

Il n'est pas-encor tems , dit le fat, de les prendre,
Je veux deux ou trois jours atendre ,
Afin qu'ils soient un peu plus forts.

Il vient le second jour , les voit, les laisse encore,

Ce fera , dit-il , pour demain

Et du matin devant l'aurore :

Sans faute je viendrai metre sur eux la main.

Cependant il s'en va tranquile

Se reposer dans sa maison ,

Il dort , l'aurore vient , il se leve , & défile

A petit pas vers le buisson.

Mais il pensa crever de rage ,

Quand il vit qu'ils étoient dénichéz dès le soir ;

Lubine l'atendoit , tenant en main sa cage

Toute prête à les recevoir.

Colas tout éploré lui raconte sa chance .

Lui promet qu'il ira de buissons en buissons

Lui chercher d'autres oisillons

Et de les dénicher avec plus de prudence :

Non, dit Lubine, c'est assez,

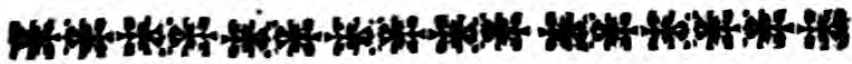
Tu devois profiter de tout ton avantage,

Tu n'as point tes oiseaux, je remporte ma cage ;

Et de l'ocasion les momens sont passez.

C'est une fine raillerie contre le Turc qui n'a pas eu l'esprit de profiter de la guerre des Mécontents contre l'Empereur, & laissé perdre cete occasion de dénicher les oiseaux, c'est-à-dire, de rentrer dans la Hongrie.





XXVIII.

LE CONTE A JAQUET.

JAQUET avoit de beaux jardins
 Remplis de fruits en abondance,
 Et pouvoit en repos vivre dans l'opulence,
 S'il eût été content de ses heureux destins.
 Turquet s'étoit jadis saisi par violence
 D'un bon canton de son Verger,
 Et ménaçoit de ravager
 Tout ce qui paroissoit être à sa bien-seance ;
 Mais *Iaquet* l'avoit regagné,
 Et Turquet dans son heritage
 Fut honteusement recogné.
 Que faloit-il à *Iaquet* davantage ?
 Mais le sort le plus fortuné
 Ne fait pas l'homme le plus sage
Iaquet ne put se contenter ;
 Il vit rempli de jalousie
 Les Vergers de l'Andalousie,
 Et se mit à les convoiter.
 La bonne Madame *Ibérie*

Avoit

Avoit des jardins ombragez
Des riches pommes d'or de la vieille Hesperie.
Iaquet sans aucun droit forma de s'en saisir
L'injuste projet dans la tête,
Et sans perdre de tems aprête
Ce qu'il faut pour y réussir.
La bonne Dame songe à sa juste défense,
Répare sous les murs qui fermoient son Verger,
Et le grand Jardinier du Jardin de la France
Lui promet de la proteger.
Iaquet vint percer la muraille,
Aidé secretement par une trahison
D'un certain dangereux garçon
Qui fit jadis fumer les champs de *la Marseille*,
D'autre part soutenu du brouillon *Tamison*,
Et du Portugais *Bragantin*,
Avec certains pitauts du Village *la Haye*
Il crut, leur prêtant son enfant,
Par tant de bras unis pouvoit forcer la haye
Qui couvroit les pomiers du côté du Couchant,
Tandis qu'ils ataquoient les Vergers d'*Ibérie*,
Le Jardinier François métoit tout son sçavoir,
Il employoit tout son pouvoir
Pour s'oposer à leur furie,

L'aigrète Transylvaine & le bonet Hongrois.

C'est ainsi que d'autrui voulant ravir les pom-

 On vit l'ambitieux *Iaquet* [mes,

Perdre, comme il arive assez souvent aux hom-
mes,

 Et son aigrète & son bonet.

Iaquet signifie l'Empereur, le Serpent prudent est *Ragotski*, les Pommes d'Iberie la Courone d'Espagne, le grand Jardinier le Roy de France, dangereux garçon le Duc de Savoye, *Tamisin* le Prince d'Orange, *Bragantin* le Roy de Portugal, *Pitants de la haye* les Holandois.





CONT E XXIX.

De l'Autruchon couronné.

A Utrefois en certaine Plage,
 Le triple-tête Gérion,
 Prés les bords de l'Ebre & du Tage,
 Regnoit sur une Nation, [rage.
 Qui sçut joindre toujous la prudence au cou-
 Il vint à décider & par succession,
 A l'un de ses neveux jeune & puissant Lion,
 Passa le Royal héritage.
 Quantité d'animaux jaloux,
 De voir à ce Lion tomber tel avantage,
 En écumèrent de couroux,
 Et c'est ainsi que parmi nous,
 Souvent le bien de l'un fait de l'autre la rage.
 Le grand Aigle à double & gros bec,
 Forma pour le troubler une grosse entreprise,
 Et mit dans son parti pour lui doner échec,
 Le Leopar de la Tamise,
 Et l'Hydre des marais du Vahal & du Lek;
 Puis à ces trois vinrent se joindre,

Le mouton Bragantin qui boit l'eau du Douro ,

Et le Caméléon dont la puissance moindre

S'étend sur les rives du Pô.

Ces cinq animaux en furie ,

Se dirent , descendons le Lion d'un degré ,

Et que de nos mains l'Ibérie

Ait un Roy plus à notre gré.

J'ai chez moi, dit l'oiseau, qui porte double tête,

Un petit Autruchon , mais des plus accomplis ,

Des plus mignons , des plus jolis ,

Si vous y consentez , l'affaire est toute prête ,

Et malgré le grand Coq qui fait briller sa crête ,

Dans un jardin semé de Lys , [plis ;

Couronons cet Oyseau , nos vœux seront rem-

Soit fait ainsi qu'il est requis ,

Dit le Leopard d'Angleterre ;

Envoyez seulement l'Autruchon votre fils.

Chez moi , dit le mouton , pourveu qu'il pren-
ne terre ,

Bien fourni de maravédis ,

Je ferai pour lui forte guerre.

Mais , dit l'Hydre Holandoise , il faudroit
commencer

A le coiffer d'une Courone ;

La chose me paroît fort bonne ,
 Dit le Caméleon , c'est sagement penser ,
 Du Lion j'avois fait mon gendre ;
 Mais cela ne m'intrigue pas ,
 Dès que nous l'aurons mis à bas ,
 Ma fille je lui ferai rendre ,
 Et l'Autruchon pourra la prendre.
 N'est-ce pas fort bien raisonner ?
 Et cependant , Messieurs , il faut le couronner ,
 C'a vite que ma patte à vos pattes unie
 De ce bandeau Royal ceigne son petit front ,
 Et que chacun se montre prompt ,
 Pour la grande cérémonie.
 Ainsi Cameléon parla
 Et les quatre autres applaudirent ,
 Toute la troupe s'assembla ; [rent]

L'Autruchon comparut , entr'eux cinq ils le mi-
 Mais un incident les troubla ,
 Un Genet Castillan : cheval un peu Gavache ,
 Du haras Royal fugitif ;
 Animal chargé de ganache ,
 Et plus que tout autre rétif ,
 Avoit sur son picotin d'orge
 Juré cent & cent fois à l'Epouse de George ,

Qu'il lui métroit entre les mains, (le,
 Pour coiffer l'Autruchon, la Courone Espagno-

Mais il ne put tenir parole,

Et pour s'en emparer, les éfors furent vains.

Il falut donc d'une copie,

Qu'au plus vite l'on estropie,

Pour ce coup-là se contenter ;

Mais quand à sa tête de pie

Ils voulurent la présenter,

Le contout s'en trouva si large,

Et le poids d'une telle charge,

Que l'Autruchon ne put fournir

A cete Troupe inconsolable,

Une tête qui fût capable

De le coiffer ni soutenir. [cette,

Et vain l'Hydre Holandoise, & l'Angloise Prin-

Unissent leurs éfors pour supporter ce poids,

En vain pour ayder sa féblesse,

Le mouton Bragantin lui prête tous ses doits

Et l'Aigle qui lui même plie,

Voyant pour l'Autruchon le fardeau trop pezant,

Laisse du Chef insufisant

De la vaste Courone échaper la copie.

Ils en crévent tous de dépit,

Et ne sçavent à qui s'en prendre ;
Le Lion sur son Thrône en rit ,
Et n'aprehende pas qu'on l'en fasse descendre.

*L'Autruchon c'est l'Archiduc , le Leopard le Roy
Guillaume, l'Hydre le Holandois , le Mouton le Roy
de Portugal, le Cameleon le Duc de Sarvoye , Genet
Castillan l'Amirante , l'Epouse de George la Reine
Anne d'Angleterre.*





CONTE XXX.

Metamorphose de Lubin en Ver à soye.

DAns un vaste canton des champs
 Que le Danube fertilize ,
 Lubin bon Gentilhomme , à barbe déjà grise
 Vivoit heureux depuis long-tems.
 Il possédoit de grosses rentes ,
 Deçà delà les bords de ce Fleuve écumeux ,
 Et par d'heureux succès ses affaires-riantes
 Avoient rendu son nom fameux.
 Il avoit étendu ses bornes
 Gagnant de gros procès contre un riche voisin ,
 Et par transaction avec le Sultanin
 Il avoit à la Lune araché quelques cornes.
 Rien ne manquoit à ses desirs ,
 Il étoit le patron de toute la contrée ,
 Sa puissance étoit reverée ,
 Et d'un repos tranquile il goûtoit les plaisirs ,
 Mais il ne faut jamais avant l'heure dernière ,
 Juger du bonheur d'un mortel :
 Dans ce monde rien d'éternel ,

Tel prospère long-tems , qui proche de la bière
Voit par un prompt revers qu'il n'a point attendu

 Tout ce qu'il a fait , confondu.

L'aveugle ambition , les jalouses envies ,

 Contre un voisin plus fortuné ,

 Gâtent l'esprit le mieux tourné ,

Et causent les remors dont elles sont suivies

 Contre un riche & puissant voisin.

D'envieuses fureurs enflamèrent Lubin ,

Et sur un grand procès qu'il medite lui faire ,

Il consulte Guillaume , avocat fort prisé ,

Mais qui ne se plaisoit dans son esprit rusé

 Qu'à bien embrouïller une affaire.

Guillaume lui dit donc , ouïi, mon ami , plaidez ,

Vos raisons, il est vrai, n'ont rien qui soit solide,

Mais je vous fournirai des croupiers a fidez

 Dont la bourse n'est jamais vuide ,

Et ne sçavez-vous pas que l'argent en procès

 Est la grande ame du succès ?

Au tems passé Themis avoit une balance ,

 Aujourd'hui c'est un trébuchet :

A l'or de mes voisins joignez mon éloquence ,

Et dans peu vous verrez quel en sera l'éfet ,

Vos raisons dans mes mains fleuriront comme
 baume ,

Il ne faut rien appréhender.

Lubin crut l'Avocat Guillaume ,
Et se résolut à plaider.

Dans les Cieux cependant le maître du Tonnerre,

Du haut de son Thrône exhaussé ,

Jéta ses regards sur la terre ,

Et vit Lubin fort empressé ,

Et plus encore embarrassé

A faire ses exploits de guerre.

Il en rit , le bon Jupiter ,

Et dans le même tems faisant venir Mercure ,

Ajuste à tes talons , lui dit-il , ta chaussure ,

Parts aussi soudain que l'éclair ,

Et décens où Lubin domine ,

Je le veux metamorphoser ;

Va donc vite , & sans t'amuser

Va le fraper de ta houffine. (leux,

Mais , dit le Messager , en quel corps merveil-

Sire , pretendez-vous qu'on le metamorphose ?

Vole , répond Jupin , & fais ce que je veux

Sans t'inquiéter d'autre chose.

Le Courier part , vole , & se rend

Où le Danube se répand ,

Entre des Campagnes fertiles ,

Il y trouve le bon Lubin
 Formant mille projets tous grands, mais difficiles
 A pouvoir conduire à leur fin.
 Mais à peine le Dieu que Jupiter envoie,
 Le touche, qu'il le voit avec étonnement
 Prendre dans le même moment,
 La figure d'un Ver-à-Soye.
 La tête se joint à son corps,
 Du ventre douze piez lui sortent,
 Et ses replis ondez rampent à longs reflors,
 Sur les fêbles piliers des jambes qui le portent
 Tout le corps est changé, mais l'esprit ne l'est
 Et cete même ardeur lui reste, pas,
 De nuire à ses voisins, de leur rendre des laz,
 Et de leur procurer un embaras funeste.
 Dans ce desir qui le séduit,
 On le voit travailler & le jour & la nuit,
 A tirer des filets de ses propres entrailles; (pas,
 Mais dans tes vains labeurs tu trouves ton tré-
 Et lorsque tu travailles
 Tu te fais à toi-même un mortel embaras,
 A te faire un cercueil, aboutissent tes peines;
 Qui doivent te causer un cuisant repentir,
 Et tu t'envelopes de chaînes

Dont jamais tu ne peux sortir.

Lubin , pourquoi chercher dans le feu de ta bile
Les embarras que tu te fais ?

Ne valoit-il pas mieux & content & tranquile ,
Avec tes voisins vivre en Paix ?

*Lubin représente l'Empereur & sa métamorphose
en vers à soye signifie qu'en suscitant la guerre qu'il
a contre les Rois de France & d'Espagne, il s'est lui-
même embarrassé dans son propre ouvrage.*





CONTE XXXI.

*Le Mécontent puni, ou l'Asne qui change
de Maître.*

DU Grand-Prêtre d'Isis un Baudet peu sensé
Composant seul tout l'équipage, (lé
Mais toujours bien nourri, bien soigné, bien pan-
Servoit à porter son bagage ;
Quand ce Prêtre suivi de ses Chantres pieux
Aloit de Village en Village
Joindre à leurs claires voix un siffre harmonieux ;
Un Valet qui menoit la Bête
Avoit la bile chaude & le bras un peu lourd ;
Et d'un bâton pesant & court
Faisoit tomber sur lui quelquefois la tempête ;
En revanche à chaque repas
L'avoine ne lui manquoit pas ;
S'il avoit eu la patience ,
En qui gît la vertu d'un Baudet avisé ,
Le fat ne s'en seroit jamais scandalisé ;
Et dans une juste balance
Métant & le bien & le mal ,

136 CONTES ET FABLES

Il auroit sans murmure en docile animal

Supporté cete pénitence ;

Mais si bien que-l'on soit, on se plaît à changer ,

Baudet soir & matin humectant sa paupiere ,

Avant que de boire & manger

Faisoit à Jupiter aussi fole priere ,

Qu'il en ouït faire autrefois

A certain peuple verd qui sans cesse coace ,

Demandant à changer contre un oyseau vorace

Un Roy qui n'étoit que de bois.

Done-moi donc un autre Maître ,

Disoit à Jupiter d'un lamentable ton ,

Qui me donne autant à repaître ,

Et fasse moins danser sur mon dos le bâton.

Sic'est là ton desir, la chose est très-facile ,

Répondit Jupiter, & dans le même tems

Il mit la Bête malhabile

Sous le joug le plus grand de tous les Charlatans,

De gras qu'il étoit comme un Moine ,

On le vit fondre sous sa peau.

Chaque jour il voyoit retrancher son avoine ,

Et chaque jour augmenter son fardeau ;

A la Charéte on métoit la Bourique

Qu'elle traînoit jusqu'à n'en pouvoir plus,

Ou le Maître montoit dessus
Entre deux manequins qui portoient sa boutique,
Du poids de sa charge acablé, [te,
Mais retenu par force & tout tremblant de crainte,
Dans le fond de son cœur troublé
L'animal renfermoit sa plainte :
Que mon joug est pezant, disoit-il en secret,
Que je souffre de maux, infortuné Baudet,
Et que ce Charlatan m'opprime,
Je ne cesse de m'affiger ;
Qu'avois-je besoin de changer
Pour tomber ainsi dans l'abîme ?
Maître de nos destins, Jupin, ne veux-tu pas
Me tirer de cet embarras ?
Rends ma condition meilleure,
Avec ce Charlatan je ne puis plus durer,
Si tu ne veux m'en délivrer,
De travail & de faim il faudra que je meure,
Jupiter en courroux l'entendit, l'exauça,
Le Charlatan mourut, mais pour peine dernière
• Le malheureux Baudet passa
Sous l'Empire d'une Muniere.
Que de tourmens, que de travaux,
Que de coups de gourdin appliquez sur son dos !

N'avoir que chardons pour pâture,
 Porter bonne farine & n'en tâter jamais,
 A l'air toutes les nuits coucher sans couverture,
 A la merci des Loups à vous manger tout prêts,
 Point pour moi de repos, toujours être en voyage,

Tantôt boire au Danube, & tantôt dans le Tage,
 Puis l'eau de la Meuse & du Rhin.
 Non, je ne sçaurois davantage
 Suporter ce cruel destin,

De mes rudes tourmens la Muniere se moque,
 Elle vit à gogo dans son riche moulin,

Y remplit son verre & le choque
 Depuis le soir jusqu'au matin;
 Mais en vain Baudet se lamente,
 Plus il se plaint & se tourmente,
 Plus il augmente son chagrin.

C'est ainsi que l'Anglois ayant changé de Maître,
 Bien éloigné d'en être mieux,
 S'est causé des maux furieux

Qui finiroient bien-tôt, s'il vouloit reconoître
 Celui que le Ciel & la loy
 Ont fait son véritable Roy.

*Des six derniers vers expliquent assez que cet Asne
 est la figure des Anglois.*



CONT E XXXII.

Sauve qui peut.

UN Ours qui gouvernoit sa forêt Hercinie,
 Et la plûpart du cours que le Danube fait,
 D'un difficile & grand projet,
 Conçut autrefois la manie;
 Ce fut de faire son Ourseau
 Roy des champs aroséz & du Tage & de l'Ebre,
 Et de force enlever cet Empire célèbre
 A certain jeune Lionceau,
 Plein de vigueur & de prudence,
 Et soutenu d'un ferme apui
 D'un Lion qui joignant à son expérience
 Une force terrible, une sagesse immense,
 Faisoit tout trembler devant lui.
 L'Ours disoit: J'ai trop de foiblesse]
 Pour ataquér moi seul un ennemi si fort;
 Mais pour me soutenir, il faut avec adresse,
 Et par quelque nouvel accord
 De mes amis liguez m'assurer le renfort

Du grand Dogue qui tient sous son joug la Tamise.

Je puis compter sur le secours ,
Le Renard qui du Rhin voit achever le cours ,
Secondera mon entreprise.

Il faut gagner encor le Taureau mugissant ,
Qui des rives du Pô foule aux piez & paît l'herbe ;
Et qui fendant les airs d'une corne superbe ,
D'un & d'autre côté va toujourns bondissant ,

Plus changeant que la girouète
Il prendra mon parti , c'est une affaire faite ,
Je sçais ce qu'en secret il m'a toujourns promis ,
Puis pour tout accomplir il faudra que je mête
Le Bélier Portugaiz au rang de mes amis.

Tel fut de cet Ours le langage ,
Et si bien opera , que son adresse engage
Tous ces quatre animaux à courir son destin ,
Le Dogue & le Renard vont à ce qu'il comande ;
Le Taureau suit après , & le Bélier enfin

Se mêle avec toute la bande.

Que fait le grand Lion qui se croyoit en paix ?

Quand survint l'ataque terrible ,
Il vit bien que c'étoit sur sa force invincible
Que de toute la guerre aloit tomber le faiz !

Il s'arme & joint pour sa défense
Et sa sagesse & sa puissance ,
Prévoit tout, prévient tout, & de tous les côtez
Portant les fiers regards de ses yeux iritez ,
Avec prudence règle , ordonne ;
Du Tage jusqu'au Rhin ses soins sont étendus ,
Et de son Lionceau soutenant la Courone
Rend des cinq Animaux les efforts confondus.
Ils marchaient cependant pleins d'une fole au-
dace ,
Et fiers d'un seul succez par le hazard doné,
Tandis que dans plus d'une place
Cête ligue éprouvoit un sort infortuné.
Cependant le Lion sur sa défense alerte
Conduit si bien tous ses travaux ,
Qu'il fait dans une fosse ouverte
Trébucher les cinq animaux.
Le Taureau se trouva dans le fond de l'abîme
Ecrafé du coup qui l'opprime ,
Et pousse dans les airs une mourante voix.
L'Ours tombe du côté de la fosse creusée
Par la main de certains Hougrois ,
Et se plaint d'avoir à la fois
Et la hanche démise & la côte brisée :

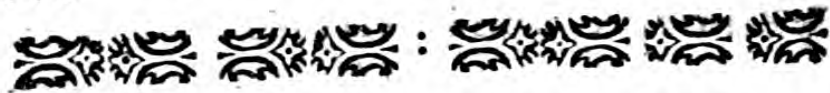
142 CONTES ET FABLES

Le Dogue en eut les os cassez,
Et de ses Vaisseaux fracacez
Vit couler tout son sang par terre ;
Le Bélier s'y rompit les cuisses & les bras ,
Et maudit mille fois la guerre
Qui l'avoit engagé dans tout cet embarras.
Pour le Renard subtile bête ,
Il ne s'étoit pas fait grand mal ,
Il raisonna tout seul , & le fin animal
Prit bien-tôt son parti dans sa prudente tête ;
Que faire , dit-il ? Bienheureux
Qui sur les maux d'autrui se fait une fois sage ;
Tirons-nous d'un pas dangereux
Tandis que j'en puis prendre encore l'avantage ;
Voilà le Taureau renversé ,
Ne faisons point comme lui l'insensé ,
Et sans me soucier de sa peine cruelle ,
Sur ses cornes je vais quelque peu m'élever ;
Et m'en servant comme d'échele ,
Je sauterai dehors & pourai me sauver.
Que chacun en fasse à sa mode.
Bien fou qui pour d'autres perit ;
Sauve qui peut , c'est ma methode ;
Et Nimégue le sçeut autrefois par écrit ,

Le Renard à ces mots hors la fosse s'élance,
Laisse dedans le reste. Oh ! qu'il eut de prudence;
Pour moi j'approuve ce qu'il fit.

*Ces cinq Animaux figurent les cinq Aliés qui se
sont unis contre la France.*





CONTE XXXIII.

Du Soleil, & de Borée.

UN jour l'impetueux Borée
 Dit au Soleil : Seigneur Phébus,
 Croÿez moi, beau blondin, vous êtes dans l'abus,
 Votre douceur point ne m'agrée,
 Ce n'est pas le moyen de se faire obéir :
 Mais vous, dit l'immortel à perruque dorée,
 Pensez-vous que l'on tienne en se faisant haïr
 Par une violence outrée
 Une route plus assurée ?
 Sans doute, répondit le souffleur Aquilon,
 Et quand une puissante Bize
 Sort de l'ancre orageux de mon vaste poulmon
 Il n'est rien que je ne réduise.
 La mer pousse où je veux ses flots,
 Et j'oblige les matelots
 A se laisser aller où mon soufle les porte ;
 Je sçais déraciner les arbres les plus hauts,
 Enfin rien ne résiste à mon haleine forte.
 Mais notre ami venteux, dit des Astres le Roy,
 Appelez-

Apelez-vous obéissance
Ce qu'on ne fait que malgré soi.
Je veux qu'on cede à ma puissance,
Mais que ce soit du fond du cœur,
Et qu'un esprit content se rende à ma douceur
Bien plutôt qu'à ma violence :
Quand vous déracinez les cédres du Liban,
Quand sens dessus dessous vous metez l'Océan,
C'est troubler la nature entière,
Faisons-nous obéir, mais par des cœurs zelez.
Le secret sur cete matiere
Est de faire vouloir tout ce que vous voulez :
Je vois, ajouta-il, Zenon le Philosophe
Couvert du haut jusques en bas
De son grand lange noir d'une grossiere étoffe,
Et son Asne après lui marchant au petit pas,
Tour à tour donons-lui l'ataque,
Et voyons un peu qui des deux,
Moi par des rayons amoureux,
Ou vous par un soufle fougueux
Lui fera de bon gré metre bas sa casaque.
J'accepte le défi, dit le Vent orageux,
Et nous alons voir belle fête.
Aussi-tôt le Porte-tempête

146 CONTES ET FABLES

Enfle sa jouë & son poumon ,

Et de sa bouche caverneuse

Fait sur le voyageur Zenon

Sortir d'un vent bizois l'halcine impétueuse ,

Au trait vif & piquant dont il se sent frappé ,

Le sage Philosophe en son drap se resserre ,

Et plus le vent lui fait la guerre

Plus il se tient envelopé.

Par de nouveaux éfors le furieux Borée

Aiguise contre lui son trait le plus glacé ,

Mais d'un corps vigoureux dans son drap entassé ,

Il ne fait point tomber l'enveloppe ferrée.

Enfin après avoir long-tems en vain tenté

Tout ce que peut la violence :

Tu n'as rien fait, lui dit le Dieu de la Clarté ;

Mais je vais te montrer une autre expérience,

Tous tes éfors sont superflus ,

C'est mon tour , & ne soufle plus.

L'Aquilon apaise sa rage ,

Le ciel est découvert, l'air n'a plus de nuage ,

Et le brillant Pere du jour ,

Qui pour lors arivoit au haut de sa carriere

Vient sur le Philosophe épancher à son tour

Sa subtile chaleur & sa vive lumiere.

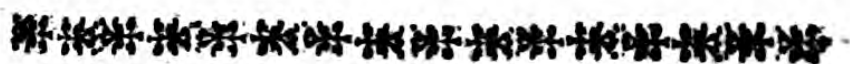
Zenon bénit le Ciel d'un si doux changement ,
Et s'avance l'ame contente :
Cependant insensiblement
Dans les airs la chaleur s'augmente ,
Le Philosophe en est ravi ,
La route en est plus agréable ,
Mais enfin d'un plus vif le vif rayon suivi
Lui rend cete chaleur un peu moins suportable ,
Il étoit homme d'embonpoint
Malgré sa fréquente abstinence ;
Et c'est ainsi souvent que par maigre pitance
Le Talapoin ne maigrit point.
Zenon suoit sous son pourpoint ,
Et goutte à goutte l'eau lui couloit du vilage ;
Vraiment, dit-il, je suis bien fou ,
Je n'ai qu'à détacher ce manteau de mon cou ,
Nature veut qu'on se soulage ,
De l'importun fardeau chargeons notre Baudet ,
Aussi-tôt dit , aussi-tôt fait ,
Il ôte de sur son épaule
Son casaquin qu'il donne à son Asne à porter ;
Puis faisant une capriole ,
Dit : Je suis à present en état de sauter.
Le Soleil regarde Borée

148 C O N T E S E T F A B L E S

Et lui dit en riant , une tendre douceur ,
Dites-moi , n'est-ce pas une route assurée
 Pour avoir ce qu'on veut d'un cœur.
 En vain par ta fougue piquante
Tu croyois arracher ce qu'on t'a refusé ,
 Une tendresse insinuante
Est pour tout obtenir un chemin plus aisé.

*Cette Fable fut faite pour louer la douceur avec
laquelle M. le Duc de Vendome gagne les cœurs de
tous ceux qui servent sous lui.*





CONT E XXXIV.

De l'Aigle, & du jeune Lion.

POUR regner au-delà des vastes Pyrénées
 Un jeune & puissant Lionceau,
 De la France qui fut son aimable berceau
 Quita les plaines fortunées.
 Sorti du Sang auguste, & nourri sous les yeux
 Du Lion le plus grand, le plus fort, le plus sage,
 Qui jamais gouverna ces lieux ;
 Il fit en arivant admirer sur le Tage
 Ses prudentes vertus, sa force, son courage,
 Et mille talens précieux
 Qu'en naissant il reçut des Cieux.
 Par les traits d'une vive flâme
 On sent son bel œil tour à tour
 Imprimer jusqu'au fond de l'ame
 Le plus profond respect, & le plus tendre amour.
 Sur son front brillent tout ensemble
 La douceur & la majesté,
 Et quand il marche avec fierté,
 Il n'est point de cœur qui ne tremble.

250 CONTES ET FABLES

Apollon le plus beau des Dieux ,
Et que sa blonde chevelure
Rend si vain & si glorieux ,
N'en tire pas tant de parure
Que ce jeune Lion de celle dont les flots
Lui batent l'épaule & le dos. [ragne
Un jour comme il chassoit aux pieds d'une mon-
Un Aigle qui voloit dans le plus haut des airs ,
Par hazard du côté d'Espagne
Jeta son regard de travers :
D'une cruële jalousie
Elle fut aussi-tôt saisie :
Je ne souffrirai pas, dit-elle, qu'en repos
Dans ces lieux à mon préjudice
Ce jeune Lionceau jouisse
Du plaisir de regner sur tous les *Hidalgos* ,
Je vais fondre dessus , & de telle manière
Et de l'ongle & du bec lui saisir la crinière ,
Que nul ne me l'arachera ,
Et le tenant bien pris de ma serre acérée
Dont jamais il n'échappera ,
A mes jeunes Aiglons j'en ferai la curée.
L'Aigle sur le Lion s'élançant à ces mots ,
Et croyant en faire sa proye ,

A des cris de fureur mêle des cris de joye ,
Et bec & crocs ouverts lui tombe sur le dos.

Vains éfors, frivole entreprise ,

Elle croit le saisir aux crins ;

Mais loin d'ariver à ses fins ,

En y fourant la ferre elle s'y trouve prise.

Là voloit croassant un Holandois Corbeau

Avec un Vautour d'Angleterre ,

L'Aigle d'une voix de Tonnerre

Appelle à son secours & l'un & l'autre Oyseau ;

Ils viennent pour l'aider , mais leur fole manie

Ne sert qu'à les embarasser.

L'Aigle s'obstine & voit passer

Un Hibou de Lusitanie

Avec un Tiercelet parti du mont Senis.

A moi , s'écria l'Aigle , à moi , mes bon amis ,

Venez me secourir , donnez en queue , en tête ,

Il ne peut échaper à nos éfors unis ,

Et nous partagerons entre nous la conquête.

Alechez par de vains apas ,

Ces deux se joignent aux trois autres .

Mais que font-ils ces bons Apôtres ?

Rien que de plus en plus se métre dans les laz ;

Ils sont tous pris dans la criniere

152 **CONTES ET FABLEES**

Comme le Passereau se prend dans un lacet,
L'Aigle n'en peut tirer sa serre meurtriere,
Et sur tout on y voit gémir le Tiercelet.

Le Lionceau fort de lui-même
Et du pere Lion secouru puissamment,
Pour son Thrône & son Diadème
Ne craint aucun ébranlement,
De ces Oyseaux boufis d'envie
Il voit avorter les projets.

La vieille Aigle elle-même y laisse enfin la vie,
Aiglon, que ferez-vous ? demandez-lui la paix.

*L'Aigle c'est l'Empereur qui ataque le Lionceau,
c'est Philippe V. Roy d'Espagne, & bien loin de
réussir s'embarasse & embarasse tous ses Aliez.*





CONTE XXXV.

*L'Emétique réservé , ou le prudent
Medecin.*

QU'UN Docteur en sené possède
L'hermine & le bonnet qui font le Medecin ,
Il ne sera qu'un assassin ,
S'il ne sçait en son tems apliquer le remede ;
L'antimoine à propos & bien mixtioné
Rapéle un malade à la vie ,
Mais par la même drogue elle est bien-tôt ravie
S'il est à contre-tems doné.
Et c'est un Dragon qui ravage
Un estomac empoisoné ,
S'il n'est pas ménagé par une main bien sage.

Pour avoir trop mangé , dit-on ,
Certains chicons d'Autriche ajustez en salade ,
Une Hongroise étoit malade
D'une terrible oppression ;
Sans cesse sans repos elle étoit ataquée
De ce mal qui la tourmentoit ,

154 **CONTES ET FABLES**

**Et pouffoit avec peine un sanglot qui sortoit
De sa poitrine sufoquée.**

**De ce tourment affreux pour arrêter le cours ,
Gisant en son Grabat sur ses deux Omoplates**

**Elle apeloit à son secours
Les Galiens , les Hipocrates ,
Mais pour l'aider en son besoin
Ces Medecins étoient trop loin.**

**Un jeune Kiragots d'ame tendre & chrétienne ,
Des maux qu'elle souffroit pleinement informé ,
Gémissoit alors à Vienne**

Entre quatre murs enfermés :

**Il aimoit la Hongroise , & plein de feu pour elle ,
Ne pourai-je , dit-il , de sa peine cruelle
Tirer le doux objet de mes affections ?
Brisons ici nos fers , & rempli d'un beau zele
Alons la soulager de ses oppressions.**

Par une merveilleuse adresse

Ayant alors rompu ses liens Viennois

**Il court d'une extrême vitesse
Trouver la malade aux abois.**

Mais quel plaisir incomparable

**Pour elle de revoir dans son cher Kiragots
Le Medecin le plus capable**

De la guerir de tous les maux !
Il lui tâte le poulx , & conoît à sa veine ,
 Quoiqu'elle ait le cœur abatu ,
Qu'on peut en travaillant avec soin , avec peine
 Rapeler toute sa vertu ;
Il faut , lui dit-il , d'abord prendre
 Une cordiale liqueur ,
Que l'on nomme *Union* , elle sçaura vous rendre
Pour accomplir le reste une mâle vigueur.
Après le cordial on vient à la saignée ,
 Et par ses soins officieux
 La malade à chaque journée
 Sent qu'elle va de mieux en mieux ,
 Et de plus en plus soulagée
Des mauvaises humeurs qui l'avoient affigée ;
Cependant au Bosfore un maître charlatan
 Qui tenoit sa grande boutique
 A l'enseigne de l'Otoman ,
Vantoit de toutes parts un certain Emetique ,
 Violent à la verité ,
 Mais d'un éfet incomparable ,
Disoit-il , & touûjours d'un succez immanquable
 Pour maux de cete qualité.
 Gens qui n'ont pas de patience ,

256 CONTES ET FABLES

Et ne conçoivent pas quelle est la conséquence
De l'antimoine Turc à l'estomac Chrétien,
Crioient à la malade : Apelez à votre aide

Ce Charlatan & son remède,

Une prise ne peut que vous faire un grand bien.

Tout doux, dit Kiragots, & point d'impatience,

Il faut ici se ménager,

Cet antimoine Turc est de grande puissance,

Mais il coûte trop de dépense,

Et se prendroit peut-être avec trop de danger,

La guérison est avancée,

Et de cet émetique il faut bien nous garder :

Mais si notre malade enfin s'y voit forcée,

Dans les extremitez on le peut hazarder.

Cependant bride en main, vous la verrez guérie

Par le chemin que je tiendrai,

Il est un peu plus long, mais il est assuré,

Et sans mettre le Loup dans notre bergerie.

Ainsi parle aux Hongrois le sage Kiragots.

On applaudit sa politique.

Cependant le finet réserve l'émetique

Pour s'en servir un jour s'il le juge à propos.

Kiragots c'est Ragotski, qui pour guérir la Hongrie ne peut employer le Turc que dans l'extremité.

XXXVI. FABLE

XXXVI. F A B L E.

De l' Aigle Roy des Gruës.

UN jour le Peuple Gruë avoit besoin d'un Roi ,

Un Aigle son voisin lui dit : Choisissez-moi ,
Il n'est point sur toute la terre ,
Dans les airs il n'est point d'oiseau
Qui soit ni plus fort , ni plus beau ;

Mon œil est clair , ma voix est un tonnerre ,
Je suis le porte-trait du grand Maître des Dieux ,
Et si quelque voisin veut vous faire la guerre ,
Pour mettre sous vos piez par des coups glorieux
Vos ennemis audacieux ,

J'ai bon bec , & meilleure serre ;
Le lunaire Hibou, l'horreur de l'Univers
Tient quelques-uns de vous esclaves dans ses serres
Mais telle que soit cete chaîne ,
Dés que vous m'aurez pour soutien ,
Je n'aurai pas beaucoup de peine
A vous tirer de ce lien.

Alors comme un Agneau qui tête encor sa mere ,

Vous me verrez aimable & doux ,

158 CONTES ET FABLES

Vous me verrez avoir pour vous
Toutes les tendresses d'un père,
Et faire avec plaisir toute ma volupté
De votre chere liberté.
A l'apât d'un si beau langage
Le peuple Gruë est assemblé,
De benedictions le grand Aigle est comblé,
Et chacun à l'envi lui done son sufrage ;
Le voilà donc leur Roi , mais il étoit trop sage ;
Trop politique , trop rusé ,
Pour métre si-tôt en usage
Tout ce qu'il s'étoit proposé.
Ce ne fut d'abord que caresse ,
Qu'amitez , que tendres douceurs ,
En leur confirmant ses promesses
Par mille traitemens flateurs.
Mais insensiblement s'étant rendu plus maître,
L'oiseau fier comança de leur faire conoître
Tout ce qu'il avoit dans le cœur
Leurs richesses furent la proye
Des Vautours Alemans, que chez eux il employa
Pour les traiter avec rigueur.
Aux moindres plaintes entenduës
On fait sur l'échafaut couler le sang des Gruës,

Un Serin par sa triste voix
 Croyant se consoler du malheur qui l'acable
 Oza confier une fois
 Ses soupirs innocens au silence des bois,
 Et meurt sous le tranchant d'un fer impitoyable,
 D'autres dans les horreurs des cachots tenebreux
 Sont forcez de trainer leur languissante vie,
 Et cete Nation durement asservie
 Ne peut plus que gémir de son sort malheureux.
 Aux Hiboux, il est vrai, l'Aigle done la chasse,
 Mais qu'à ce peuple Gruë il vend cher cete grace:
 Qu'il le charge de fers plus cruels, plus pesans,
 Vos libertez, dit-il, & vous devez le croire
 Sont éteintes par ma victoire,
 Plus de Rois qu'on élise, & je vous le défens,
 Vous aurez malgré vous pour maîtres mes en-
 fans,
 J'ai mon Aiglon l'aîné qu'on élève à Vienne,
 D'un bec moins gros que n'est le mien;
 Mais ma serre n'est pas plus dure que la sienne,
 Et si peu qu'un jour il vous tienne,
 Je suis seur qu'il vous tiendra bien.
 Je veux, peuple Gruë, & j'ordone [rone
 Qu'on méte incessamment sur son chef la Cou-

Comme mon heritier, & point de contredits;
Je veux être obeï dans tout ce que je dis.

Le cœur dolent & l'ame émuë,

Sans oser seulement souffler

L'on entend la noble cohuë

Qu'enfermée à Presbourg on venoit d'assembler

Crainte d'un plus grand mal, crier peu satis-
faite,

Que votre volonté, Seigneur Aigle, soit faite,

Le jeune Aiglon est proclamé

Pour souverain hereditaire:

Mais un certain oiseau qu'on tenoit enfermé

Ayant le ferin pour grand-pere,

En sortant de son trou vint gâter le mystere

Que l'Aigle croyoit consomé.

Il va trouver le peuple Gruë,

Lui fait sentir sa honte & le poids de ses fers.

A ses puissans discours tous les yeux sont ouverts,

Et chacun réfléchit sur la grande béveuë,

On murmure, on éclate, on arme, on bat aux
champs,

L'oiseau sorti des fers vient se mettre à leur tête,

De leurs premiers éfors l'Aigle rit quelque tems,

Et d'un coup de siflet croit calmer la tempête:

Mais sans son hôte c'est compter,

Chaque jour ne fait qu'augmenter
 L'espoir des mécontents & son inquietude,
 La pelote de neige en roulant se grossit,
 Ils marchent, tout leur réussit,
 Et Vienne voit trembler Bude.
 Pressé par un si rude choc,
 Jeune Aiglon, toi qui viens d'ensevelir ton père,
 Ne crois pas te tirer d'affaire,
 Si bien-tôt tu ne fais la paix avec le Coq.

Le peuple Gruë, ce sont les Hongrois qui accordent à la Maison d'Autriche la Couronne de Hongrie comme héréditaire, & qui mécontents de ce fait pas, font la guerre à l'Empereur pour rentrer dans leurs droits d'Élection.





XXXVII. FABLE.

De l'Aigle, des Herons, & des Cormorans.

DEs Ports de l'Angleterre & de ceux de Hollande,
 De complot concerté, mais à jours diferens,
 Il partit une double bande
 De Herons & de Cormorans,
 Toute la troupe réunie
 En traversant la mer, & tirant droit aux bords
 De la chaude Lusitanie [corps.
 Pour gagner le détroit ne forma plus qu'un
 D'une voix plus tumultueuse
 Que n'est le bruit d'un ouragan,
 Ils faisoient du vaste Océan
 Retentir la face écumeuse :
 Alons, disoient entr'eux ces orgueilleux oiseaux,
 Devorer les poissons des côtes de l'Espagne,
 Et ravager tout sur les eaux,
 Nos forces tous les jours se font assez conoître
 A qui de la valeur nous dispute le prix ;
 Et comme le Faucon tombe sur la Perdrix,

Nous fondons sur quiconque oze à nos yeux pa-
roître,

Enfilez du vent de ce discours

Après mille tours & retours

Au-delà du Détroit ils percent avec joye

Et proche des bors Espagnols

On les voit en cherchant leur proye,

Faire cent & cent caracols.

Un jeune Aigle Marin à fine & dure serre,

A battre ces oizeaux expert, [re,

Vit des tours de Toulon ces oizeaux d'Angleter-

Sur le sein de Thetis voler à découvert,

Les découvrir & se refoudre.

A les battre, à les metre en poudre,

Ce fut l'ouvrage d'un moment;

Il prend, il amorce la foudre,

Et fait par tout porter ses ordres promptement,

Qu'ozez-vous, troupe temeraire,

S'écrioit-il d'un ton qui fit trembler les flots,

Vous à qui l'an passé je fit tourner le dos,

Avez-vous oublié tout ce que je sçais faire?

Neptune m'a remis l'Empire du Trident,

Et le grand Jupiter me met en main ses armes,

Et vous venez encor d'un orgueil impudent

Jusqu'ici porter vos alarmes ,
 Que si . . . mais laissons là ces discours surperflus ;
 Partons , pour les punir de leur vaine insolence ,
 Si je ne les prévians en toute diligence ,
 Echapez à mes coups , je ne les tiendrai plus.
 Le jeune Aigle à ces mots avec puissante escorte ;

S'élançe sur son aile forte ,
 Ses bras sont étendus dans le Vuide de l'air ,
 Et rempli du beau feu qui l'anime & l'emporte ;
 Il voit sous lui trembler la mer .

Toulon le voit partir secondé d'un Zephire ,
 Qui de ses bords quitez l'éloigne en peu de tems

Et du haut de ses tours admire [rangs.
 L'ordre que dans leur vol observent tous les
 L'Aigle qui du milieu les gouverne , les guide ,

Leur done à tous le mouvement ,
 Et volant d'une aile intrépide
 Ateint ses ennemis sur l'humide Element .

Sous sa peau le Heron frissonne ,
 Et ne se souvient plus de ce qu'il avoit dit ;

Le Cormoran est interdit ,
 Et son cœur palpitant à la peur s'abandonne ;
 Fuyons , s'écrioit-il , il n'est que d'échaper

Quand un tel oyseau nous talone ,

Et fou qui s'y laisse atraper.
 Dans l'air cependant l'Aigle tone ,
 Et son premier careau lancé
 Fait couler sous les flots un Heron fracassé.
 A cet aspect toute la bande ,
 Et des oiseaux Anglois & de ceux de Hollande
 Ne pense qu'à se retirer ;
 Mais il est tard de s'y resoudre ,
 L'aigle presse , il en faut découdre ,
 Ce que ne peut le cœur , la peur doit l'inspirer ;
 Herons & Cormorans, tout se range en bataille,
 La cohue en est grande , & le nombre est pour
 eux ,
 Mais la besogne qu'on leur taille
 Fait frémir les plus courageux ;
 Ils se battent , mais en retraite ,
 Et ne peuvent souffrir les éclairs furieux ,
 Que l'Aigle en son couroux fait partir de ses
 yeux ;
 Mais leur fuite acomplit leur honteuse défaite.
 Confondus , battus , terrassez
 Ils retournent chez eux chassés
 Des rivages de l'Iberie :
 Jeune Aigle vertueux qui gouverne la mer ;

166 CONTES ET FABLES

Quel sensible plaisir pour le Grand Jupiter ?

Quelle gloire pour ta patrie ?

*Le jeune Aigle marin, c'est M. le Comte de Toul-
louse Grand Amiral de France, qui battit les Flotes
Angloise & Holandoise proche le détroit.*





LE RENARD

pris à la Chausse - trape.

XXXVIII.

CONTE POLITIQUE.

*S*avoir bien à propos employer une ruse ,

C'est à la guerre une vertu ;

Mais dans un faux calcul aussi-tôt qu'on s'abuse ;

Et qu'en comptant de battre on se trouve battu ,

Dupe de sa propre finesse ,

D'un ennemi vainqueur on devient le jôïet ,

Si le jugement ne va droit ,

S'il ne vous guide avec justesse ,

A quoi sert au plus fin de passer pour adroit.

Un jour Maître Renard, présomptueuse Bête ,

Se vançoit d'avoir dans sa tête ,

Pour atraper les Coqs mille subtilitez :

L'Aigle qui haïssoit la Nation Galline ,

Lui dit : Va-t-en, Renard, avec tes tours vantez

Batte tous les Coqs en ruine.

168 CONTES ET FABLES

Ils pressent vivement certain autre Renard ,
Ton bon & cher Cousin, & mon ami sincere
Tu sçais que j'ai promis de le tirer d'affaire ,

Va l'executer de ma part ,

L'animal aigre fin grossit sa queue & part.

Il marche droit au Pô, mais dans la Lombardie

Il trembla bien-tôt à l'aspect ,

Des Coqs fiers & nombreux dont la troupe hardie

Lui barra le passage, & le tint en respect.

Le grand & maître Coq qui les meine à la guerre

Marche d'un air victorieux ,

Sa voix est un puissant tonnerre ,

Et l'éclair brille dans ses yeux.

Une large & superbe Crête ,

D'un rouge étincelant lui couronne la tête ,

On voit sur son plumage & l'or & les rubis ,

Nul cœur ne résiste à ses charmes ,

Et son écu porte pour armes

Trois Lions qui barrent les lys.

Un intrépide Coq son digne & jeune frere

Se plaît de se voir son second.

Leur égale valeur l'une à l'autre répond ,

Et tous deux bien instruits à comander & faire.

Le Renard qui se voit par ces Coqs arêté
Cherche dans les replis de sa fine prudence ,

Par quel stratagême inventé

Il pourra pour passer, tromper leur vigilance ;

Mais il trouve fin contre fin ,

Son entreprise est découverte ,

Et le grand Coq toûjours alerte ,

Dès-lors qu'il veut franchir lui ferme le chemin ,

Le désole & le déconcerte.

Parbleu, dit lors Seigneur Vulpin ,

Je voi le maître Coq au-delà de ce fleuve ,

Et son cadet est en deça ,

Jamais à son secours son aîné ne sera ,

D'un tour que j'imagine il faut faire l'épreuve ;

Alons à pas de loup surprendre celui-ci ,

Marchons en tapinois. Il faut que je l'attrapè

Et le prenne à ma chausse-trapè ,

Avant que l'autre soit ici.

Raisonnement trompeur de cervelle subtile ,

Maître coq étoit trop habile

Pour doner dans un tel panneau ,

Il revient & d'un vol agile ,

Sans être veu repasse l'eau.

Il voit de loin venir d'une marche pompeuse

190 CONTES ET FABLES

Et trainant à sa suite une queue orgueilleuse

L'animal à subtil cerveau.

Je te tiens, dit le coq, où malgré tes finesse

Je t'atendois depuis long-tems.

Voyons qui de nous deux montrera sur ces
champs,

Plus de force & plus de souplesse.

Voicy l'heure qu'il faut fraper,

Rassemble tous tes stratagèmes :

C'est dans ces chauffe-trapes mêmes

Que je veux enfin t'attraper.

L'on se battit alors de maniere terrible.

Vulpin enragé de sa part,

D'autre côté le Coq vigoureux, invincible

Des ongles & du bec déchiroit le Renard,

Pour balancer cete victoire,

Il fit d'incroyables éfors ;

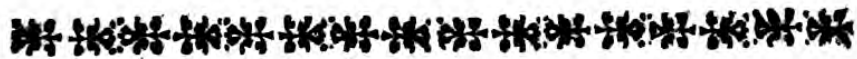
Mais ce qu'il joua de ressorts,

Ne fit du Coq vainqueur que redoubler la gloire.

Et ce fin animal vaincu

Laisa sa queue au tapeçu.

*Le Renard c'est le Prince Eugène, battu par Mon-
sieur de Vendôme à Cassane.*



L'AVORTEMENT

De Marlboroug.

XXXIX.

CONTE POLITIQUE.

SUR un bas terrain que la Meuse
 Rend fertile & délicieux,
 Une montagne fourcilleuse
 Vint un jour tout à coup élever jusqu'aux cieux
 Son front audacieux. [re
 D'amas qui s'étoient faits de rocaille & de pier-
 Dans la Holande & l'Angleterre,
 Ce mont terrible étoit formé,
 Son orgueil menaçoit les campagnes voisines,
 Et sous sa chute & ses ruïnes,
 A la voir, tout sembloit devoir être abîmé.
 Comme d'une montagne & si réde & si haute
 Escarpée, & d'un rude abord,
 Un Mylord Gouverneur étoit le premier hôte,
 On le nomma le Mont-Mylord

Mont que par machines adrètes

Ce Gouverneur sçavoit suivant les volontez ,

A force de grosses roulètes

Faire tourner de tous côtez.

Il s'étoit mis certain projet

Qu'il rouloit dans sa seule tête.

Du côté de Louvain , sans qu'on sçût son secret

De ce corps monstrueux on vit branler la crête ,

En vain tous ses amis le pressoient pour sçavoir

Ce qu'il avoit dessein de faire.

Si-tôt qu'il sera tems , je vous le ferai voir ;

Répondit-il à tous d'une mine sévère ,

Vous n'êtes que des ignorans ,

Je suis le seul habile , & j'ai seul en partage

Et la prudence & le courage

Des plus illustres Conquerans.

Je me ris des Héros qui vont perdre du tems

A faire un long aprentissage.

J'ai la science infuse , au moins je le prétens.

Tout le mont aplaudit à sa Mylorderie ,

Et de toutes parts l'Univers

Eut l'oreille attentive , & tint les yeux ouverts

Sur le futur succès de la plaifanterie.

Mylord en même-tems fait par tout debiter

Que la montagne encinte est prête d'enfanter,
 Qu'un monstre en doit sortir plus grand & plus
 terrible.

Que tous les monstres Africains,
 Et que ce monstre affreux va mettre dans les mains
 Par une puissance invincible

Les Bruxelles & les Louvains. [tent,
 Au bruit qui se répand des couches qui s'apré-
 sur ce mont orgueilleux tous les regards s'arrê-
 tent,

La montagne en travail fait déjà de grans cris,
 De ses longs hulemens les forests retentissent :
 Une soudaine peur glace tous les esprits,

Les Nymphes de l'Ische pâlisent,
 Et du touffu Soignie on entend les échos
 Mugir en répondant à ses tristes sanglots.
 Il faut un Accoucheur. Le Milord qui veut l'être,
 Pour aider cet enfantement,

Nul, dit-il, n'oseroit paroître.
 C'est moi seul qui ferai l'office de Clement.
 Aces mots vis-à-vis d'une affreuse ouverture

Qui se fait dans les flancs du mont
 Pour lui rendre un service prompt,
 L'Accoucheur se met en posture.

194 **CONTES ET FABLES**

Les cris alors sont redoublez , [semble ,
Beaucoup moins en feroient dix mille bœufs en-

Jusqu'à Louvain la terre tremble ,
La Lane en aperçoit tous ses poissons troublez :
Enfin après un bruit étonnant , éfroiable

Cête montagne épouvantable
De ses flanes entr'ouvers enfante une Souris ,
Le Mylord en rougit de dépit & de honte ;

Mais puis-je vous dire en ce Conte
Combien aux environs s'élevèrent de ris ?

Tous les Faunes en éclaterent ,
Et donant aux Nymphes la main ,
Tous les Satires en dansèrent
Dans les bois qui ceignent Louvain ,
Cête montagne se retire ,

Le Mylord en Hollande écrivit son regret.

Que j'aurois de choses à dire ,
Mais il vaut mieux être discret

*L'on décrit ici l'avortement de l'entreprise , ou
plutôt le projet que Marlbouroug avoit formé con-
tre l'armée du Roy près Louvain.*



C O N T E X L.

La Souriciere du Prince de Darmstat.

CERTAIN Rat courageux, & de haute entreprise
 Jadis d'Alemagne parti,
 Vint aussi gueux qu'un Rat d'Eglise,
 En Espagne chercher parti.

Quoique pauvre il avoit, disoit-on, l'avantage
 D'être Prince Alemand du quatrieme étage,
 Le sort le destinoit à vivre à l'Hôpital;

Mais d'un esprit adroit évitant cete route,
 Il vint pour grignoter quelque Royale croûte
 Se nicher à l'Escorial.

Il y fit des amis, on regla sa pitance,
 Et le Maître chez lui l'ayant aprivoisé
 En fit d'un Rat très-mal-aisé

Un Rat gros, gras à lard, & de grande opulence,

On le nommoit le Rat Darmstat

Et comme sur tous mets il aimoit le fromage
 D'un peuple chez lequel abondoit le laitage

On l'envoya regir l'Etat.

196 CONTES ET FABLES

Dans Barcelone Ville & riche & délectable ;

Le drôle vivoit à gogo ,

Et fromage toujourns sur table ,

Comme Alemand beuvoit en tirelarigo.

Le vin fait des amis , il s'en fit en grand nombre ;

Oh ! quel bonheur pour lui s'il eût toujourns
resté ;

Mais il arriva quelqu'encombre ,

Et de son poste il fut ôté.

Cependant il resta toujourns dans sa memoire

L'aimable & pressant souvenir

De ces fromages fins qui l'animoient à boire ,

Et l'excitoient à revenir.

Quoi, disoit-il un jour, en retroussant sa barbe ;

Faut-il me priver pour jamais

De ce Roi de tous les bons mets ?

Non , dit-il , non , par sainte Barbe

J'y retournerai tout exprès.

Or dans le même tems qu'il parloit de la sorte ;

Autre Alemand étoit venu ,

Le pompeux Archiduc fierement soutenu

De deux peuples brouillons qui lui faisoient es-
corte ,

Et dont le but étoit de trouver une porte

Qui par quelque incident fatal
Leur ouvrit le chemin jusqu'à l'Escorial.

Le Rat dit : suivez-moi , mon Prince ,
Que faites-vous en Portugal ?
Venez dans une autre Province

Où j'ai des amis à foison , [done ,
Fiez-vous sur la foi qu'un Rat d'honneur vous
Je vous mètrai dans Barclone ,
Et de là nous irons à la grande Maison.

Embarquons-nous de compagnie ,
Dérivons au plus vîte & sans perdre de tems ,

Sur vôtre Flore bien munie
Cinglons droit aux bords Catalans.

Voici le projet admirable

Que dans ma tête j'ai formé , [ble
De goinfres qui venoient souvent piquer ma ta-

Je suis dans ces lieux très-aimé ,
De m'y voir on sera charmé ,
Et tout m'y sera favorable ;

Outre qu'en partant de ces lieux
J'ai laissé dans ma grande armoire
Un fromage délicieux

Que je veux rattraper pour boire.
J'entrerais donc tout le premier

Puis vous viendrez tous à ma suite,
 Du dessein merveilleux laissez-moi la conduite;
 Et vous pouvez sur moi en tout vous confier.

Son offre aussi-tôt acceptée, [du vent
 L'on s'embarque, l'on part, l'on vogue au gré

On arrive, l'ancre est jettée,
 Et le Rat sur les bords s'élançe en débarquant.

Tout le reste suivit à terre, (re
 Et quand tout eut sauté l'on tint Conseil de guerre.
 Laissez-moi, dit le Rat, mettre à bout mon
 projet,

A bon port je vais vous conduire &

Et sans peine vous introduire

Dans la Ville par le guichet,

Mais il faut ici du secret.

A ces mots le premier il marche sans bagage,

Et sans trompette ni tambour,

Mandant à ses amis qu'il faut avant le jour

Qu'on lui fasse trouver au guichet son fromage,

Mais en vain il crut se cacher,

Marchand sans bruit & sans lumière,

Le Maître du logis le sentit approcher,

Et d'un fromage fin pour le mieux alécher

Ayant rempli la souricière,

La tendit au devant du guichet entr'ouvert,
Le Rat vint aussi-tôt, & sentant le fromage,
Ah morbleu qu'il est bon, dit-il en son langage,
Le fin morceau que l'on me sert.

Entrons. Il entre alors, & pris y perd la vie.

Tel fut le destin de Darmstat,
Il crut voir dans ses laz Barcelone asservie,
Et dans un piège adroit se vit pris comme un Rat.

*La mort du Prince de Darmstat devant Mont-
Joüi dans l'entreprise de Barcelone.*





LE LIONCEAU
COURONNE.

XLI.

CONTE POLITIQUE.

AUX cœurs ambitieux l'autorité suprême
Est un morceau friand & des plus délicats ,
Mais toutes têtes ne sont pas
Faites à porter Diadème.
C'est Dieu qui de sa propre main
Paitrit exprès le Souverain.
Malheur au peuple qui rejéte
Celui qu'à le régir le Ciel a destiné ,
Il est juste que l'on soubaite
Un Roi selon ses vœux , mais tel qu'il l'a doné ,
Il faut qu'un peuple s'y souméte ,
Et non pas croyant faire bien
En choisir par caprice & détronner le sien.

Un jour les animaux d'une Isle
Avoient un Lion pour leur Roi
Sage , pieux , clement , de probité , de foi.

Le

Le cœur bon, & la tête habile,
 Mais son peuple étoit indocile, (cieux,
 Bourru, broüillon, changeant, hautain, capri-
 Et souvent faisant mal, croyant en être mieux.
 Or un jour un Renard leur dit: Changez de Maî-
 Si vous voulez me reconoître, (tre,
 Chassez votre Lion, je vous gouvernerai
 Tout comme vous le voudrez être.
 Ne faisant rien qu'à votre gré, (de,
 J'ai des droits merveilleux, si vous y prenez gar-
 Je suis gendre de la Maison,
 Et ma gagui de Leopardé
 Avec moi regnera de la bone façon,
 Chassez donc pour moi le beau-pere
 Et certain petit Lionceau
 Qui ne fait rien que me déplaire,
 Et que je voudrois bien étoufer au berceau,
 Par l'animal rempli d'adresse
 L'aveugle nation
 S'étant laissé duper par fureur ou féblesse
 Avec le Lionceau chassa son vieux Lion,
 Et prit pour Roi la fine bête,
 Puis lui dona si bon suport,
 Qu'au Thrône la Courone en tête

Il se maintint jusqu'à la mort.
 Ce ne fut pas le tout. Une autre Leopardé
 Bien plus heureuse que sa sœur (de
 Vint regner à son tour & mieux qu'elle prit gar-
 A ne point partager sa suprême grandeur,
 Quoique dans le fond de son cœur
 Son époux Danois en murmure.
 Elle gouverna donc, & tôt ou tard mourut :
 Car enfin à Dame Nature
 Il faut bien payer le tribut.
 Les bêtes en même-tems firent
 Assembler tous leurs Parlemens ;
 Mais divers prétendans , qui pour regner s'o-
 frirent ,
 Diviserent les sentimens.
 Un vieux Dogue Mylord à tête bien sensée ,
 Dit aux autres Mylors, Messeigneurs, ma pensée
 C'est de faire venir tous ces ambitieux
 Tenir en main notre Courone,
 Et voir à quelle tête elle conviendra mieux.
 L'avis fut trouvé bon , chacun vint en person
 Et sur un magnifique banc
 On plaça chacun dans son rang.
 Un Mouton Savoyard à genoux se présente

Les priant tous d'une humble voix,
 Mais de la Courone assomante
 Jamais son chef ne put porter le poids.
 Un Cerf du corps de Vestphalie
 Ofrant son front armé, leur dit : Couronez mo
 N'ai-je pas la tête jolie,
 Et la plus propre à faire une tête de Roi ?
 Sur son chef la Courone est alors essayée ;
 Mais quoique quelques mains la tinssent apuyée
 Le large bois ne souffre pas
 Qu'elle tienne dessus, puis elle tombe à bas.
 Un Taureau d'Alemagne eut même destinée,
 Sa tête en vain fut couronnée,
 L'on ne put sur son front cornu
 Faire tenir le Diadème.
 Un Cabri d'Hanovre venu,
 Dit : Il n'en sera pas de ma tête de même :
 Vous Mylors, & Messieurs qui tant me sou-
 haitez,
 Prenez cete Courone & vîte la métez
 Sur cete tête Electorale.
 On la met ; mais la bête alors
 Fit aux yeux de tous les Mylords
 Une gambade si fatale,

Que la Courone en fit le faut.

Mais certain animal qui n'étoit point trop bête,

Hazarde de dire tout haut :

Voici le Lionceau, métons-lui sur la tête,

Pas un de nous ne songe à lui,

Peut-être sera-ce celui

Qui portera mieux la Courone.

Un murmure s'éleve ; & dans un prompt éfroi

La foule interdite s'étone

Qu'on ait pû proposer le Lionceau pour Roi ;

Voyons , dit le sage animal ,

Voyons si j'ai raison quand je vous le propose.

Auffi-tôt sur le front Royal

Du jeûne Lionceau la Courone se pose. (près,

Ah, qu'elle y convient bien , s'écrira-t-on a-

On voit bien que le Ciel exprès

A fait pour la porter cete tête sacrée ,

Pourquoi chercherions-nous un autre Souverain ?

Si ce conte , Anglois , vous agrée ,

Profités-en plûtôt aujourd'hui que demain.

Le Lionceau c'est le Roi Jacques Edoüard fils du Roi Jacques d'Angleterre véritable successeur de la Courone.



L E C L O U.

X L I I.

CONTE POLITIQUE.

DEs Pilosophes Grecs Socrate le plus sage
Vivoit dans Athêne autrefois ;

Et par ses écrits & sa voix ,
Des vertus enseignoit l'usage :
C'étoit un habile Docteur ,
Qui par sa profonde sagesse ,
Et par sa charmante douceur ,

Faisoit à ses leçons courir toute la Grèce ,

On voyoit les plus grans Héros
Instruits , formés par sa parole ,
Et les Politiques éclos

Du sein de sa sçavante Ecole :

L'exemple de ses bonnes mœurs

Auroit pû seul redresser tous les cœurs ,

Et rendre sain l'esprit le plus malade :

Mais l'Ecolier qu'il cherissoit le plus ,

Et qu'avec plus de soin il portoit aux vertus ,

Q iiij

C'étoit le jeune Alcibiade.

Il ne se trompa point : cet Elève fameux ,
 Bien-tôt de tous les Grecs fut le plus vertueux

A peine du Héros fit-il l'apprentissage ,
 Qu'on le vit un maître passé.

Joignant la prudence au courage ,
 Par ses heureux exploits tout étoit éfacé :

C'étoit un vrai foudre de guerre ;
 Les murs les mieux gardés , les remparts les plus
 forts ,

Trembloient au bruit de son tonnerre :

Il étoit l'efroi de la terre ,

Et tout plioit sous ses efforts.

Après de grans succès , traversant le Bosphore

Il fut du côté de l'Aurore ,

Jusqu'au sein d'Artaxerxe imprimer la terreur ;

Aussi-tôt la Perse alarmée ,

Sur sa frontière à ce Vainqueur

Opose une puissante Armée ;

D'escadrons infinis la terre étoit semée ,

Et l'on voyoit sur les sillons ,

Fourmiller mille bataillons.

De moins nombreuses sauteréles

Vont au cœur de l'Eté ravager les guézets ,

Et moins de moucheron bourdonent de leurs ail-
les.

Dans un bois situé près d'un sale marais ,
Les Persans en bataille étoient sur le rivage
D'un fleuve qui les séparoit ;
Le Héros rempli de courage ,
Pour le franchir trouve un endroit ,
Les uns passent aux guez , les autres à la nâge ,
Et sans perdre de tems , s'étant en ordre mis ,
Il marche droit aux ennemis.

Il ne s'étonne point de ce nombre terrible
Que l'on oppose à son grand cœur ,
Il charge , & le Persan s'écroule avec vigueur ,
Le combat est affreux , & le carnage horrible ,
On voit de tous côtez les champs
Couverts de morts & de mourans :
Mais à la fin tout cède à son bras invincible.

Alcibiade glorieux
Des Persans renversés , se voit victorieux :
Quel succès ! quel plaisir sensible !
Son cœur se laisse aller au doux chatouillement
Qu'inspire à son ame contente
Un bonheur , dont l'événement
Surpasse même son atente.

Mais si-tôt qu'il fut dans sa tente ,
 Vite, que l'on me donne ancre , plume & papier,
 Que j'écrive , dit-il, à mon ami Socrate :

J'aurois une ame bien ingrate ,
 S'il n'étoit de ma gloire averti le premier.
 De toute ma vertu je lui suis redevable :

Il écrit , dépêche un Courier ,
 Et joint à son billet un présent convenable ,
 C'étoit du Général Perfan ,
 Et l'anneau précieux , & le riche carcan :

Témoins certains de sa proüesse.
 De son jeune Héros Socrate satisfait ,
 En lût la lettre avec tendresse ,
 Et vit avec plaisir tout ce qu'il avoit fait :
 Mais ce n'est point assez , dit-il avec sagesse ;
 Et j'en veux si je puis faire un Héros parfait ,
 Il me fait un présent , qu'il en reçoive un autre,

Rien n'est si riche que le sien ,
 Mais je m'assure que le nôtre
 S'il sçait le concevoir , lui fera plus de bien.
 Dans une boîte alors le Philosophe enferme
 Un gros clou bien empaqueté ,
 Il y joint un marteau , proprement la referme ;
 Et quand le tout fut ajusté ,

Le même Courier il renvoye ,

Le Héros reçoit le ballot.

Et l'ouvre soudain avec joye , (mot-

Voit le marteau , le clou , mais d'écrit pas un

N'as-tu rien oublié , dit lors avec surprise

Alcibiade au postillon ?

Non , Seigneur , répondit-il , non.

Point de lettre en tes mains remise ?

Non. Tout ceci pourtant n'est point fait sans
raison ,

Mais je ne puis y rien comprendre. '

Cependant en rêvant , il commença d'entendre

La secrète leçon du Clou mystérieux :

J'étois aveugle , je l'avouë ,

Mais à la fin j'ouvre les yeux ,

La Fortune m'a mis au plus haut de sa rouë ,

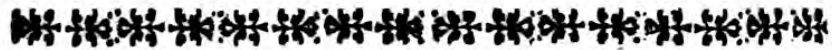
Il veut que je la fixe , il le dit , je le veux.

O vous qu'avec excès trop de fortune flate ,

Ecoutez la leçon de ce sage Socrate , (reux.

Et servés-vous du Clou quand vous êtes heu-

*Ce Conte apprend qu'il faut qu'un Conquerant se
fixe dans sa fortune, & qu'il en atache la rouë avec
un clou de crainte qu'elle ne retourne.*



LA MOUCHE GUESPE

- o v

BELLEROPHON CULBUTE.

X L I I I.

CONTE POLITIQUE.

Autrefois l'on vit dans la Grèce
 Certain preux Archiduc de Royale Maison,
 D'un cœur ambitieux, mais de courte richesse
 Qui se fit apeler Sire Bellerophon.

De l'avis de Monsieur son pere,
 Et de certains broüillons conjurez avec lui
 Il résolut sous leur apui
 D'aler conquerir la chimère,
 Royaume situé sur la croupe d'un mont
 Où l'air le plus pur on respire,
 Et qui jusques au Ciel aloit porter son front.
 Un Lion courageux en possedoit l'Empire,
 Et l'on voyoit de toutes parts
 Les Gouffres de la mer lui servir de rempars.
 L'abord en étoit difficile

Et sans monter sur des chevaux aîlez
L'on n'auroit fait qu'un éfort inutile
Pour y mètre les piez.

Que fait Bèllérophon ; il va trouver Mercure
Maître jouëur de gobelets,
Et si bien l'amadouë & si bien le conjure,
Qu'il en fait l'arboutant de ses complots secrets!
Je sçais, lui dit ce Dieu rempli de fourberie,
Un chemin pour vous assuré.

Du Roi des violons j'irai dans l'ecurie,
Le Pégaze j'en tirerai.
Et sur lui je vous monterai.
Sur ce pacolet fourni d'aîles
Fendant comme un Faucon les airs,
Vous pourez traversant les mers
Y faire des courses si belles
Que vos loüanges immortéles
S'en porteront au bout de l'univers,
Et que le Rhin & la Tamise
Entoneront dans leurs concers
Le succèz de vôtre entreprise,
Mais êtes-vous bon écuyer ?
Car le Pegaze est un courfier
Sujet aux verves, aux boutades ;

N'allant qu'à sauts & qu'à ruades ,
 Et capable en un mot de vous estropier ,
 Si vous ne sçavez pas vous bien tenir en selle ,
 Une cullebute mortéle
 Pouroit de haut en bas bien-tôt vous envoyer.

Sire Mercure , laissez faire ,
 Vous n'avez qu'à me le doner ,
 Répond Bellérophon , le reste est mon affaire ,
 Et je ne suis pas homme à me désarçonner.

A ces mots monté sur Pégaze
 Notre Heros ambitieux
 Part de terre & d'abord la raze ,
 Puis de son vol audacieux
 Sur son Cheval ailé se guinde vers les Cieux.
 Il découvre de loin la puissante chimère ,
 Vole & s'en approche toujours.
 De son vol dangereux rien n'arête le cours ,
 Il croit déjà toucher au bonheur qu'il espere ,
 Et voit certain endroit fait en forme de port
 Dont la rive mal défenduë
 Tout le long de son fein présentoit à sa veuë
 Un terrain de facile abord.
 Son cœur au plaisir s'abandone.
 A ce Lion , dit-il , qui régne dans ces lieux ,

Je vais accomplissant mon projet glorieux
Ravir le Sceptre & la Couronne.

Rien ne peut faire obstacle à mon dessein.
Abordons seulement, & bien-tôt Barcelone
Du reste m'ouvrira le sein.

Dans les concavitez de sa tête légère
L'ambitieux Bellerophon
Méditoit de cete façon
La conquête de sa chimere,

Quand Jupiter du haut de son Trône étoilé
Le vit lâchant la bride à son Cheval ailé,
Compter déjà sur sa victoire.

Non, dit le Dieu tonnant, non, il n'en sera rien,
Tu t'en fais un peu trop aéroire,
Dans peu de tems je sçaurai bien

Confondre tes projets, & rabatre ta gloire,
Que ce rivage soit à ton pouvoir soumis,
Qu'à ton seul abord il se rende,

Loin d'avoir le succez que tu t'en es promis,
Il ne te produira qu'une honte plus grande;
Voyons si sur cet animal

Tu sçais bien te tenir en selle.

Le Dieu détache alors contre l'oyseau Cheval
De Guespes un essain fidèle,

Dont l'une va piquer Pegaze dans les flans ,
A la vive douleur que lui fait la blessure ,

La rude & fringante monture
Fait dans les airs de furieux élans.

Une soudaine culbute ,
Du haut des airs dans un goufre profond
Précipite Bellérophon ,
Et Jupiter rit de sa chute.





DU
JEUNE AUTOUR,
ET DES POULES FOLLES.

X L I V .

CONTE POLITIQUE.

Grosses, grasses, en bon état,
Et tranquilles sous leurs cabanes
Près des rives de l'Obregat
Vivoient les Poules Catalanes.
Un jeune Coq étoit leur Roy,
On voyoit briller sur sa tête,
En Couronne formée une maîtresse crête,
Sous son gouvernement, sous son aimable loy
Régnoient & justice & sagesse,
Il étoit bon, doux, genereux,
Le cœur tout rempli de tendresse
Et tel qu'il faut un Roi pour rendre un peuple
heureux.

Aussi les poules goûtoient-elles
Sous ce jeune Monarque un repos assuré;

R ij

Et mille fois avoient juré
 D'être pour lui toujours fidèles , (nit ?
 Quand on est bien ; pourquoi ne pouvoir s'y te-
 Un Autour jeune oiseau de proie & de carnage ,
 Se mit un jour à soutenir
 Que le gros Poulailler étoit son héritage
 Et lui devoit appartenir.
 Un Renard Alemand grand conteur de sornêtes ;
 Qui jadis comme Gouverneur
 Avoit pratiqué ces Poulètes ,
 Promit à cet Autour de l'en rendre Seigneur.
 Montrez-vous seulement , lui dit-il , au rivage ,
 Où le Poulailier est bâti ,
 Et bien-tôt dans votre parti
 Je mètrai ce peuple volage ,
 Je fais comme il faut les surprendre.
 Et vous verrez bien-tôt à votre gré se rendre
 Leur tête qui tourne à tout vent.
 Alons, répond l'Autour , au Coq porter la guerre
 Et l'ataquer sur son paillier ,
 Pour doner sur le Poulailier
 Je vais faire aiguïser & mon bec & ma serre.
 Que font les Poules cependant ,
 Trop de bonheur les importune ,

Et de changer de Maître & de fortune
 Il se glisse en leur cœur un desir imprudent.
 Notre Coq est trop bon à toutes ses sujètes ,
 Disoient entr'elles ces Poulètes ,
 Et nous ne voulons point d'un Souverain si doux ;
 L'Autour a plus gros bec & la serre plus forte ,
 Ouvrons-lui toutes notre porte ,
 Et qu'il vienne régner sur nous.

C'étoit la vile populace
 Qui tenoit d'ordinaire un semblable discours.
 Entens-nous , Jupiter , nous implorons ta grace ,
 Il est un rejeton des avides Autours

 Que l'Alemagne nous envoie ,
 Ah ! donne-le-nous pour toujours ,
 S'écrioient-elles avec joye ,

Et change notre Coq en cet oiseau de proie.

 Jupiter qui du haut des cieux
 Ecoutoit en couroux ces cris séditieux ,
 Dit : Bien-rôt vous serez contentés ,
 Vous alez avoir cet Autour

Avec son large bec & ses grifes sanglantes ;
 Mais il fera chez vous un fort petit séjour ,

 Vous éprouverez son Empire ,
 Vous en ressentirez toutes les duretez ,



Et je vous verrai le maudire

Autant que vous le souhaitez.

Il viendra le glouton , en traînant à sa suite
Les Faucons Holandois, les Vautours d'Albion,
Cete felicité qui fait votre union ,

A quoi va-t-elle être réduite ?

Ce ne sera qu'horreur , trouble , confusion :

Alez , fôles , allez Jupiter va vous faire

En exauçant vos vœux éprouver sa colère.

L'on verra cet avide Autour

Vous ronger jusqu'aux os , riche de vos dé-
pouilles ;

Et vous ferez à votre tour

Le moderne tableau des antiques Grenouilles,

Ainsi dit Jupiter ; & cet Autour alors

Dans les airs déployant ses ailes

De ses Poulètes infidèles

Suivi de ses Vautours arriva sur les bords :

Il y fait sa décente heureuse

Dans le Poulailier principal ,

Où d'un aveuglement brutal

La canaille séditieuse

Le place en un Fauteüil Royal.

Mais à peine y fut-il , que d'une aveugle rage

Et Faucons & Vautours mécent le peuple à sec,
Pillans de toutes parts, faisant par tout ravage,
Firent à tous sentir & leur grife & leur bec.

L'Autour lui-même gueux & plus insatiable

Sur le Poulailleur misérable

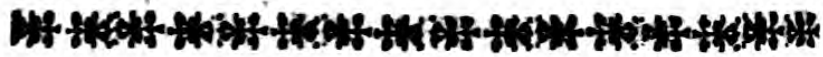
Fit éclater son avare fureur,

Et d'impôts cruels opprimée

La Poule jusqu'aux os plumée

Reconut bien-tôt son erreur.





LE SAPAJOU

Dans la Chauffe-trape.

XLV.

CONTE POLITIQUE

UN jeune Sapajou de race non commune,
 Voulant par quelques preux éfors
 Aler au loin chercher fortune
 Du Danube quita les bors,
 Traversa la Holande & fut en Angleterre
 Recevoir un pompeux régal,
 Puis delà s'en vint prendre terre
 Sur les côtes de Portugal.
 Vous n'avez, lui disoient les Dogues en furie,
 Beau Sire, vous n'avez qu'à venir avec nous,
 Et les trésors de l'Iberie
 Que vous voyez d'un œil jaloux
 Seront tout aussi-tôt à vous.
 Tous embarquez pour le voyage,
 Les voilà venus où le Tage

A la mer va mêler son eau,
Le léger Sapajou pour quitter son Vaisseau,
Ne fait qu'un saut sur le rivage
Et reçut un acüeil fort doux.
D'un Genest Portugais suivi de son Cortége,
Alors bras dessus, bras dessous,
Sire, comment vous portez-vous ?
Enfin tout le tendre manége
Qu'un ami peut faire, & croit dû
A son ami qu'il a longuement attendu.
Après la civile manœuvre,
Je viens ici, dit Sapajou,
Pour m'enrichir des trésors du Pérou,
Que chacun de sa part mète la main à l'œuvre,
Le Genest aplaudit à ces transports bouïllans
Qui sembloient devoir tout confondre,
Et cependant ils sont deux ans
A ne rien faire & se morfondre.
Un Renard Alemand lui proposa pour lors
Un conseil qu'il crut admirable,
Je ne voi rien, dit-il, ici de bien faisable,
Il faut d'autre côté tourner tous nos éfors,
Et faire d'autres tentatives.
Je sçais certain endroit aux Catalanes rives,

Certain trou rempli de trésors ,
 Alons là , Sire , en grande joye ,
 Vous n'aurez qu'à sauter dedans ;
 Et puis maître de tout , comme je le prétens ;
 Ces trésors seront votre proye.
 Il ne faut qu'être un peu hardi ,
 L'avis fut de tous applaudi ,
 Sur la mer Sapajou remonte
 Pour tirer aux bors Catalans ,
 Et déjà dans sa tête compte
 Sur tous les trésors Castellans.
 On vogue , on arrive ; on débarque ;
 Et le Renard du bout du doit
 Montrant Barcelone , lui marque
 Que c'est du riche trou le véritable endroit ;
 Que pour s'en rendre bien-tôt maître
 Sa Majesté n'a qu'à paroître ;
 Et sautant dans le trou profond
 Qu'au-delà de ses espérances
 Il y trouvera dans le fond
 Trône, Sceptre, Couronne, & richesses immenses,
 Je répons de l'événement ,
 Disoit-il , il n'est point dans le monde de bête
 Qui saute si légèrement ,

Et si-tôt qu'il s'agit d'une telle conquête ,
Sire, point de reculement.
A vous bien recevoir tout en ce lieu s'apprête.
Crédule à ce flatteur discours
Sapajou fait cinq ou six tours
Autour de la fosse profonde ,
Et dévore du cœur le trésor prétendu ;
Puis par un saut finit sa ronde ,
Et la tête devant s'y jète à corps perdu.
Le voilà dans le trou qu'on nomme Barcelone ,
Content comme un Roy de Congo ,
Il y rit , il y danse , il y vit à gogo ,
Son cœur au plaisir s'abandonne ,
Qu'il est aise d'être dedans ,
Qu'il y trépigne , qu'il y saute ,
Mais fort souvent ce n'est qu'après les accidens
Que l'homme reconoît sa faute.
Tandis que Sire Sapajou
Chante victoire dans son trou ;
Certain jeune Lion qui l'avoit laissé faire
Pour le gober au trébuchet ,
Je te tiens , dit-il , téméraire ,
Et tu me payeras tout ce que tu m'as fait.
Alors ses forces rassemblées

Et de nouvelles redoublées

Il marche vers la fosse & la fait investir,
 Sapajou s'abandonne à des frayeurs mortelles :
 Comment de cet endroit pourrai-je donc sortir,
 Dit-il ? Pour me sauver il me faudroit des aîles,
 J'ai bien sauté dedans ; mais pour sauter dehors
 Je fais d'inutiles efforts.

Dans ce trou le Lion & le presse, & le serre,
 En vain il apéle au secours [terre,
 Les Taureaux Holandois, les Dogues d'Angle-
 Le voyage est de trop long cours.
 Il se voit dans la Chauffe-trape
 Pris comme un rat au traquenard,
 Heureux s'il en échape,
 Tel sera le succez des conseils du Renard,





L'OURS PIQUE,

O U

LES ABEILLES VANGÉES.

XLVI.

CONTE POLITIQUE.

P Rez d'un terrain que coupe l'Ebre,
 Quand il va dans la mer précipiter ses eaux,
 Flore avoit un jardin célèbre
 Des plus riches & des plus beaux.
 On y voyoit sur un rivage
 Qu'autrefois posséda Cartage,
 Certain endroit batu par les flots écumeux,
 Où la Reine *Barcé* qui porta la Couronne,
 Se bâtit un Palais qui de son nom fameux.
 Fut depuis nommé *Barcelone*.
 Un Parterre émaillé de fleurs
 Y brilloit de mille couleurs.
 Leurs beautés étoient immortéles

Et leur charmant éclat éblouissoit les yeux
 Tandis que les zéphirs qui voltigeoient sur elles,
 En portoient dans les airs les parfums précieux.
 Ces lieux étoient remplis de ruches odorantes,
 Palais délicieux des abeilles bruyantes

Où s'amassoient les doux nectars

Que ces ouvrières sçavantes

Aloient cueillir de toutes parts.

L'une baisoit le lys, l'autre la tubereuse,

Une autre suçoit le Jasmin,

Ou la Jonquille favoureuse;

Celle-cy le narcisse, & celle-là le rhin.

L'on y voyoit ce Peuple en une paix profonde

Sous un Roy le plus doux du monde

Vivre dans cét heureux jardin. [gne

Quand un jeune Ours sorti des Forêts d'Alema-

Et jaloux de les voir en paix

Se mit à courir la Campagne

Pour acomplir de grans projets.

Le Dogue, disoit-il, me promet des merveilles;

Le Limier me répond de son puissant secours.

Alons donc sans tant de détours

A ces Catalanes Abeilles

Montrer sous cét apui ce que peut un jeune Ours.

Du jardin me rendant le maître ,
Et renversant tous leurs réduits ,
De leur miel répandu je sçaurai me repaître ,
Et leur faire voir qui je suis. [rive
Marchons. L'Ours à ces mots va descendre à la
Où *Barcé* régnoit autrefois ;
Au bruit de sa terrible voix
Toute l'Europe est attentive ,
Il met le pié dans le jardin ,
Et dans le doux espoir de faire un bon butin
Plus furieux que la tempête
Il fait de tous côtés fracas ,
Et donnant de cul & de tête ,
De l'un à l'autre bout met les ruches à bas.
Alors au comble de sa joye
De la liqueur sucrée il fait sa douce proye.
Les Dogues, les Limiers, dans ces paniers ouverts
Mérent tout le miel au pillage.
L'Abeille Roi qui voit ce terrible ravage ,
Rassemble en même tems ses Esseins dans les airs.
Suivés-moi , mon Peuple fidele ,
Dit-il, chassons cet Ours qui vient vous ravager.
Si vos traits secondent mon zèle ,
Je sçaurai bien-tôt vous vanger.

Alors le Monarque invincible
 De ses bruyans Esfeins forme des Bataillons,
 Qui contre l'Ennemi terrible
 Volent bien armés d'aiguillons.
 Dans le plus grand panier l'Ours, comme un
 rat en paille,
 Mangeant le miel faisoit gogaille,
 Et l'estomac rempli de la jaune liqueur
 En léchoit ses grosses babines,
 Y replongeoit son nez, & s'en donoit au cœur,
 Sans penser au retour pire que les matines.
 Les Abeilles fondent sur l'Ours,
 Et de tous les côtés envelopent sa tête.
 En vain contre cete tempête
 Il appelle à grans cris le Dogue à son secours,
 Mais son Esperance est deceuë,
 Et de toutes parts ataqué,
 Le Cerf mortélement piqué,
 Il fuit, & trouve à peine à sa fuite une issuë.
 Tel est un Taureau forcené,
 Qui percé du trait vif qu'une guespe en colere
 A dans son flanc bien assené,
 Mugit & s'abandonne à sa douleur amere.
 De mille & mille traits le jeune Ours est chargé,

POLITIQUE S.

229

A grans coups de fourche l'on chasse
Les Dogues orgueilleux, les limiers pleins d'au-
dace,
Et des Esseins zélés le Monarque est vangé.





LE MORE LESSIVE.

XLVII.

CONTE POLITIQUE.

PAR une étonnante merveille
 D'un sang le plus pur , le plus beau ;
 Un More avec perle à l'oreille
 Naquit sur les rives du Pô ,
 Ses cheveux ressembloient à la laine nouvelle
 D'un mouton noir & tondu depuis peu.
 Dans un cercle de lait un charbon plein de feu
 Formoit de son gros œil la charmante prunelle,
 Sa peau plus douce qu'un satin
 Surpassoit la noirceur de l'ancre la plus noire,
 Et dans l'ébène de son teint
 Il avoit mis toute sa gloire.
 Sa naissance le fit un Seigneur important.
 Un grand peuple à ses loix prétoit obéissance ;
 Et dans une heureuse abondance
 Il ne tenoit qu'à luy de vivre tres-content ;
 Mais au lieu de goûter les douceurs de la vie ,

Dans l'union & sous l'apuy
 De son puissant voisin , il conçut contre luy
 Une aveugle & jalouse envie.
 Non , dit-il au fond de son cœur ,
 ne puis du voisin supporter la grandeur ,
 Elle me choque , eile me blesse.
 Pour avec luy me mesurer
 Je sçais que j'ay trop de féblesse ,
 Mais de puissans secours je pourai m'assurer.
 Je sçais un gros Seigneur qui du Rhin à la Save
 Fait tout plier sous son pouvoir ,
 Je n'ay qu'à luy faire sçavoir
 Que je veux estre son esclave ,
 Il sera ravi de m'avoir.
 Comme il le dit il le propose ,
 Du Maître du Danube il va prendre les fers ,
 Et bien-tôt on le voit aux yeux de l'Univers
 Par étrange métamorphose [biens ,
 De Prince heureux , content , & comblé de tous
 Un esclave chargé de ses pesans Mens.
 Son voisin genereux que ce faux pas outrage ,
 Le voit avec douleur dans ce triste esclavage ;
 Mais à le ramener à son juste devoir
 Prévoyant un terrible obstacle ,

Et cherchant un moyen , il va pour le sçavoir

D'Apollon consulter l'oracle.

Le Dieu dit , N'esperez jamais

Ramener cete ame rétive.

Sire , si de ce More ingrat à vos bienfaits

Vous ne sçavez blanchir avec bonne lessive :

La peau plus noire que le jaiz ,

C'est là le seul moyen de le rendre docile

A tout ce que vous souhaitez :

Si-tôt qu'il sera blanc , il vous sera facile

De rendre son esprit souple à vos volontez :

Mais tant qu'il sera noir , point d'espoir qu'il

Tel que vous le desirez : [puisse être

Lessivez bien son cuir , & vous le tirerez

Des chaînes de celui qu'il a pris pour son maître.

Pour de ses chaînes le sauver ,

Il n'est , dit le bon Roy , rien que je n'entre-

prenne ;

Mais pensez-vous qu'un More à le bien lessiver

Change en yvoire son ébeine ?

N'importe , je veux l'éprouver ,

J'ay Vendôme étuviste habile

Qui sçaura le frotter , étriller , savoner

Et de tous côtez le tourner =

S'il n'en vient pas à bout , il sera difficile
Qu'un autre à la raison le puisse ramener.

Sur le Pô l'étruviste passe ,
Et le bain sur ses bords est bien-tôt aprêté.
Le salpêtre paîtri prend du savon la place ,
Et tous les jours chez luy le More en est froté ;
Mais en vain mille fois on l'étrille , on le lave ,
Son teint ne blanchit point , il demeure obstiné ,

Et du Maître qu'il s'est donné ,
En dépit de ces bains il veut rester l'esclave ,
Et le fera jusqu'au tombeau.

More , qui me prêtez une oreille attentive ,
Sçachez qu'il n'est point de lessive
Qui puisse blanchir votre peau.





LE LOUP
DANS LE PUIITS.

XLVIII.

CONTE POLITIQUE.

SUR les rives du Pô dans son propre païs
 Un Loup trébucha dans un Puits ;
 Ce fut par le clair de la Lune
 Que revenant du cabaret
 Boire du blanc & du claret ,
 Survint au Loup cete infortune.
 Il s'en alloit à petit train
 Frapant de sa canne à la main ,
 Quand il fit un faux pas avec la culebute,
 Assis le cul dans un coin.
 Il fit beau bruit ; mais dans sa chute
 Personne ne courut à son pressant besoin.
 Ses cris furent en Angleterre ;
 Mais il trouva tout entêté
 Du bruit d'une terrible guerre ,

Qu'en Portugal la Reine avoit porté,
De sorte que la bonne Dame
Ne put envoyer au secours.

Elle n'avoit que ses projets dans l'ame,
Et ne songeoit qu'à leur donner le cours.

Ses cris vinrent dans la Hollande,
Où la Cohorte la plus grande
Ne fut pas au Conseil d'avis
De luy donner ce qu'il demande.
Ses bons conseils furent suivis,
Et nul secours dans la Savoye
Par les Hollandois ne s'envoye
Pour tirer du Puits Maistre Loup.

Que fera-t-il? Où tournent tous ses cris?
Vers le Danube il les adresse.

Le grand Eugene un fin renard sur tout
Est envoyé pour finir sa détresse:

Il vient au Puits, & regarde le Loup:

Compere, luy dit-il, je viens pour te tirer de

Mais quel miserable coup [peine:

T'a-t-il réduit dans cete gêne?

Si Vendosme vouloit me laisser aprocher.

Je suis déjà près de l'Adige,

Et je pourrois à ce mal qui t'afflige.

Te tendant la main , t'arracher.
 Du moins si tu voulois, comme on te le conseille,
 Prêter une favorable oreille
 A ce que dit un grand Roy,
 Tu sortirois bien-tost d'affaire,
 Et tu ne verrois pas pour vouloir luy déplaire,
 Tout ton canton en desfarroy.
 Hé ! ne me prêche point quand il s'agit de faire ?
 Pourquoi restes-tu sur le bord
 De l'Adige où te vient Vendôme ?
 Que ne viens-tu dans mon petit Royaume
 Faire quelque puissant effort,
 Me rendre une main charitable,
 Et me tirer du fond de l'eau. [beau
 J'y coule, & vais trouver dans Turin mon tom-
 C'est là le puits où l'on m'accable :
 Sans cesse je fais mille cris.
 Allez vous en, tous Alliez, au Diable,
 Puisque vous ne pouvez me tirer du puits.
 Vous me donnez belles paroles; [les.
 Mais quant à des secours vos discours sont frivo.
 Cependant je meurs & me noye :
 Je vois pour moy tout mon espoir perdu ;
 Adieu, Piémont, adieu, Savoye :

Dans

Dans un dernier malheur je me vois confondu ,
J'ay le cul dans le fond de l'onde ,
Et de cette cuve profonde
Je ne me tireray jamais.

Le Renard sur les bords en vain fait caracolles :

Il ne me faut point de paroles ,
Mais il me faut de bons effets.

Que ferez-vous , ne me pouvant atteindre ?

Et vous-même retirez-vous.

Les Mécontents sont plus à craindre

Que vous ne pouvez croire tous.

Puisqu'on ne peut me donner aide ,

Il vaut mieux me laisser mourir.

Adieu , Cousin Renard , à la force je cède ,

Laissez-moy doucement mourir.

A ces mots le Loup de Savoye ,

Dont les horribles dents faisoient tant de fracas ,

Je suis sans secours , je me noye ,

Dit-il , je meurs noyé , puisqu'on ne m'aide pas.

A ces mots le Loup coule bas ,

Et va perir au fond de l'onde.

Malheur & mort à qui se fonde

Sur un secours qui ne vient point

Dans le temps qu'on en a besoin.

T



F A B L E
 DE LA CAVERNE
 DU LION.
 X L I X.

AU fond d'un antre ténébreux
 Logeoit un Lion vigoureux,
 Qui métoit toute sa puissance,
 Son atache & tous ses travaux,
 A bien exercer sa vengeance
 Contre les fébles animaux.
 Un double rang de dents sanglantes
 Entre ses lévres rugissantes,
 Faisoient un cruel râtelier.

Toûjours chez lui régnoit une avide fami-
 ne,

Et son implacable gosier
 Par un large chemin conduisoit le gibier
 Au creux de sa vaste poitrine.

Chaque jour pour lui rendre honneur
Venoient chez lui bêtes nouvelles ;
Mais à peine y demeuroient-elles ,
Que d'un prompt coup de dent cet afamé Sci-
gneur

Leur faisoit éprouver sa barbare rigueur ,
Et l'effort de ses dents cruèles.

Tantost c'étoit un Cerf , un Faon avec sa mère,
Tantost un gros Taureau , tantost un gras Mou-
ton ,

De qui le compère glouton
Faisoit une admirable chère.
Enfin , dès qu'il étoit dedans ,
Rien ne se tiroit de ses dents.

D'un Baudet qui vouloit lui rendre un jour vi-
site ,

Il ne fit qu'un léger repas ;
Mais il s'aperçût dans la suite
Que le Renard n'y venoit pas.

Le Renard qui couroit de contrée en contrée
Pour attraper quelque poulet ,

De l'autre du Lion n'aprochoit point l'entrée ;
Et Sire Lion le vouloit

Pour l'atirer chez lui par un Singe d'Holande.

Il écrivoit à mon Renard :

Faut-il, Sire Renard, dit-il, que je vous mande ;
Jamais à mes plaisirs ne prendrez-vous de part ?

Les animaux viennent en troupe
Me visiter dans ma maison ;
Nous y vidons bouteille & coupe ;
L'on trinque & l'on se fait raison.
Je m'étonne que seul tu manques
A tout l'honneur de mes festins ,
Toi le Prince des Saltinbanques.

Toi que j'aime cent fois plus que tous mes voi-
sins,

Tu ferois cent contes pour rire ,
Et tu divertirois l'Empire
Par tes entretiens non pareils ;
Viens seulement jusqu'à Vienne.
D'une tête comme la tienne

J'ai besoin dans tous mes Conseils :
Je te fais Président de mon Conseil de guerre
En dépit de toute la terre.

Je veux que l'Univers à tes pieds abatu ,
Admire ta sagesse , & chante ta vertu.

Je sçais quelles sont tes sciences ,
Et ta grande capacité ,
Ta ruse , ta subtilité ,

Et tes profondes connoissances.
Viens secourir ton Roy, dont le besoin pressant
A besoin près de lui d'un Ministre agissant.
Je suis fort serviteur du Lion redoutable,
Dit au compliment le Renard,
Et je reçois en bonne part
Toute l'honnêteté dont je le vois capable ;
Mais pour aller chez lui, je ne le ferai pas.
Je crois son grand Palais une bonne taverne :
Mais à l'entour de sa caverne
Avec attention je regarde les pas :
Tout entre & ren ne sort, les vestiges des bêtes
Sont tournez de son côté,
Et du pauvre sot arrêté
Pas un jusqu'à nous ne rameine leurs têtes.
Je ne suis pas un fat, on a beau cajoler,
Je ne suis pas d'humeur à complaire au beau Sire,
A tous ses beaux discours je ne veux point aller
Voir un insatiable maître
Pour le repaître.
Un Renard n'est pas sot, Sapajou n'y va pas ;
Car quand il n'aura rien, le drôle
Te mangera sur ma parole :
Veux-tu lui servir d'un repas ?

Je sçais que son discours sçait dorer les pilules ;
 Mais plus il te promet , moins il a de scrupules

A rompre ses plus grans sermens.

Il se sert de tes soins pour me faire message ;
 Mais enfin laisses là , si tu crois un plus sage ,
 Monseigneur le Lion , & ses terribles dents.

Le Renard n'y fut point , & sauva sa carcasse.

Le Singe y retourna , méprisant sa leçon.

Ragotski , sur ce trait modère ton audace ,

Ne va point te fourer dans l'antre du Lion.

On voudroit bien s'avoir ; mais si-tôt qu'en la
 nasse

Ton ennemi t'aura surpris ,

De ta crédulité tu recevras le prix.





LA CHASSE DU LION

Et des autres Animaux.

L.

CONTE POLITIQUE.

UN certain grand Lion, plein de force &
d'audace,

Que sur les rives de l'Ister

Avoit mis Sire Jupiter,

Voulut un jour faire une chasse.

Il convoqua chez lui les autres Animaux.

Quand nous aurons gagné, disoient-ils, la vi-
ctoire,

Et partagé tous vos travaux,

Vous nous ferez part de la gloire,

Et du Cerf que par terre on aura tous porté.

Toute la troupe Germanique

Court pour être à la chasse, & c'est à qui se pi-
que

D'être de tous le mieux monté.

Armé jusques aux dents , le Dogue en prétend
être ,

Et le Bœuf Holandois vient aussi pour s'offrir ;

Un Baudet Portugais veut s'y faire conoître ;

Et des champs du Piémont le maître

Veut avec les autres courir ,

Tous dans l'espoir de quelque chose.

Les voilà tous chez le Lion ,

Qui sans retarder leur propose

De le suivre dans l'action.

Mais, dit maître Baudet, avant que faire chasse,

Je croirois bon de décider

Quelle part se voudra garder

Celui qui parmi nous tient la premiere place.

Pour moi je suis d'avis que Monsieur le Lion

Des parts la plus grosse se coupe ,

Avec égalité le reste pour la Troupe.

Ainsi chacun aura satisfaction.

Une part , ce n'est de quoi me satisfaire,

Répond le Lion en fureur ;

Je vous trouve plaisant de faire

Ainsi la part à ma grandeur :

Il faut être baudet tout autant que vous êtes

Pour croire que le Roy des Bêtes

Voudra se contenter d'une part comme vous :

Je veux que nous prenions la Toison tous ensemble ,

Mais que pas un de vous ne me replique un mot ;

J'aurai tout le profit , vous toute la fatigue.

N'est-ce pas trop d'honneur pour vous ?

Mais vous nous prométiez quelque chose pour nous ,

Dit le Bœuf Holandois , & qu'aura donc la Ligue ?

Qu'auront les Alemans vos intimes amis ,

Quand le Hongrois sera dans vos filets remis ?

S'il est assez sot pour se rendre ,

S'il est sous vos piés abatu ,

Ce sera pour vous seul qu'il se laissera prendre ,

Et nous n'en aurons pas seulement un fétu.

Oùy tout sera pour moi , je veux que l'on se taise ,

Ou mon couroux sera fatal :

Je sçais bien que sans vous je chasserois fort mal ;

Mais que chacun travaille à me métre à mon aise :

Que chacun me fasse du bien ;

Mais que pas un n'espere rien.

On fera quatre parts , dont j'aurai la premiere ;

246 CONTES ET FABLES

Comme étant le maître de tous ,
La seconde fera de la même manière ,
Par le respect qu'on a pour Nous :
L'autre part m'appartient pour ma belle crinière ;
Et parce qu'ainsi je le veux ,
Et je n'en conois pas d'assez présomptueux
Pour me disputer la dernière :
Ou bien-tôt ma grife & ma dent
Lui causeroient bel incident.
Voilà l'Empire Despotique
Que sur tout je me veux garder.
On se mit à se regarder ,
Chacun de vous servir se pique ,
Lui dit le Dogue Anglois , que je devienne éti-
que ,
Si je ne fais pour vous tous les plus grands é-
forts :
Nous courons en Espagne un Genetdes plus
forts ,
Genet qui n'est pas à se rendre.
Voilà le Baudet Portugais ,
Bête à porter le fais ,
Mieux qu'il ne sçait chasser & qu'il ne sçaura
prendre :
Commandez-nous à tous , & nous obéïrons ,

Avec plaisir nous servirons
Un maître de vôtre importance.
Qui voudroit nous rien disputer ?
Vous nous verrez exécuter
Ce que voudra vôtre puissance ,
Sans attendre aucun fruit des travaux à subir ,
Que le plaisir de vous servir.

Empereur , c'est ainsi que le Corps Germanique,
Le grand comme le plus petit ,
De vous prêter son bras se pique ,
Sans esperer aucun profit.





QUI TROP EMBRASSE
MAL ESTRAINTE.

L I.

CONTE POLITIQUE.

UN certain Fagoteur au fond de l'Hercinie
Aloit fagoter ses fagots,
Par peu d'experience il avoit la manie
De les vouloir toûjours trop gros.
Il fit un jour sa hart ou de coudre, ou de
saule ;
Puis se met à tailler son fagot dans le fort ;
Il coupe, il sappe, & de la gaule
Met au cœur le menu, le plus gros sur le bord,
Pour le faire aux yeux plus paroître :
Et quand tout le fagot fut fait,
Qu'il eut & du chêne, & du hêtre,
Et du triste bouleau fait son amas complet ;
Il ne fait pourtant rien qui vaille.
Lions nôtre fagot, dit-il ;

Qu'on

Qu'on se peine, qu'on travaille :

Je défirois le plus subtil

De me faire un fagot d'aussi bonne tournure.

Il prend sa hart pour le lier :

Mais il a beau vouloir en faire la ceinture,

Il ne peut des deux bouts l'embrasser tout entier.

Les deux genoux dessus, il le presse, il le frape,

Le lien est trop court, & le fagot échape

A ses vigoureux éfors :

Plus il agit & s'évertuë,

Se donne de tourmens, & suë,

Et plus son bois saute au dehors.

De tel sens que sa main s'y prenne,

Le lien est trop court, & ne peut l'entourer.

Cependant obstiné de vouloir le ferrer,

Il se donne une horrible peine ;

S'il pouvoit joindre les deux bouts,

Le fagot auroit son mérite.

Mais il a beau sur lui se mettre à deux genoux,

Pour embrasser le tout la hart est trop petite :

Cependant il veut s'obstiner

A le tourner & retourner ;

La prudence voit qu'il se tuë,

Qu'auprès de son fagot il se lamente & suë,

Ne sçachant comment l'accomplir ,
 Tu n'as guiere d'esprit , lui-dit lors la prudence
 Du lien préparé tu ne peux te servir ,
 Et tu l'as voulu trop remplir ;
 De cet amas trop gros retranche l'abondance.
 Qui trop embrasse mal étreint ;
 Vieux proverbe , mais veritable :
 Ton fagot est trop gros , ton lien trop contraint ,
 D'embrasser sa grosseur ne fut jamais capable.
 En vain tu veux t'évertuer ,
 Pour lier ton fagot il faut diminuer
 Quelque chose de son enflure.
 Quoi ! j'aurois si bien travaillé ,
 Si bien mon fagot assemblé ,
 Et je perdrai du bois si bien fait de mesure ?
 Oüi , répond la prudence , & ton fagot trop gros
 Dans ce lien trop court crois-tu pouvoit le mé-
 Il ne pourra pas le permétre : [etc]
 Ce n'est pas tout que faire des fagots ,
 Il faut que dans leur hart on puisse les remétre ,
 Ainsi tel Prince quelquefois
 A son fagot joint tant de bois ,
 Que tout ce qu'il embrasse il ne le peut étreindre.
 Il veut au Sceptre des Hongrois ,

En renversant toutes les Loix,
Dont en vain l'on voudroit se plaindre,
Joindre certaine heredité,
Qui chez eux n'a jamais été.
Il veut que la Transylvanie
Soit au fagot encore unie.
Sans rien diminuer de ce qui le grossit,
C'est en vain que l'on lui propose,
Qu'il en retranche quelque chose,
Il ne veut point le faire plus petit.
Dans ses propres filets l'ambitieux s'atrape,
Et ne sçauroit tout embrasser ;
Ce qu'on ne peut tenir, faut-il pas le laisser,
Plûtôt que tout ne nous échape ?
Pourquoi ne pas au gré des peuples Transylvains
Remètre au rang des Souverains
Le Prince Ragotski, puisque tout le demande ?
Pourquoi vouloir de ces Hongrois
Bouleverser toutes les Loix,
En dépit des peuples d'Holande
Ses bons amis, & des Anglois ?
Tu ne fais que chercher une guerre fort grande,
De celle d'Occident n'en as-tu pas assez ?
Sans t'en embarrasser encore,

252 CONTES ET FABLES

Crains que le Maître du Bosphore
Ne soutienne à la fin tes Sujets oppressez.

De la guerre de l'Italie

Tu dois être content , & de celle du Rhin ;
Le fagot est trop gros , crains qu'il ne se délie ,
Et tout n'échape de ta main.

Dieu se plaît d'abaisser l'esprit le plus superbe ,
Et se rend attentif au peuple qui se plaint :

En un mot aprens le Proverbe ,

Qui trop embrasse mal étreint.





DU COQ
ET DU VAUTOUR,
Qui disputent un Nid.

L I I.

CONTE POLITIQUE.

UN Coq de Devise Montjoye
Avoit son pailler dans Madrid ,
Quand un Vautour oyzeau de proye
Se mit dans le cerveau de lui prendre son Nid.
Ce Vautour étoit né sur l'Istre ,
Et rencontra plus d'un Ministre
Résolu de le seconder ;
L'Hirondelle de mer lui dit : Sur mon rivage
Viens , je ferai ton équipage ,
Tu n'auras qu'à le comander.
De te servir je fais ma gloire ,
Mes Bourguemestres sont à vous ,
Vous pouvez disposer de tous ,

Et sur leur prompt secours fonder v^otre victoire.

De chez moi vous ferez un fort petit trajet,

Et vous irez en Angleterre,

Où vous trouverez pour la Guerre

V^otre balotage tout fait.

Sur ses Vaisseaux la riche Pie

Métra dix mille Oyzeaux sterlin,

Qui vous escorteront tout le long du chemin

Jusqu'aux rives de l'Iberie.

Là nous avons un Perroquet

Avec son gros bec en crochet,

Tête rouge & cazaque verte.

Il nous vient du Brésil, il a fort grand caquet,

Et sa porte nous est ouverte,

D'où vous pourrez passer plus loin ;

Et nous vous donnerons les sommes,

Les arquebuzes & les hommes,

Dont vous direz avoir besoin.

Le Vautour crût à l'Hirondelle,

Et soudain se mit en chemin

Il s'en alla tout droit chez elle,

Et de là se rendit chez l'Oiseau son voisin,

Où prenant des bateaux sterlin

Que lui donna la riche Pie,

Dans la belle Lusitanie

Il vint chercher nouveau destin.

Le fameux Gibraltar, Barcelone, Valence,

Furent réduits sous sa puissance :

Il crut qu'aussi facilement

Dans Madrid il pouroit paroître,

Et que du Nid assurément

Il pouroit se rendre le maître.

Le zélé Perroquet prêta ses indigaux,

Qui s'avancèrent vers le gîte,

Et trouvant dans Madrid quelque peu de badaux,

On crioit au Vautour : Avancez-vous plus vite.

Mais le Peuple bien avisé

Ne se trouvoit pas disposé :

Je tiendrai pourtant la main que l'on vous prône,

Disoit le Perroquet. Mais le Coq plus subtil

Dit : Ah ! Monsieur l'Oiseau, qui venez du Brésil,

Je vous en donerai, mais tout de long de l'aune.

Son nom seul fait l'effet qu'il pouvoit esperer,

Et le Peuple pour lui fidèle

S'empressant en tous lieux à lui montrer son zèle,

Chasse qui veut se déclarer

En faveur de l'Oiseau de proie.

Un perfide Coregidor

256 CONTES ET FABLES

Qui s'étoit trop pressé de lui montrer sa joye,
De ses pechez bien-tôt dit le *Confiteor*.

Le reste retiré sous certain Corridor,

Confus d'une pareille offense,

Du Coq implora la clémence :

Tout reconoit le Coq, tous sont débarassez

Des Amis du Vautour chassez,

Galovvay s'en prend à ses larmes,

Et voit bien qu'il n'a pas des armes

Qu'avec celles du Coq il puisse mesurer.

Ainsi du Nid qu'il abandonne

Il s'éforce de retirer

Et ses troupes & sa personne.

Le Coq alerte le poursuit ;

Et bien-tôt il auroit détruit

De tous les Perroquets les troupes ramassées,

Si dans les Monts voisins par un soudain éfort

S'étant adroitement poussées,

Elles ne s'étoient pas soustraites à la mort.

Chacun en Portugal médite sa retraite,

La conclut vite & l'entreprend ;

Mais le Tage à leur fuite est un obstacle grand,

Et craint une entiere défaite.

Pourquoi quitter le Coq pour aider le Vautour ?

Et tu prêtes la main , & tu veux à ton tour
Faire dans son Nid reconnoître
L'Etranger pour en être maître.
Perroquet , appréhende un jour ,
Que des maux que tu fais tu n'ayes le retour ;
Ton Oiseau du Danube est toujours dans l'a-
tente :
Mais il n'en croquera ma foy que d'une dent ;
Madrid est à son Coq , & rien ne l'épouvante ;
S'il ose y revenir de pié ferme on l'attend.





LE RENARD,
Et le Singe sans Queuë.

LIII.

CONTE POLITIQUE.

UN Renard sur les bords du Danube fou-
gueux,

Traînoit le long ballay d'une queuë assez belle.

Mais un Singe souffroit d'une saison cruelle,

Sans queuë, & sans habit le tems trop rigou-
reux.

Obligé d'essuyer une froidure aiguë,

Avec la fesse toute nuë,

Il sautoit, gambadoit; mais son cul découvert

Aux grans frimats étoit ouvert.

Un vent piquant du Nord souffloit à son der-
riere;

Pour se réchauffer, c'est en vain

Qu'il portoit sur son cul sa main,

Et y sentoit toujors l'haleine meurtriere.

Il crut qu'il pouroit se sauver

Sur un arbre de Sarmatie ;

Le vent jusqu'en Lithuanie

Résolut de l'aller trouver :

Dans la Saxe il pouvoit dans quelque trou se
mettre ,

Pour être moins persecuté ;

Le vent qui l'y prévint ne voulut pas permettre

Qu'il se retirât de ce côté :

Le vent souffloit toujours , & le Singe se frote

Pour tâcher d'écarter le froid ;

Il voudroit bien de quelque endroit

Tirer dequoi se faire une pauvre culote ,

Afin d'être à couvert de ce vent violent ;

Mais pour un vêtement se faire ,

Il n'a ni sou, ni maille, ainsi qu'un pauvre haire,

Que fera-t-il triste & dolent ?

Tout secours vous m'avez promis ,

Dit au Renard la bone pièce ;

Vous avez ample quenë , & je suis des amis ;

Compere , seroit-il permis

D'en avoir un morceau pour me couvrir la fesse ?

Vous me voyez de froid tremblant ,

Fatigué d'un vent violent ,

460 CONTES ET FABLES

Dont le soufle est intolerable :

Si je ne suis un peu couvert ,

Dites de grace : à quoy vous sert

De cet ample balay la longueur éfroyable.

Cet incomode poids ne fait que vous charger

De toutes les crottes des ruës :

Vous feriez beaucoup mieux pour vous en sou-
lager .

D'en metre la moitié sur mes deux fesses nuës ;

Vous en aurez encore assez

De la moitié pour vous , régalez-moi du reste ;

J'éviterai le coup funeste

Dont mes membres sont menacez :

Sinon vous allez voir le miserable Singe

Sans habit , sans queuë , & sans linge

Au vent Suédois exposé ;

Coupez-la , rien n'est plus aisé

De me doner dequoi me couvrir le derriere.

Ainsi parla l'Ambassadeur :

Mais le Renard à sa priere

Parut d'abord un peu réveur :

Puis faisant quelque tour de plaine ,

En vain vous vous donez la peine

De venir pour me faire un pareil compliment.

Croyez-vous

Croyez-vous qu'en ces lieux nous n'ayons pas de vent ?

Il faut me cacher le derriere
Contre le vent d'enhaut & celui d'Occident,
Qui souffent contre moi de la belle maniere.

Au Singe je répons tout net :

Chacun a besoin de ses pieces,

Et qu'il n'atende point de mon zele indiscret
Que je montre mon cul pour lui couvrir les
fesses,

Le Ciel contre le vent me fournit un rempart.

Qui couvre le cul du Renard :

Mais ma prudence singuliere

Medit, que quand le Singe en demande une part,
Je ne dois point me rendre à sa sote priere.

Je pourai seulement auprès du vent du Nort

Faire un officieux éfort,

Pour qu'il soufle un peu moins contre son nud
derriere.

Voilà dans l'état où je suis,

Pour le Singe ce que je puis,

Qu'il songe que pour me défendre

Moi-même des deux vents dont je suis affigé,

Je n'ai pas trop de ce que j'ai, [dre.

Et qu'à ma longue queuë il ne doit point s'aten-

Le Singe fut bien étonné,
 Quand il se vit abandonné
 Dans le besoin par son compere,
 Qu'il ne lui fournit point de quoi couvrir son *cul*.
 Qu'offrir en sa faveur de faire
 Des offices d'ami, c'étoit une chimère,
 Dont il étoit trop convaincu.
 De quelque trou dans la Pologne,
 Je ne veux point, dit-il, sortir, si je le puis;
 Ce vent court la campagne un peu loin d'où je
 suis,
 Laissons-lui consommer en Saxe sa besogne.
 Tenons-nous contre lui si clos,
 Que loin de moi l'orage passe :
 Mais c'est en vain qu'il croit éviter la menace,
 Le vent le poursuit sans repos,
 Et lui souffle si fort aux fesses,
 Qu'enfin de froid tremblant glacé,
 Le pauvre Singe est renversé,
 Et meurt acablé de tristesses.





DU COQ, DU DIAMANT,
ET DU GRAIN D'ORGE.

L I V.

FABLE POLITIQUE.

SUR les rives de la Tamise
 Vivoit femme de quarante ans ;
 Elle avoit pour nom Doralise , [blancs,
 Unteint comme le lys , des plus fins , des plus
 Et tel qu'une rose vermeille ;
 On voyoit un vif incarnat ,
 Mêler à ce blanc son éclat.
 Enfin c'étoit une merveille
 Toute éclatante de beauté ,
 Telle que Despreaux dépeint un gras Chanoine,
 Ou comme est un gros maître Moine
 Avec triple menton, tout brillant de santé.
 Avec appetit cette Belle
 Pour soutenir son embonpoint ,
 X ij

264 CONTES ET FABLES

Tous les matins ne manquoit point
De prendre deux œufs frais pour déjeuner fidèle.
L'estomac s'en trouvoit fort bien,
Et la digestion mieux faite.

La fraîcheur de son teint paroissoit plus parfaite.
Enfin il ne lui manquoit rien.

Queensbury l'Ecossois se chargeoit de l'office
De fournir tous les jours, & de tenir tout prests
A Doralife les œufs frais,
Dont elle faisoit son délice.

Il nourrissoit chez lui dans une basse-cour
De poules à grand hupe une belle douzaine,
Pour ne pas manquer chaque jour
D'aller tous les matins recueillir son étrenne,

Avec ces poules il avoit

Un jeune Coq de belle taille ;

Crête superbe s'élevoit

Sur la tête du Roy de paille ;

Ses hauts gigots étoient éperonnez des mieux ;

De toutes les couleurs il avoit son plumage ,

Belle queuë, éclarant ramage ,

Et le feu brilloit dans ses yeux :

Sur tout on le louïoit de grande vigilance ;

Il prévenoit l'aurore, & dès le point du jour .

Dès le plus grand matin allant à la pirance,
 Sur un vaste fumier il coquetoit l'amour.
 Il choisissoit toujours dans toute sa famille
 Celle qu'il croyoit plus gentille,
 Pour l'appeller au grain qu'il avoit rencontré.
 La drolesse couroit à la voix qui l'appelle ;
 Et c'étoit de l'amour un signal assuré.

Or un matin lorsque l'aurore
 Devance le Soleil & nos côteaux redore,
 Le Coq se levant le premier,
 Laisse ses poules dans leur gîte,
 Et chantant, il s'en vint fort vite
 Chercher sa pâture au fumier.
 D'abord de l'une & de l'autre pate
 Il détourne la paille, & grate ;
 Mais à peine eut-il détourné,
 Qu'un diamant fort gros vint soudain à paroître.
 Le bel oiseau fut étonné :
 Voilà, dit-il, vraiment de quoi me bien repaître.
 Et de son bec aigu gobe le diamant.

Mais plus dans son bec il l'enfourne,
 Le mord, le tourne, le retourne,
 Moins il y prend contentement :
 Sot animal, telle aventure

Ne s'offriroit pas à ma main ,

Je le convertirois soudain

En une agréable pâture.

Le brillant étoit gros , fort épais , bien taillé

D'une main la plus juste & belle.

Oh qu'un pareil bijou mis dans mon escarcelle

M'auroit fort bien ravitaillé !

Mais le Coq fut un sot qui par pure ignorance,

Et de ce diamant ne sçachant pas le prix ,

Fi, dit-il, qu'est-cela ? C'est en vain que j'ai pris

Ce morceau trop dur pour ma panse.

Sa dureté me tient surpris.

Le fat cependant pour sa gorge

En auroit acheté mille bons septiers d'orge ,

Qui l'auroient fort long-tems nourri.

Oh ! j'aime mieux , dit-il , quelque bon grain
pouri.

A ces mots de son bec il jette

Loin de lui le gros diamant ,

Et puis d'une pate inquiète

Il grate le fumier, & trouve heureusement

En fouillant un grain de froment.

Ah ! ah ! voici, dit-il, de quoi me satisfaire ,

Non pas ce gros je ne sçai quoy

Que je n'ai pû ronger quoique j'aye pû faire ;

Fi donc retire-toi de moy ,

Pierre de matiere trop dure ,

Je cherche ici de la pâtre ,

Et tu n'en es pas sur ma foy.

Le sot laisse au fumier la pierre précieuse ;

Et ramasse les grains qu'il y peut rencontrer.

Pour un peu de ducats qu'on vous a sçû montrer ;

Indignes Ecoffois, Nation malheureuse ,

Pour un froment pourri vous avez donc quitté

Aux Anglois votre liberté.





F A B L E L V.

De la Corneille déplumée.

UNe Corneille à jupon noir
Du vieux Château d'Apfbourg fortie,
Se mit dans la tête d'avoir
De plumages divers sa casaque assortie ;
Elle chercha par tout à se bien revêtir.
De l'Autriche d'abord la plume confisquée,
Fut à son profit appliquée,
De ce premier plumage Albert sent s'investir,
Et la rendant par là plus riche
Lui fit prendre le non d'Autriche,
Après cela de l'Aigle elle mit tour à tour
Le plumage éclatant sur sa grande jaquette
Aux champs Bohemiens des plumes d'un Autour,
Elle releva son atour ;
Mais elle ne crut pas sa robe encore parfaite,
Et de tous les oiseaux qui vivent au Tirol,
En Carinthie, en Moravie,

Pour d'elle se sauver, quoiqu'ils prissent le vol,

Toute la plume fut ravie,

Pour augmenter son ornement]

Elle vit un Coq de Baviere,

Qui parmi les Hongrois marchoit superbement.

De ses plumes je veux me couvrir le derriere,

Dit-elle, & les prit de hauteur,

Superbe & marchant en lenteur,

Elle brilloit sur le rivage;

Mais, dit-elle, je veux si bien les atacher,

Qu'on ne puisse les aracher.

On nomme un certain fil puissance héréditaire;

Il faut avec ce bon gros fil

Si bien le coudre & si bien faire,

Qu'il faudra pour me la soustraire

Que le Hongrois soit diablement subtil::

Enfin il voit de Pans une court bien remplie

Qui se mirent à bien rouër;

Voici de quoi me faire une robe accomplie,

Rien n'est plus agréable, il le faut avouer.

Voyez cete superbe queue

A couleur verte, pourpre & bleuë;

Ces aigrètes sur tête, & le col bien doré,

Quand mon corps en sera paré,

Que pourai-je en beauté desirer davantage ?

Elle se pare donc de ce brillant plumage ,

Et la voilà belle à son gré ;

Chacun la voit, chacun l'admire ,

Et superbe de sa beauté ,

Rien ne résiste à son Empire ,

Tout cède à sa noble fierté :

Elle marche avec arrogance

Sous ce divers plumage à sa robe ajusté ,

Et de tous les oiseaux reçoit la révérence.

L'on ne la prendroit pas au milieu de sa Cour

Pour cete Corneille d'Apfbour ,

Si petite , qu'à peine on pouvoit la conoitre ;

Mais sur tous les oiseaux du païs d'alentour

Elle voulut trancher du Maître ,

Et soumettre à ses dures lois

Malgré leurs éfors les Hongrois ;

Cependant qu'est-ce qu'il arive

De ce vain orgüeil à la fin ?

On reconoit qu'elle est la Corneille furtive ,

Et que ce n'est que de larcin

Qu'elle se pare de la sorte.

Chacun & l'attaque & lui porte

Un coup de bec sur ses dehors ,

Chacun lui reprend son plumage,
On dépouille son justaucorps,
Et la pauvre Corneille alors
Par tous les oiseaux déplumée
N'oze plus se montrer, & honteuse s'enfuit
Dans son Château d'Apfbourg se réduire enfer-
mée.
Tel est le Souverain que sa gloire ébloût,
Qui paré des plumes surprises
Sur le dos des autres oiseaux,
Se donne tous les jours des ornemens nouveaux
Par des plumes qu'il s'est acquises,
Quand le sang ne lui done pas
Un Sceptre héréditaire avec moins de fracas
Car enfin chacun vient reprendre
Le plumage qu'il a perdu,
Et la Corneille peut s'atendre
De voir son orgüeil confondu,
En perdant la Transsylvanie,
Et ce qu'il avoit pris sur le Turc déplumé,
Que l'hérédité de Hongrie
Soit reprise à son cœur à l'avoir animé,
Que la Boheme se rebelle,
Qu'un Heros prenne la querelle

Da Bavarois trop mal traité,
Que privé de tout fils & suivi d'un seul frere,
A son auguste sang l'Empire soit ôté;
Que lui restera-t-il d'une puissance fiere
Dont il est si fort entêté?





DES OISEAUX
associez en commerce.

LVI.

CONTE POLITIQUE.

UN jour l'Aigle toujours avide
De mêler des autres le bien
Parmi le sien,
Avec ongles crochus & le bec toujours vuide,
Voulut aquerir un Bijou,
Qu'on nomme Courone d'Espagne.
Le Grifon Holandois pour trouver le Perou
Avec lui se mit en campagne,
Et le Heron qui vit sur les bors Anglicans,
Se mit aussi de la partie,
Et de ces trois oiseaux la cohorte assortie,
Avec ardeur se mit aux champs.
Un jeune Coq étoit à la garde prudente
Du riche Bijou convoité,
Et ne prétendoit pas souffrir de son côté,

Qu'on lui vînt enlever cete pierre brillante.
 L'Aigle qui se vit donc bien loin de son espoir,
 Et que ces deux oïseaux dont il a l'assistance,
 Ne feroient que blanchir près de la resistance,
 Au-lieu de la lui faire avoir :
 Oüais, dit-il en couroux, voici bien de la peine
 Pour aquerir ce beau Joyau.
 Je travaille, me tuë, & me mets hors d'haleine
 Pour ne rien faire que de l'eau ;
 Dailleurs pour soutenir les Lois de leur Patrie,
 Qui ne sont que colifichets ,
 Certains oïseaux mutins m'ataquent en Hongrie,
 Et renversent tous mes projets ;
 Comme habile Marchand je veux grossir ma
 bande,
 Et l'Angleterre & la Holande
 Pour avoir le Bijou ne me suffisent pas.
 Métons dans mon parti par amour ou par crainte,
 De bonne vogle ou par contrainte ,
 Un certain Cormoran qui prend ses doux ébats,
 Et se plaît à pescher à la bouche du Tage
 Le poisson & le coquillage.
 En éfet par de beaux discours
 S'enfourna solement le reste de ses jours ,

Et promet de prêter son aide
 Aux trois autres déjà liez,
 Et dans Lisbonne qu'il possède
 Il souffrit qu'ils missent les piez,
 Mais à condition que le Pan de Savoye
 Superbe de son beau plumet,
 Malgré ses gendres avec joye
 Se méroit du complot secret.
 Ainsi fut dit, ainsi fut fait :

Les voilà cinq oiseaux contre le Coq en garde,
 Et quelque faux éclair de bonheur les flatant
 A porter les cinq doigts sur un bien qu'il prétend,
 Un Oiseau plus que Duc apelé se hazarde.

Mais quelles sont ses visions ?
 Les Coqs soutenus des Lions,
 De ses premiers projets arêtent la surprise.
 C'est en vain que de la Tamise
 Il attend des secours puissans.

Les Herons embarquez, & les Griffons d'Holande
 Font ensemble une grosse bande :
 Mais un orage violent
 Rend bien plus petit & plus lent
 Ce secours attendu sur les bors de Valence,
 Des abors qu'on avoit par hazard occupez.

Le Coq rempli de vigilance ,
Repoussé de terreur tous ces oiseaux frapez :

On reprend ce que le rebele
A voit remis entre leurs mains ,
On confond leurs mauvais desseins.

Le Heron voit enfin qu'en vain on le rapelle ,
Qu'il s'en done à chaque coup d'aile
Pour nombreux millions sterlins ,
Sans faire au Tage les butins ,
Dont il s'étoit flaté quand il prit la querelle.

Que le Duc est un bel oiseau ,
Mais sans ongle, ni bec pour gober le morceau
Si beau, si doux, si bon, & de cete importance,
Que son cœur s'est épris d'une fausse esperance,
Qu'Aigle, ni Duc n'aura jamais pareil joyau ;
Que peüt être viendra sur le bien qu'il possede

Se lancer l'Autour de Suède ,
Qui prétend rétablir le Faisan Bavarois ,
Amis des Coqs, pour eux en injuste soufrance ,
Que les Hibous Turquins vont entrer dans la
danse

En faveur des Pigeons Hongrois ,
Pigeons que l'Aigle trop déplume ,
Qu'il faut quitter enfin cete antique coûtume

Que l'Aigle pratique si bien,
De faire sans quartier du bien d'autrui le sien :

Que chacun chez soi se contienne
Dans la Justice & dans la paix,
Et qu'enfin l'oiseau de Vienne
Abandone ses faux projets.

Il en coûte déjà trop de sang à l'Europe,
Pour avoir à sa suite engagé tant d'oiseaux.
Souvent quand on croit faire aux autres tant de
maux,
Dans la perte du sien soi-même on s'enveloppe,





LA FOU DRE
enfermée dans la nuë.

L V I I .

FABLE POLITIQUE.

UN vent de Nort ou de Galerne,
Pernicieux à la taverne,
Par consequent aux Allemans,
Avoit du côté de Norvège,
Grossi d'eau, de grêle & de nége,
De frimats dangereux & de foudres brûlans,
Le plus noir de tous les nuages,
Et traînant après lui l'épouvante & l'horreur
De la grosse Vistule, il vint avec fureur
Se répandre sur les rivages.
Quand il eut fait le coup qu'il avoit apprêté,
Fait descendre un Roy de son Thrône,
Il faut, s'écria-t-il, que tout du long de l'aïne,
Je vange un Bavarois qu'on a trop mal traité.
En Saxe on voit la nuë épaisse,

Se grossir de nouveau, se couvrir de noirceur :
Comme quand Jupiter son haut Olimpe laisse,
Pour venir faire au monde une pâle frayeur.

Déjà l'épouventable nuë,
Forme ses foudres dans son sein,
Nul ne penetre son dessein :
Aux yeux les plus perçans sa route est inconnuë.
Un Berger indolent qui gardant ses troupeaux,
Qui païssoient l'herbête fleurie,
Sur les bords du Danube enffoit ses chalumeaux,
Et chantoit les appas de sa Nymphé chérie,
Belle Vienne tu me plais
Mille fois plus qu'on ne peut croire :
Je suis charmé de tes attraits,
Sur toutes les beautés tu remportes la gloire.
Certains jaloux de tes apas,
Pour t'enlever te font la guerre,
Mais en vain Ragotzi tire son ciméterre,
Je ne t'abandonnerai pas.
Qu'il se contente donc de tenir asservie
La Bergere Transsylvanie,
Que j'avois confiée à l'argus Rabutin :
Elle est entre ses mains, malgré moi je la cede,
Je souffre qu'il en fasse un précieux butin,

Je ne puis y. mettre remede ;
 Mais qu'il ne s'imagine pas ,
 Que contre ce rival mon amour ne soutienne
 Mon aimable Vienne :
 Et je m'exposerois plutôt à cent trépas ,
 Que de souffrir en homme lâche ,
 Que de mes fortes mains ce rival me l'arrache.
 Ainsi chantoit le beau Berger ,
 Esperant par là soulager
 Ce qu'il ressentoit de martire.

L'on voyoit cependant l'orage s'épaissir ;
 Il ne s'avançoit pas, mais les feux & la grêle
 En s'y confondant pesle meste , [gir,
 L'enfoient, l'obscurcissoient, & le faisoient rou-
 Dans son sein tenebreux la foudre étoit cachée.
 Sur qui croit-on qu'elle ira choir ?
 Le nuage en vain se fait voir ,
 Du Berger indolent l'ame n'est point touchée.
 Ce n'est pas , dit-il , contre moi
 Que la redoutable tempête
 Du côté de Saxe s'apprête.
 Que l'on ne pense pas que j'en prenne l'effroy.
 A ces mots indolens le Berger continuë
 De faire dans les airs resonner ses pipeaux ;

Et cependant l'épaisse nuë ,
Vient répandre sur lui le torrent de ses eaux ,
Et l'accable par sa surprise.
Le Berger ne l'attendoit pas ,
Mais du sein de la nuë il sort avec fracas ,
D'une foudre secrete un vif trait qui s'aiguise.
En vain le beau Berger implore la Tamise ,
En vain de toutes parts il demande secours ,
Le nuage tonne toujours, [fuite.
Les troupeaux du Berger tremblant prennent la
Ah ! pourquoy, dit-il lors, ay-je indiscretement
Au Bavaois fait trop d'outrage ?
Je ne me serois pas attiré cet orage ,
Et vivrois plus tranquillement.
S'il faut contre cette tempête
Qui gronde sur ma tête ,
Me défendre moi-même & me mettre à l'abri,
Dans ce désordre épouventable ,
Qui de tous les côtez m'accable,
Que ne feras-tu point, si tu veux, Ragotzi ?
Pourquoi donc si long-temps renfermer cette
foudre ?
Pour tomber tout-à-coup sur moy ?
Ne pouvois-tu plutôt, Suédois, te résoudre ,

Je ne m'attendois pas à tout ce que je voy.
Ainsi se lamentoit le Berger d'Allemagne,
 En voyant le soudain fracas
 Ravager sa triste campagne,
 Et rétablir dans ses Etats
 Celuy qu'avec trop d'imprudence,
Dans sa fureur aveugle il en avoit bani.
Empereur, c'est ainsi que de ta dure offense
 Baviere te verra puni.





FABLE LVII.

*De l'Oyseau Duc, des Orfroys,
Des Oysons, & des Hiboux.*

UN oiseau plus que Duc sur les rives del' Istme
Vivoit auprès de son Papa ,
Quand prenant un avis sinistre ,
D'un vain desir il se frapa.
Le bel apas qu'une Courone !
Disoit-il, esleyons que quelqu'un nous la done,
En débusquant le Coq de son Thrône Espagnol !
A ces mots , droit en Angleterre ,
Pour porter au Tage la guerre ,
L'Oiseau plus que Duc prit son vol.
Il mit dans son parti les Oysons de Holande ,
Oysons gras & bien emplumés ,
Les Orfrois d' Albion furent bien-tôt armés ,
Et pour la seconder, la troupe se fit grande.
Le Hibou Portugais fut encore séduit

Pour le mètre de la partie ;

Et le Duc se fiant sur la troupe assortie

Fut aux eaux du Tage conduit.

Pour luy prêter pleine assistance

L'Orfroy , l'Oyson & le Hibou ,

Avoient promis au Duc que jusqu'au dernier sou

Ils métroient toute leur finance.

Quoique foible , quoiqu'indigent ,

Vous ne manquerez point de troupes ni d'argent,

Prométoient-ils au Duc , étant seurs de notre
aide.

Oüi , les riches Hiboux, les Oysons, les Orfrois

Sont tout prêts d'employer ce que chacun pos-
sede

Pour ranger l'Hebre sous vos lois.

Pour voler en Espagne ils étendent leurs aîles ,

Ils sont en Portugal reçûs à bras ouvers ,

Et le Roy des Hiboux, dit qu'il veut être aux fers

S'il ne lui donne pas des preuves éternelles ,

Aux yeux de ce vaste Univers ,

Des services au Duc offerts.

Le Coq de son côté qui se met en défense

Rit de leurs frivoles éfors ,

Et de ses grans Herons unissant la puissance ,

Il les fait soutenir de ses Coqs les p'us forts.

Les Oyseaux Aliez volent sur le rivage ,

Y prennent quelques nids où le Duc est gité ,

Et pensent qu'au de-là du Tage

Il^s trouveront aussi même facilité.

Les Hiboux avoient même osé se rendre maîtres

Du riche paillier de Madrid ;

C'est-là qu'ils vouloient mettre au nid

Le Duc, en se croyant aidés de quelques traîtres.

Bien-tôt le jeune Coq en chassa les Hiboux ,

Honteux de leur vaine entreprise ,

Et les Oyseaux de la Tamise

Ne purent soutenir les coups

Du Coq qui les en chassa tous.

Ils s'envolent droit à Lisbonne

Pour s'y métre à l'abri sous l'ombre des rempars.

C'est-là que contre les hazars

Ils se croient couvers du Coq qui les talone ;

Des Orfrois, des Oysons une troupe nouvelle

Embarquez aux Ports d'Albion ,

Croit venir rassurer de toute la Sequele

La foiblesse & l'émotion ;

Mais un Vent rigoureux les trouble, les agite ,

Ou brise les Vaisseaux malgré tous leurs efforts,

Et Valence en voit sur ses bords
 A la fin débarquer une troupe petite.
 Sont-ce là les secours que mes zelez amis
 M'ont par tant de sermens promis,
 Dit le Duc en grondant? Est-ce là la puissance
 Qui devoit, disoient-ils, au Thrône me placer?
 C'est bien là dequoy m'y pouffer;
 A peine pourront-ils me conserver Valence.
 Maudits soient les Orfrois, peste soit des Oysons;
 Malgré la Haye & l'Angleterre,
 Voilà le Duc le cul par terre,
 Ils ne feront pas mieux dans les autres Saisons.
 A leur aide j'ay beau m'attendre, [dre,
 Ce ne sont que menteurs, il me faudra tout ren-
 Et vers mon Istre revenir,
 Tout promettre & ne rien tenir,
 Ce n'est pas le moyen d'avoir un Diadème.
 A les entendre ramager,
 Les Orfrois, les Oysons alloient tout sacager,
 Pour m'élever au rang suprême,
 Je voy fort bien qu'ils m'ont trompé;
 Que toutes leurs vaines paroles,
 Leurs discours empoulez n'étoient que fariboles,
 Si je suis de ce pas une fois échapé,

Que l'on me berne, si j'y reste.

J'y cours trop risque de ma peau,

Je ferois icy mon tombeau.

Ils m'avoient tout promis, mais zeste.

Après tant de Sermens, ils ne font qu'à demi,

Jamais ils ne pourront me donner assez d'aide,

Je voy bien qu'il faut que je cede

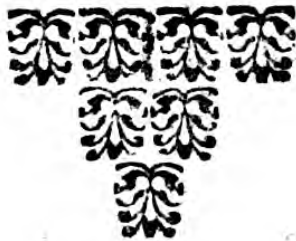
A mon Rival trop affermi.

Ainsi parloit le Duc sur le peu d'assistance

Que luy donnoient ses Aliez :

Il ne faut pas toujours donner toute créance

A tout ce que l'on dit pour que vous le croyiez.





FABLE LVIII.

*Du Singe qui se mêle aux Chats
qui se battent.*

Sous les rempars de Varsovie,
 Différens Chats fourez à se perdre animez
 Estoient l'un contre l'autre armez,
 Tous prêts à s'arracher la vie.
 Deux Rois partageoient les esprits;
 L'un se nommoit *Ronge pitance*,
 Et l'autre *Raminagrobis*
 A grosse queuë & large panse.
Ronge pitance eut du dessous,
 Et contraint de quitter sa pesante Couronne
 A son Rival il l'abandonne,
 Et par-là tout sembloit être d'accord pour tous,
 Quelque peu de mutins contre la République
 S'étoient encor à part bandez;
 Voilà la troupe qui se pique,
 Et les Chats de nouveau sont tous désacordez.

Déjà de part & d'autre on a repris les armes,
 La guerre se réchauffe, on miaule, on se bat ;
 La *Vistule* attristée a beau verser des larmes,
 Les Chats font sur les bords un diable de sabbat.

Entr'eux si l'on les laissoit faire,

La raison eût bien-tôt appaisé leur colere,

Et tous à *Raminagrobis*

Abandonnant toute querelle,

Seroient venus comme brebis

Rendre leur hommage fidele ;

Tous auroient reconnu d'abord

Ce Roy de la façon du *Nort*,

Et les Chats n'auroient point à Madame *Vistule*

Fait avaler cette pilule ;

Mais certain Singe de *Moskou*

Voulut être de la partie,

Il voyoit dans ces Chats certaine antipathie ;

En guerre les voilà plongez jusques au cou,

Mon cœur ne peut souffrir leur rage,

Je les entens entr'eux de chez moi miauler ;

Il faut avec eux nous mêler,

Et que leur paix soit mon ouvrage ;

Ce sont mes bons amis, je prétens les servir

Pourveu qu'ils veulent bien me croire.

Quelle sera pour moi la gloire,
 Si de force ou de gré je pouvois en chevir.
 Enfin, je ne veux point qu'ils se fassent la guerre,
 Et quand je leur voudrai par prudente raison
 Donner un Roy de ma façon,
 Ne soumettront-ils pas à ce Prince leur tette ?
 Oüi, c'est un conseil merveilleux
 Que doit suivre ma *Czarerie*.

Je m'en vais donc avec furie
 Pour y mettre la paix me jeter entre deux.
 Et si ce peuple étoit à mon ordre rebelle,
 Et vouloit s'obstiner dans sa folle querelle,
 Je lui ferois sentir ce que pese mon bras.

A ces mots, Monseigneur le Singe
 Qui porte Marthe au lieu de linge,
 Vint se mêler à leurs combats.

Vîte, dit-il, que l'on s'appaise,
 Sans vous combattre tant, Messieurs, écoutez-
 moi,

Je viens pour vous donner un Roy,
 Et je ne doute point que ce Roy ne vous plaise,
 Du Sceptre dépouillez ce *Raminagrobis*,
 Et de la main de vos amis
 Prenez celui qu'ici ma bonté vous présente,

Sinon je vous étrillerai ,
Et n'aurai point l'ame contente
Si je ne voi chez vous un Monarque à mon gré ;
Mais *Raminagrobis* l'ame peu satisfaite
De cet impertinent discours ,
Moi, dit-il, que j'écoute une telle sornette !
Je prétens être Roy le reste de mes jours.
Et si vous m'attaquez, je vous ferai connoître
Qui de vous ou de moi doit faire ici le maître.
Regagnez donc *Moskou* , Sire, & ne venez pas
Vous mêler à tous nos combats.
Mais au Singe qui veut faire voir son courage ,
C'est en vain que le Roy des Chats.
Débite une leçon si sage ;
Il en fait un très-petit cas ,
Et sur le premier Char qui tombe sous sa patte ,
Faisant pleuvoir de rudes coups ,
A le dauber lui-même il les excite tous ;
Contre lui leur colere éclate ,
Chacun de la griffe & des dents
S'acharne sur la pauvre bête ;
Il tâche de sauver sa tête
A leurs coups les plus violens ;
Mais les oreilles déchirées ,

Il se retire du combat ,
La peste soit du peuple Chat ,
Dit-il. Si-tôt qu'il vit ses troupes retirées ,
J'aurois mieux fait, dit-il, si paisible à *Moskova*
J'étois resté dans ma taniere.
Avoüons que c'est être fou
De vouloir se mêler de ce qu'on n'a que faire.





DU LION, DU CHEVREUIL,
ET DE LA COURONNE.

L I X.

FABLE HISTORIQUE.

Grand nombre d'animaux assemblez sur le ^{[Tage,}
Dirent, il nous faut faire un Roy.

A qui donnerons-nous un si sublime employ ?

Que chacun ouvre son suffrage.

Les Lions prirent un Lion,

Pour lui ceindre le Diadème ;

Mais à peine fut-il à la place suprême,

Qu'il s'éleva sédition.

Le Mulet Holandois toujours porte bagage,

Avec un Anglois Leopard,

Quoi, dit-il, le Lion veut donc tout pour sa part ?

Non, le morceau vaut bien qu'en deux on le par-
tage.

Il faut joindre avec nous le Genêt Portugais,

Et le Renard de la Savoye.

Nous leur ferons sans peine oublier les bienfaits,
Qu'ils doivent dès long-temps à saint Denys
Monjoye.

Quant au grand Cerf qui boit du Danube les
Eaux,

A nous bien soutenir son interêt l'engage ;
De ses vœux pour le moins animant nos travaux,
Il nous dira de loin, mes amis, bon courage.

Ce complot ainsi concerté,

Pour porter la Couronne un Chevreüil se pré-
sente,

D'un faux droit son cœur est flaté ;

Mais il a tête foible, & la charge est pesante.

Mulets & Leopard, à quoi donc pensez-vous,

Votre entreprise est indiscrete ?

La tête du Lion n'est-elle pas mieux faite ?

Eprouvez son Empire, il n'est rien de plus doux ;

Mais dans ce dessein téméraire,

Tous ces animaux mutinez,

Sans craindre du Lion la puissante colere ;

Malgré sens & raison sont toujours obstinez ;

A vouloir faire plus qu'ils ne peuvent pas faire,

Déjà ce moderne Cesar

Avoit fait briller sa Couronne.

Dans Valence , dans Barcelone ,

Dans Saragoſſe & Gibraltar.

C'en eſt trop, dit alors le Monarque plus ſage,
Je ne veux plus te voir ſur mes humides bords,

Il faut te renvoyer dehors ,

Avec ton petit Equipage.

En vain contre moi tes Mulets ,

Tes Leopars , & tes Genêts

S'aſſembleront en groſſe bande.

Si-tôt qu'à mes regards le Chevreüil paroîtra ,

Il danſera la ſarabande ,

Dont Bervvik le regalera.

En effet dans un Champ aſſez près de Valence ,

Mulets , Genêts , & Leopars ,

Pour aller attaquer le Lion de la France ,

Se rangent ſous leurs Etendars ,

Et croient de Madrid aller en grande pompe ,

Sur le Thrône placer le Chevreüil couronné ;

Mais que dans ces projets lourdement on ſe
trompe ,

Quand prêt à perdre tout, on croit avoir gagné,

Tambour battant , mêche allumée ,

On voit la glorieuſe armée ,

D'un air fier , d'un ſuperbe pas ,

Et d'une merveilleuse audace,
 Se flater, qu'en chassant le Lion de sa place,
 Le Chevreüil de son lieu ne décamperoit pas.
 Bervvik qui vient plus fier pousse jusqu'à la
 Plaine,

Sur laquelle regne Almanfa.

Et c'est-là qu'à perte d'haleine,

La troupe du Chevreüil danfa.

Ce ne fut à l'abord que legere courante,
 Puis le charivari des violons s'augmente.

Du Chevreüil les Soldats amis,

Viennent pour occuper la Plaine,

Et pour lors avec peu de peine

Bervvik les fit danser comme il avoit promis;

En apprenant la rude aubade;

Le Chevreüil fit telle gambade,

Soit de rage, soit de douleur,

Qu'il en fut presque malade,

Du moins il en eut mal au cœur,

Au saut qu'il en fit, sa Couronne

Chancela sur son foible chef.

Il la laisse tomber, & dans ce grand mechef,

Tremble jusque dans Barcelone,

Au fardeau trop pesant sa force a succombé,

Puis

Puis sous prétexte d'une feste ,
Dans le même moment à partir il s'apreste ;
Mais de ce coup peut-être n'eût-elle pas tombé ,
S'il avoit eu plus forte tête.
Ainsi sur celle du Lion
S'est affermi le Diadème ,
Et l'aveugle Rebellion
N'a pû donner atteinte à son pouvoir suprême.
Jeune Lion pour un tel poids ,
Il faut comme la tienne une tête bien ferme :
Sois donc le plus aimable & le second des Rois,
Que le Ciel à tes jours ne mette point de terme,
Ni le Soleil de borne à tes augustes Loix.
Ne crains plus les efforts d'une Ligue abîmée ,
Et qu'enfin le Chevreuil abattu sous tes coups ,
Cede au bonheur de ton armée ,
Le Thrône dont il fut jaloux,





FABLE LX.

DU SINGE ET DU RENARD.

QU'UN pauvre homme au fond de sa bourse
Accablé de tous les côtez
Dans ses grandes necessitez ,
N'ait qu'un ducat pour sa ressource ,
Le vouloir emprunter, c'est très-assurément
Lui faire un mauvais compliment ;
Et le prêter c'est grand-sotise :
Chacun a son propre besoin ,
Et doit en tout temps prendre soin
De ne pas se métre en chemise.

Sur les bors du Danube un Renard faux ou vray
 Traînoit un jour à son derriere
 D'une queuë à la Cavaliere
 Le necessaire & doux balay.
 Balay sans qui la fesse nuë
 Des Mécontents eût été veuë ;

Mais en être privé le mal eût été grand ;
Car sans elle aux coups d'étrivière
Avec le Hongrois mécontent
Le hazard auroit trop exposé son derrière.
Staremberg tous les jours tâchoit de la grossir
Tout autant qu'il étoit possible ,
Et se seroit fait un plaisir
De la rendre aux Hongrois terrible ,
Mais toujours dans le même point.
Malgré ses soins & son étude ,
Sa peine , & son inquiétude ,
Demeuroit ce balay qui ne grossissoit point.
Un Singe sur le Rhin mis en grande détresse
Vint se plaindre au Renard qu'on lui voyoit la
fesse ,
Et lui tint ce joli discours.
Vous êtes obligé , vous avez l'ame belle ,
Et je vous crois ami généreux & fidèle ;
Sire, je vous demande à mes maux du secours ,
L'hiver est froid, par tout il gele ,
Et vous voyez que j'ai le cu
Et tout découvert & tout nu:
Un vent de France à forte haleine
De son soufle piquant est venu m'affiger ;
A a ij

Aidez-moi d'un morceau de ce balay qui traîne,
Il faut en ma faveur un peu vous décharger ;

 Daignez donc , Sire , m'obliger ,
Autrement de ce vent qui me souffle au derrière
 Je ne puis jamais me parer.

De ce Singe du Rhin telle fut la priere
Au Renard, qui prudent ne fit que murmurer :
Monsieur le Dieu Magot qu'en Pagode on revere,
Dit Sire le Renard à ce beau compliment ,

 Je suis fâché que la nature
Pour vous mieux garantir d'une telle froidure
Ne vous habille pas un peu commodément ;
Mais au-lieu qu'on vous voit la fesse découverte,
Que ne demandez-vous à Dame Anne un man-
 teau ;

 Elle a du drap si fin , si beau ;
Qu'importe que l'étoffe en soit ou jaune ou verte,
Pourveu qu'un bon habit en couvre votre peau ?
Un habit à Dame Anne, il n'en faut rien attendre,
De toute son étoffe elle a trop de besoin ;

 Mais je meurs, si vous n'avez soin
De me donner de quoi de ce vent me défendre.

 Vous voulez que pour vous couvrir ,
Repliqua le Renard, je fasse la folie

Deme découvrir moi, la priere est jolie :
Non, de froid d'üssiez-vous mourir ,
Je ne puis point vous secourir.
En ce monde chacun a besoin de ses pièces ,
Et je n'irai point sotement
Prodiguer ce qui reste à mon cul d'ornement
Afin d'en recouvrir vos fesses.
Vous vous plaignez d'un vent François
Qui vous chagrine & vous désole ;
Dois-je moins craindre un vent Hongrois ?
Ce que vous me contez n'est qu'une faribole ;
A peine ay-je dequoy moi-même me couvrir.
Que chacun comme il peut se garde ;
Voulez-vous que je me hazarde
Pour m'en aler vous secourir ,
D'üssiez-vous de Villars effuyer la nazarde ,
Allez par les Anglois vous faire recouvrir.





FABLE LXI.

DE LA MONTAGNE
qui enfante un Rat.

FUYEZ d'un vain espoir les flatteuses amorces
 Avant qu'en un dessein vous soyez affermi ;
 Sondex bien quelles sont vos forces ,
 Et celles de votre ennemi.
 L'apas d'une belle entreprise
 Impose à celui qui la veut ;
 L'on présume de soi, l'on croit plus qu'on ne peut ,
 Et l'on voit qu'à la fin la mesure est mal prise.
 L'on voit son projet avorté
 Malgré toute son aparence ,
 Lors que d'une juste prudence
 Le conseil est mal écouté.
 On repaît son esprit d'une vaine chimere ,
 Et l'on comance avec grand bruit ;
 Mais bien-tôt une honte amere
 De l'entreprise est tout le fruit.

*D'un dessein mal conçu tout l'Univers s'étonne ,
 Un appareil pompeux comance avec éclat ;
 Qu'attaque-t-on ? une Couronne ;
 Et que prend-on ? un petit Rat.*

Une Montagne d'Allemagne
 Vint passer en Hollande, & chez l'Anglois s'enfla,
 Et vint pour acoucher sur les terres d'Espagne,
 En faisant un grand bruit si-tôt qu'elle fut là.
 Uue Montagne grosse, oh la plaisante histoire !
 Et de quoi ? Vous l'allez sçavoir :
 Lors que je vous le dis, c'est à vous de le croire :
 Sinon, vous pouvez aller voir.
 D'un projet merveilleux l'orgueilleuse Sierre
 Avoit son ventre rebondi, [re
 Projet qui fut conçu, quand Madame l'Angleter-
 Fit au jeune Archiduc prendre un vol trop hardi.
 D'abord de jour en jour, de semaine en semaine
 On voyoit croître la bedaine
 De la Montagne à larges flancs.
 Jamais ventre n'eut telle enflure.
 Quelle épouventable figure ,
 Disoient les Espagnols ! quel monstre est là de-
 dans ?

304 CONTES ET FABLES

Chacun veut deviner quel fruit elle renferme,

Enfin lune sur lune elle vint à son terme,

Et sentir les douleurs de son accouchement.

La plaine d'Almanza fut le lieu de sa couche.

 Une main adroite la touche,

Et sur elle Bervik fit le sage Clement.

 Dans une curieuse atente

Le peuple remplissoit les valons spacieux,

 L'on ouvroit par tout de grans yeux.

 Ses cris répandoient l'épouvante

 Depuis la terre jusqu'aux cieux,

 Tout frémissoit dans la nature

Au bruit qu'elle faisoit dans ses tristes élans.

Et l'on crut que jamais la triste geniture

 Ne pouroit sortir de ses flans.

L'Anglois, le Holandois racontoient des mer-
veilles

 Du fruit qu'elle alloit métre au jour,

Et le fier Portugais debitoit à son tour

 Cent mile sornetes pareilles. [guëil,

Nous verrons naître d'elle un Geant plein d'or-

Disoit-il, & cent bras pour éfrayer la Gaule

 Lui fortiront de chaque épaule ;

Il aura le nez d'Aigle, & d'un Ciclope l'œil,

Jamais Typhon, ni Polipheme
N'inspirerent tant de terreur.

Dans ce vaste Univers il répandra l'horreur,
De Gérion pour lui sera le Diadème ;

Oùi, sans doute, nous allons voir

La Montagne acoucher, selon le grand espoir

Que nous avons tous conçu d'elle :

Vîte qu'à son secours Sage-femme on appelle ;

Je vois déjà ses flans ouvers ;

Ah ! que sa douleur est cruelle !

De ses lugubres cris j'entens toner les airs ;

La plaine d'Almanza résonne ;

Les Echos d'alentour font un bruit furieux ,

L'Enfer jusqu'au centre s'étonne ,

Et Barvik vient officieux ,

Voyez la peine qu'il se donne

Pour tirer de ses flans ce grand fruit attendu.

A grands coups de canon par un rocher fendu

Il fait une breche profonde

Qu'il élargit avec éclat ,

Et par là la Montagne mit au monde

Un Rat.





FABLE LXII.

DU VAISSEAU
 & de la mer.

PILOTES, Matelots, Monarques, Courtisans,
 Ne vous endormez point dans le calme paisible ;
 Vous entendrez bien-tôt tous les flots mugissans
 Changer cette douceur en vacarme terrible,

Où mettant ses voiles au vent

Le Vaisseau s'est joïé sur la face de l'onde ;
 C'est où les Aquilons l'engloutissent souvent,
 Et le font succomber sous la vague profonde.

Le calme nous surprend si-tôt qu'il nous endort,

Mais toujours la prunelle ouverte

Prévient les attaques du sort,

Et nous garantit de la perte.

La bourasque essuyée, il revoit le beau temps.

La paix succede à la tempête ;

Et quand à s'abîmer la barque est toute prête,

Un doux calme se rend aux Matelots contents.

Le jour étoit serain, & nul sombre nuage
Ne cachoit du Soleil les rayons amoureux.

Jamais par un temps plus heureux
Un Vaisseau triomphant ne quitta le rivage.
Sur le puissant Vaisseau l'invincible Jazon
Favorisé des Dieux, soutenu de son pere,
Jusques au bout de l'hémisphère
Alloit conquérir la Toison.

Un Zéphir qui couloit sur les ondes unies
Lui prêtoit un heureux secours,
Et pendant un Soleil les vagues aplanies
Favorisoient son léger cours.
Il se fioit sur la bonace

Qu'il voyoit sur la mer regner de tous côtez ;
Mais un vent impréveu la fit changer de face,
Et l'Aquilon souffla sur les flots irrités.

On vit s'élever un orage
Terrible, s'il en fut jamais,
Le voile d'un nuage épais
Du Soleil couvrit le visage,
Mille tonnerres foudroyans
Font retentir les flots bruyans ;
La noirceur d'une nuit horrible,
Par mille feux étincelans

Verse dans tous les cœurs une crainte terrible,

Tantôt guindez au haut des airs,

Les Vaisseaux vont percer les nuës,

Et tantôt les vagues fenduës

Font croire qu'ils vont aux Enfers.

Les écüeilz sont cachez, les ondes en écume

Arrosent les humides cieuz ;

L'horreur se répand en tous lieux,

Et l'air étincelant d'un feu brillant s'alume,

Les Elemens sont confondus,

Le trépas aux yeux se presente,

Et tous les Matelots qui se croyent perdus,

Preennent une prompte épouvante.

En vain des immortels implorans le secours,

Ils attendent l'effet de leurs vives prieres.

Les Vaisseaux emportez courent les eaux ameres,

Et le subtil Ayman ne regle plus leur cours,

Il suit celui de la tempête ;

A chaque tourbillon les tristes Matelots

S'imaginent leur perte prête,

Et que le Bâtiment va couler sous les flots ;

Sur le dos de l'humide plaine

Le vent à son gré les proméne :

Mais

Mais enfin tout à coup , quand on le croit le
moins ,

Le nuage se rompt , le Soleil se dévoile ,

Le Matelot adroit recomance ses soins ,

Et le Zephir enfle sa toile ;

Frizé par un doux vent le flot est aplani ,

L'onde reprend son front uni ,

Le calme succede à l'orage.

Les Aigles Tritons s'attachent au Vaisseau ,

Et pour mieux se remettre au train de son
voyage ,

Le pouffent doucement sur l'eau.

De la Toison Jason est maistre ,

Il est au comble de ses vœux ,

C'est ainsi que la paix fait naistre

Après de longs soupirs des momens plus heu-
reux.

Espagne, n'es-tu pas le Vaisseau que l'orage

A depuis trois ans agité ?

Mais tu ne feras point naufrage ,

Et je vois la tranquillité

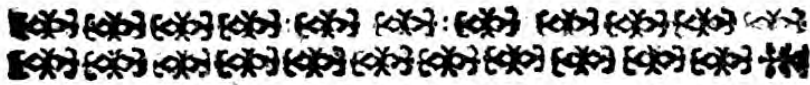
Qui va succeder à l'orage.

Ne doute point que ton Jason

Ne te possède & ta Toison.

Un enfant à son pere assure sa Couronne
Contre son puissant ennemy,
Et cette solide colonne
Sur qui le Thrône est affermi,





FABLE LXIII.

Du Chien & de l'Ombre.

Dans ses cupiditez un homme trop avide
 Est deceu par ses vains desirs;
 Pour l'ombre il quitte le solide,
 Et de son vray malheur il en fait ses plaisirs,
 D'une fausse lueur sa fole ame est charmée.
 Il s'enchaîne mal-à-propos,
 Et se repaissant de fumée,
 A des troubles réels immole son repos,
 Par un frivole apât dont sa teste est frappée.
 Voilà comme souvent la raison est trompée.
 Ainsi les Catalans par d'indiscrets efforts
 Donnent à l'Archiduc une folle assistance,
 Et flatant leurs esprits d'une fausse esperance,
 Atrapent l'ombre pour le corps.
 Revenez à Philippe, & courez au solide,
 Rompez tous ces enchantemens,

*Qui d'un peuple abusé font un peuple perfide,
Et revenez enfin aux vrais raisonnemens.*

Une troupe de chiens rebelles
Sur les rives de l'Obregat,
Chiens à leur Monarque infidèles,
S'obstinoient à broüiller un Canton de l'Etat,
Entr'autres un Barbet ami de la cuisine,
Entra dans l'Office en secret,
De son nez y cherche, examine
Et se saisit d'un bon pouler.
Au voleur, au voleur, cria la Chambriere,
Voyant emporter son rôc cuit.
Colin prend un bâton, aussi-tost le poursuit;
Mais le Barbet courut d'une telle maniere,
Qu'en dépit de Colin il gagna la riviere.
Le Valet par ses cris luy donne de l'efroy.
Je serois fou, dit-il, ma foy,
Si je restois sur ce rivage;
J'y risquerois proye & peau.
A ces mots il se jette à nage
Pour passer au-delà de l'eau.
L'astre qui donne la lumiere,

Estoit au bout de sa carrière,

Ses cheveux en écume hannissoient au nectar,

Et dans le penchant de leur chute

De crainte de la culebute,

Tous quatre ne tiroient qu'à courbettes son
char.

Tous les corps s'allongioient dans leur ombre
épaissie.

Dans la sienne on eût pris la prune pour un
œuf,

Et la fole Grenouille, après s'estre grossie,

En regardant son ombre, eût pû se croire un
bœuf.

Dans sa gueule portant sa proye,

Le Barbet triomphant passoit l'onde avec joye,

Quand jettant son œil sur les eaux

Raisonne en sa teste peu sage,

Et croit dans le poulet triplé par son image,

Voir un Chapon, mais des plus gros.

De ce qu'il aperçoit son ame fut emûë.

Quelle piece, dit-il, se présente à ma vûë?

Quel chapon Viennois digne de mes boyaux?

Danube, de si beaux croissent-ils sur ta rive?

Le succulent morceau! si faut-il que j'en vive.

Tu vaux mieux que des aloyaux,
Chapon d'Ypre ou de Bruge, ah! je te vois dans
l'onde ;

Que par ta grosseur sans seconde

Tu flates bien mon appetit!

Près de toy, gros chapon, ce poulet est petit,
Et je te vois passer tous les chapons du monde,
Bijou pour mon gozier, qui paroît à mes yeux,
Chapon vient à qui poulet mange.

Vite, mon appetit, que par un prompt échange

Je gobe un mets si précieux.

Il raisonnoit ainsi dans sa creuse cervelle,

Et dans le mesme temps cet animal goulu

A sa propre faim infidele

Fit ce qu'il avoit resolu.

Ainsi parloit Gent Catalane,

Raisonnant d'un petit cerveau

Avec autant d'esprit qu'un asne,

Et laissant de sa gueule échaper le morceau,

Pour son poulet dodu ne goba que de l'eau.

Ainsi, Catalogne rebelle,

L'on te voit te flater d'un espoir decevant,

CONTES ET FABLES. 215

Et pour une chose réelle

Tu ne góberas que du vent.





F A B L E L X I V .
D U R E N A R D
& des Raifins

SUR ce que l'on ne peut avoir,
 Dissimuler son impuissance,
 Et faire une vertu de ne le point vouloir,
 D'un Politique adroit c'est un coup de prudence;
 Ainsi le jeune Hylas qui brnsloit d'esponser
 Sa voisine Fanchon riche & gaillarde veuve,
 N'ayant pû par l'esclat d'une perruque neuve,
 Ni par son babil l'abuser,
 Conte de sorte son h istoi
 Que j'en sçais d'assez sots pour croire
 Qu'il a voulu la refuser.
 Ne voyez-vous pas, Theocrite,
 De quel air dédaigneux en tous lieux il débite
 Qu'il ne veut point estre mitré ?
 Marcel, à ce qu'il dit, refuse l'Intendance,
 Et le pere Cordou content de sa pitance,
 soutient qu'au Priorat il n'a point aspiré.

*De ce grotesque badinage,
Le bossu Phrigien nous a donné l'image
Dans ce Tableau qu'on a de ses Contes tiré.*

Un Espagnol sur un rivage
Avoit son petit Hermitage
De tout commerce séparé,
Bâti commodément, sa Chapelle proprete,
Chambre, cave, grenier, cabinet de retraite,
Jardin de mille fleurs pendant dix mois paré,
Sur tout une fontaine au centre du bocage,
Où cent & cent petits Oiseaux
Venoient de leur tendre ramage
Du réclus satisfait divertir ses travaux.
Comme il estoit ferré dans des bornes étroites,
De tous côtez les mains adrétes
Sçavoient ménager le terrain.
Sur le mesme fillon par son économie,
Luy rendoit à la fois pour substenter sa vie
Du raisin, des fruits & du grain.
C'est assez vous faire comprendre.
Que les seps de ses doux muscats,
Au lieu de serpenter au tour d'un échalas,
Alloient en longs festons se nourrir & s'étendre;

Sur un vaste pomier qui luy prestoit ses bras.

De ces festons en abondance

Pendoient raisins des mieux dorez,

Muscats tendres & clairs plus gros & plus su-
crez,

Que ne les porte la Provence,

Et qui de loin portoient si douce odeur au nez,

Qu'Aminte sans concupiscence

Ne les auroit pas regardez.

Or un jour un Renard rempli d'une volaille,

A peine les eût apperçus,

Que les voyant si beaux, & de si riche taille,

Jetta son indulte dessus.

Flatté d'une si douce amorce,

Il mesure de l'œil quel est l'éloignement;

Puis saute de toute sa force

Et se force inutilement.

Seconde capriole après une première;

Mais en vain il fait faut sur faut,

Il ne peut rien griper, & le fruit est trop haut,

Ou compere Renard est trop lourd du derriere.

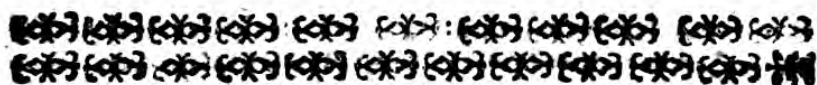
Ce succès malheureux trompe son appetit,

Il s'en courouce & se chagrine,

Pour en venir à bout il tourne, il examine,
 Et donne la torture à son subtil esprit,
 Comme quand Fecalin le riche Apoticaire
 Brigua tant pour estre Echevin,
 Et qu'il vit que malgré son argent & son vin
 A ses desirs tout fut contraire.
 Chagrin de ne pouvoir gober ce bon morceau,
 Il s'alambiquoit le cerveau
 A trouver des moyens pour en faire conquête,
 Ainsi le bon renard tournant de tous côtez,
 Cherchoit quelque ruse en sa teste,
 Qui pût le faire atteindre aux raisins convoi-
 tez.
 Mais il eut beau tenter, quelques tours qu'il pût
 faire,
 Il ne put des raisins se rendre possesseur.
 Un loup qui vint alors le voyant en sueur,
 Sans doute, luy dit-il, Compere,
 Tu veux de ces muscats savourer la douceur;
 Moy, répond le Renard, point du tout, je t'as-
 sure,
 Et j'ay trop soin de ma santé.
 Le raisin, comme dit Hypocrate au traité
 De la mauvaise nourriture,

Est fort dangereuse pâtre ,
Quand il n'est pas encore dans sa maturité.
Il faut quant à ceux-cy que le soleil les frape
Du moins cinq-ou six jours pour avoir leur
bonté ,
Et je m'en vais attendre avec tranquillité
Que le temps ait meuri la grape.





FABLE LXV.

DU BOUCLIER

Et des Serpents.

AU plus invincible des Rois
Qui jamais regnerent en France,
Le bon Jupiter autrefois
Fit un present de consequence,
C'estoit un riche Bouclier
Que le sage Vulcain par son Art admirable
Avoit fabriqué d'un acier
Ferme, solide, impenetrable.
Il estoit du mesme métal
Que jadis Lancile fatal
Tomba du haut des Cieux sur les rives du Ti-
bre,
Et qui conserva si long-temps
De l'Empire Romain les honneurs éclatans,
Et jusques aux Cezars le Capitoie libre.

322 CONTES ET FABLES

Veux-tu, dit Jupiter au Monarque cheri,

• Toujours défendre ta Couronne ?

Combats sans cesse sous l'abri

De cet acier que je te donne,

Il est impenetrable aux traits

De l'enuemi qui te menace ,

Et je te répons que jamais

Tu ne recevras de disgrâce,

Tant que contre les Rois de ta grandeur ja-
loux,

Sous lui tu te métras à couvert de leurs coups.

Je me métrai sous sa défense ,

Dit le Monarque au Roy des Dieux ,

Et ne doute point que la France

Ne redouble sous lui ses destins glorieux,

Dans une campagne fertile ,

Près des lieux où la Seine avant ses longs re-
plis

Arose une superbe Ville

Qui porte le nom de Paris ,

Est un lieu qui jamais n'eut son pareil sur
terre ;

Lieu qui passe les autres lieux ;

Et c'est-là justement que le Monarque sette

Ce Bouclier venu des Cieux.

La Garone , & la Seine , & le Rhône , & la
Loire ,

Avec le vaste Rhin étoient sur lui gravez ,
Et sous ce Roy puissant au comble de la gloire
Vulcain avoit tracé les François élevez ,

Quand une fois la jalouse Envie
Sur les humides bords du Danube orgueilleux
Vint peigner les Serpens qu'elle a pour ses che-
veux ,

Et que mord sa fureur sans en être assouvie.

Il en tombe un qui se nourrit

Et croît sur l'humide rivage ;

Il s'y gonfle des suc's d'un mortel aconit ,

Dont il envenime sa rage :

Il faut , dit-il , que de ma dent ,

Ou de Dragon , ou de Serpent

Je rompe , je perce , je brise

Ce Bouclier d'acier qui triomphe par tout ;

Je sçai bien que de l'entreprise

Je ne viendrai pas seul à bout ,

Mais j'ai de bons Croupiers , rassemblons-en
la bande ;

Tout ce dont me pourra seconder Albion ,

C c ij

Ce qui boit les Marais d'Holande
Seront à ma devotion.

J'irai tirer de la Savoye
Des secours que je croi bien fors ,

Secours qui secondant mes violens éfors ,
Me donneront bien de la joye.

Dans ces aimables lieux
Il est même un Dragon

Qu'on appelle Lusitanie ,

Dont l'œil veille toujourn sur des fruits pré-
cieux :

A mes desseins sa force unie
Va me rendre victorieux.

Marchons tous à l'entreprise ,
Allons du fatal Bouclier

Avec nos dents percer l'acier.

Que de concert le Po , le Tage , & la Tamise
Me présentent tout en même tems

Et les dragons , & les serpens.

A ces mots la troupe s'assemble ,

Et poussant dans les airs des siffemens aigus ,

Avec fureur ils vont ensemble ,

Voyant le Bouclier porter la dent dessus ,

L'espoir est une fausse amorce
 Qui nous trompe souvent en nous flatant le
 plus :

A coups de dent chacun s'éforce
 De briser le métal : mais projets superflus ,
 L'acier demeure impenetrable ,
 Et malgré leurs efforts, ces dangereux Serpents
 Se brisent eux-mêmes les dents ,
 Et le métal François demeure invulnérable ;
 Stolofen , Almanza , Toulon ,
 Sans doute vous pouvez en dire des nouvelles ;
 Vous y fûtes battus , Alliez , tout du long' ,
 Et vous n'en remportez que des douleurs
 cruelles.





FABLE LXVI.

L'ARBRE FOUDDROYÉ.

RIEN si commun que de promettre
Service , amour , tendresse aux gens de la fa-
veur ;

Mais bien fou qui prend à la lettre
Tous ces faux complimens qui partent peu du
cœur.

La fortune à vos vœux propice
Vous a-t-elle élevé dans un état pompeux ,
On se tue à vous rendre office ,
Ce ne sont que devoirs , que soins respectueux ,
D'une grasse cuisine on court à la fumée ,
Et d'une cloche d'or le son tire les cœurs ;
Mais le sort nous fait-il ressentir ses rigueurs ,
Toute la Cohuë allarmée
De peur de partager vos maux ,
Tout à coup vous tourne le dos.
En vain à son secours nostre voix les rappelle ,

Pas un seul ne la vent oïr :

Le lâche nous est infidele ,

Et l'ingrat va souvent jusques à nous trahir.

Un Arbre des plus beaux qui se virent ja-
mais,

Chargé de fruits sucez & d'un sombre feüil-
lage,

De la belle Tamise ombrageoit le rivage

D'un ruisseau qui couloit entre des gazons
frais,

De ses bras étendus l'atrayante verdure

Offroit aux oyseaux d'alentour

Une agreable verdure.

C'estoit du peuple ailé l'ordinaire séjour,

L'on y voyoit les uns venir faire l'amour,

D'autres pour y chercher une douce pâture,

Et jamais favori dans son plus heureux jour

Ni ne fit si belle figure,

Ni n'eut une si grosse Cour.

Tous ces Oyseaux dans l'affluence,

Partageans le bonheur du Ministre opulent,

Ne pensoient tout le jour qu'à sauter en ca-
dence,

328 CONTES ET FABLES

Chanter , dormir à l'ombre , & d'un mets succulent ,

Se remplir la petite panse.

Tels on voit les valets des riches favoris ,

Qui profitant du sort de leurs Maistres habiles

Dans la bombance & dans les ris ,

Sont dans Londres fort bien nourris ,

Et passent sans souci des jours doux & tranquilles.

Ainsi tous ces Oyseaux fripons

Se disoient du Figuier amis inseparables.

C'estoit à qui par ses fredons

Celebreroit plus haut ses vertus admirables ;

Et tous avec serment juroient dans leurs discours

De finir avec luy ses jours.

Mais un noir Tourbillon qui devance un orage

Sur ce bel Arbre ayant fait rouler un nuage ,

On entendit gronder le tonnerre en ses flans ,

Et les subtils éclairs dont la nuë est crevée ,

Ouvrent par tout ses feux brillans ,

Ouvrent la porte aux eaux dont la terre est lavée.

L'Arbre tremble au terrible bruit ;

Les Oyseaux voyans pendre à plomb sur sa tête

La foudre à tomber toute prête,

Chacun songe à plier son bagage, & s'enfuit.

Enfin la foudre tombe, & le soufre consume

Le feuillage & les fruits dont l'arbre estoit
fourni,

Et du rameau si bien garni

Elle ne laisse plus que le vieux bois qui fume;

Mais quand le miserable fut

Dépouillé de biens & de gloire,

Au diantre l'Oyseau qui voulut

Se percher sur la branche noire.

Quoy, disoit-il, s'envolant loin des tisons
afreux,

Un certain vieux Pivert à teste surannée,

Quittons, quittons cet Arbre, il est hai des
Dieux,

A leur mauvaise destinée

Il faut laisser les malheureux,

Tant qu'ils ont possédé des biens en abondance,

C'estoit un vray plaisir avec eux d'en user.

Mais s'il tombe, faut-il qu'une fausse con-
stance

De leurs astres malins prests à nous écraser,

Attire sur nous l'influence ?

Estre amy , c'est bien fait , tant qu'amis ont
du bien ;

Mais je les plante là si-tost qu'ils n'ont plus
rien.

Tel fut le beau discours du Pivert infidèle ,

Et puis soudain attiré d'aîle ,

Tous les autres Oyseaux s'enfuirent avec luy.

Qu'il est , ô Marlboroug , de Pivers aujourd'
d'huy !





FABLE LXVII.

EVITE sagement la dangereuse amorce
 D'un desir trop ambitieux,
 Son attrait est trop pernicieux ;
 Et qui sans ailes , & sans force
 Sur un des étranger croit se guinder aux cieux ,
 Risque de haut la culebute ,
 Et de son vol audacieux
 N'a souvent pour tout fruit qu'une honteuse
 chute.
 Le sage sans compter sur le secours d'autrui ,
 N'oze que ce qu'il peut accomplir par soi-même ,
 Au lieu que l'imprudent dans son audace ex-
 trême ,
 Oze tout hazarder sur un frivole appuy.

Sur les bors du Danube avec mince pitance
 Vivoit un petit Ecureuil ,
 La bourse vuide de finance.
 C'est assez , disoit-il , se nourir sur la terre ,

332 **CONTES ET FABLES**

Elevons-nous jusques aux cieux ,
Et pour vivre parmi les dieux
Plaçons-nous sous celuy qui lance le Tonnerre
Monté dans le plus haut des airs.
L'Aigle va glorieux se mêler aux éclairs.
Pourquoy , disoit-il en soi-même ,
Me reduire toujours à rester icy-bas ?
Comme l'Aigle ne puis-je pas
Par quelque nouveau stratagème
Percer des airs franchis la region suprême ,
Et m'aller mettre entre les bras
De celuy qui du Ciel porte le Diadème.
C'est ainsi que parloit un jour
Certain raisonneur admirable,
Qui pour quitter sa guesstre & se mettre à la
Cour
Vouloit que tout au moins on le fît Conné-
table ,
Où comme à Rome un Clerc fort mal endoc-
triné
Se flate dans son cœur d'estre un sujet Pa-
pable ,
Quoy qu'à peine de noir il soit ensoutané ;
Le dessein d'estre au Ciel s'étant mis dans sa
reste ,

Il ne s'agissoit plus que de l'exécuter.

Mais en vain la petite beste

Sur soi-même eût voulu compter ,

A son dos elle n'a point d'ailes ,

Ce que peut sa legereté ,

C'est après avoir bien sauté ,

Pour s'en aller gober quelques pommes nouvelles ,

D'estre sur un Pommier monté,

Que faire donc ? Enfin ayant bien consulté ,

Il voit s'acroupir sur la terre

A belle grise & rude bec ,

Un Aigle venu d'Angleterre

Convoitant un Agneau qu'il tenoit en échec.

L'Ecureuil doucement s'avance ;

Le Berger cependant détourne ses troupeaux,

Et l'Oyseau dans les airs s'élance ,

Ayant l'Ecureuil sur son dos.

Oh qui pourroit compter de combien de merveilles

Jettant à bas ses yeux, son regard se remplit!

Que de raretez non-pareilles !

Que d'objets inconnus offerts à son esprit !

Déjà son œil confond les Campagnes fertiles

334 CONTES ET FABLES.

Avec les rochers herissez ,

Et les hommes appetissez

Luy semblent des fourmis qui rampent dans
les Villes,

Orgueilleux d'un destin qui l'éleve si haut ;

Il ne pensoit rien moins qu'au faut.

Qu'à tels ambitieux la Fortune prepare.

Tel un petit Commis qu'un caprice bizarre

A sous l'ombre d'un Grand en gros dos élevé,

Gonflé de son bonheur & s'aveugle , & s'égare,

Sans songer au revers qu'il ne soit arrivé.

Ainsi votre Ecureuil rempli de sa fortune

En se voyant si haut juché

Croit déjà posséder l'Empire de la Lune ,

Ou du moins un Archiduché ;

Mais par une triste aventure

L'Aigle qui fend les airs, l'Aigle son seul appuy

Vit des champs d'Almanza venir tout droit

à luy

Un Hypogrife à serre dure ,

C'est un Oyseau François à redoutable bec ,

Qui ne craint point l'oyseau qui porte le ton-
nerre ,

Et le tient souvent en échec,

Ils avoient une vieille guerre,
Et tous les deux joiuants de la serre,
L'Aigle fut à la fin battu.

Lors dez le premier choc l'Ecureuil abatu

S'écria, retombant à terre :

On ne doit se fier qu'à sa propre vertu.

Pourquoi me confiois - je à l'Aigle d'Angle-
terre ?





FABLE LXVIII.

DU PAYSAN POLONOIS & de son Cochon.

ESPRIT humain , que de travers
 Tu te conduis en toute chose ,
 Par les moyens dont tu te sers ,
 Pour arriver au but que ton cœur se propose !
 Bien loin de réüssir , que de fois tu te perds ,
 Lorsque tu crains un mal dans le choix du remède ,
 On te voit sans cesse abusé.
 D'un avide usurier un joiëur cherche l'aide ,
 Et s'en voit bien-tost épuisé.
 L'homme avec la raison s'égare
 Plus qu'avec son instinct le plus lourd animal ,
 Et dans son jugement bizarre
 Ses remèdes souvent sont pires que le mal.

Sur les rives de la Vistule
 Vivoit un Rustaut ridicule ,

Rustaut à fort petit cerveau ;
 Il couvroit avec sa calote
 Une teste sottte & falote ,
 Propre à donner dans le panneau.
 Un jour il se mit dans la teste
De saler un cochon pour passer son hyver ;
 Il égorge & grille la beste ,
 Et le ventre aussi-tost ouvert ,
Il ne luy restoit plus qu'à le mettre à cou-
vert
 Dans sa cabane mal-adréte ;
 Il n'avoit qu'une chambre étréte ;
 Et près d'elle un reduit en forme de cachot.
Prends les pieds de derriere, & je prendray la
teste ,
 Dit-il à sa grosse Margot ,
 Et dans ce cabinet allons porter la beste.
Je croy, répond Margot, que tu n'y penses
pas.
Tu sçais qu'un nombre affreux de souris &
de rats
 Dans ce lieu tant que la nuit dure,
 Tiennent chapitre general.
Veux-tu que ton cochon leur serve de pature ;
 D'd. iij)

Cherchons un autre endroit pour mettre l'animal.

Avis de femme, quoy qu'on tienne,
N'est pas toujours hors de saison.

Le Rustaut reflechit, & trouve que la sienne
A quelque sorte de raison.

Il met donc bas le pore, & rêvant à la chose,
Après avoir bien ruminé,
Bien pesé, bien examiné,

Allons, dit-il, Margot, comme je le propose.
Je me moque, morbleu, des rats & des souris.

Vivent, vivent les beaux Esprits.

Portons là le cochon. Mais, dit la Polonoise,
Comment ! Ah que de bruit. Mais encor, point
de noise;

Une fois, s'il vous plait, faisons ce que je dis.
A ces rats Suedois j'ay trouvé le remede.

Puisque vous le voulez, dit Margot, je le cede.
Vous l'ordonnez, & j'obeis.

Dans le bouge aussi-tost le compagnon d'Ulyffe
Est couché sur deux ais que portent deux ton-
neaux.

Mais vous autres, petits Cervaux,
En vain vous prétendez deviner l'artifice

Qui garantit le porc de l'insulte des rats.

Il fut de Moscovie appeller de gros chats,

Animaux de gueules avides,

Dont la grife subtile & les mortelles dents

Pouvoient donner la chasse à ces rats intrepides.

Il les fait donc venir, & les mettant dedans,

Serre soudain sur luy la porte,

Et dit, Messieurs les rats, venez vous y froter.

A ces chats, venez grignoter

Le sein doux de ma beste morte.

La chose faite, il entre au lit,

Et de l'invention en secret s'aplaudit;

Puis dort, tandis que le chat veille.

Il croyoit que rats ny souris

N'osoient sortir de leurs taudis

Seulement le bout de l'oreille.

Le Moscovite chat, qui n'estoit pas un sot,

Crut qu'on l'avoit mis là pour remplir sa bedaine,

Et fit du porc si bon écot,

Qu'il s'endormit enfin dessus, la panse pleine.

Le Russe en se levant court à son porc gisté,

340 CONTES ET FABLES

Ouvre la porte. Mais quelle fut sa surprise,

Quels furent les sanglots de son cœur irrité,

Si-tost qu'il connut sa sottise,

Et que son porc estoit plus mangé par les
chats

Qu'il ne l'eût esté par les rats.





FABLE LXIX.

DE LA RENARDE
& de l'Autruche.

A La Cour d'un fameux Lion,
L'Autruche & la Renarde en commerce d'a-
fares

Devinrent toutes deux commeres,
Et vécutent long-temps en étroite union.

C'étoit une amitié jurée
Par mille sermens solemnels ;
Et cent complimens mutuels ,
L'avoient l'une à l'autre assurée.

S'entend telles qu'on voit ces amitez de cour ,
En paroles toûjours fertiles,
Or il arriva certain jour ,
Que l'Autruche des moins agiles ,
Par le plus grand des accidens ,
Sortant , dit-on , d'une caverne ,

Et marchant de nuit sans lanterne ,
Se trouva près d'un Puits , & fit le sault de-
dans.

On le croit aisément d'une si lourde beste ;
Car il n'est bon Cheval qui ne fasse un faux
pas ,

Ce fut en mesme temps à chercher dans sa
teste ,

Le moyen de pouvoir se tirer d'embarras.

Mais plus sottte elle fut qu'un deteur consulaire
Qui vient de passer le Guichet.

Etant donc prise au Trebuchet ,

Elle nage , s'éforce , & ne sçauroit rien faire

Enfin pour un dernier recours ,

Elle crut qu'il faloit s'écrier au secours.

Renarde vient aux cris , & l'Autruche avec
joye ,

Ah ! que fort à propos , dit-elle, te voicy ,

Vite, commere, je me noye ,

Et ne sortirai point d'icy ,

Sans y penser j'y suis tombée ;

Au plus vite une corde , & de bon bras aussi.

Quelle infortune est donc la tienne ,

Répondit la Renarde, & quel est ton malheur ?

Non jamais il ne fut douleur

Si véritable que la mienne.

Quoy ? presté à te noyer , le Ciel l'a-t-il permis ?

O ! toy que je préfère à mes plus chers amis ,

Qui t'a joué ce tour , j'en veux tirer vengeance.

Eh , ma chere , tends-moy la main ,

Dit l'Autruche en pleurant , nous jazerons demain.

J'ay besoin d'une autre assistance ,

Que d'un discours frivole & vain ;

Encor un coup tends-moi la main.

La Renarde estoit pitoyable ,

Elle auroit bien voulu lui donner du secours ;

Mais , dit-elle , on ne peut toujours

Donner ce qu'on promet d'une ame charitable.

Je te voy sans secours en estat miserable ,

Mais aye à ton frere recours.

Pour moy la culebute est un peu trop à craindre ,

Tandis qu'en me baissant j'irois te secourir ,

Je pourrois peut-estre péir.

344 CONTES ET FABLES

Ce que je puis, c'est de te plaindre,
De ce que je te vois souffrir.

Une Couronne est peu de chose,
Je t'exhortai de l'enlever,
Mais c'est en vain qu'on se propose,
Ce que l'on ne peut achever.

Voy défunte ma sœur Tullie,
Que le crime éleva sur le Thrône usurpé,
Que son espoir fut bien trompé;
Sur un noir attentat sa fortune établie,
Est avec elle ensevelie,

Et son fil malheureux par la Parque est coupé.
Je puis d'un même sort voir mon orgueil frappé.
Quitte donc sans chagrin de superbes chimères,

La noire ambition ne produit que misères.
Je pourrois bien qu'en dire, & je crains qu'un
revers

Ne me fasse bien-tost faire un pas de travers.
Renarde ainsi parloit. Mais quand elle débite
D'un Sermon si moral les propos mal ouïs;
L'Autruche l'écourant sous l'eau se précipite,
Et va mourir au fond du Puits.

CONTE



CONTE LXIX.

DU MIROIR DE LESBIE trop sincere.

LA jeune & coquette Lesbie
 Estoit une Beauté de tout point accomplie,
 Comme Catulle la dépeint ;
 Sa taille estoit d'une Heroïne,
 Son corps ferme plus blanc & plus doux que
 l'hermine,
 Un œil vif dont le cœur estoit d'abord éteint ;
 Belle bouche, beau nez, la gorge sans égale,
 Le contour du visage un peu plus long qu'e-
 vale ;
 Et l'on trouvoit près de son teint
 Le lys jaune & la rose pâle.
 D'un bras toujours armé des fleches de l'a-
 mour
 L'yvoire sembloit fait au tour,
 Et sa main douce & potelée
 E e

346 CONTES ET FABLES

Finissoit par de petits doigts ,
Par qui l'ame reduite à ses derniers abois ,
Pouvoit estre à la vie aisément rappellée.
Catulle en fut épris, que dis- je, il en fut fou ;
Et ne pouvoit vivre sans elle,
Quoyque secretement sa belle
Du signe d'Apollon fist souvent un Coucou.
A cet unique objet sa muse dévouïée
De son nom fit bruïre les airs ,
Et sur les bords du Tybre elle seule loüée
Fournissoit matiere à ses vers.
Tantost ses tristes chants se plaignoient d'une
absence
Qui le privoit d'un bien si doux.
Un soupir , un baiser , une reconnoissance ,
Un Zephir qui folâtre entre ses blonds che-
veux ,
Tout servoit de sujet à ses vers amoureux.
De son sort qu'elle estoit contente !
Avec quel doux plaisir voyoit-elle en tous lieux
Des Romains enflâmez une troupe éclatante
Arrester sur elle leurs yeux !
Quel plaisir de se voir dans sa glace polie
Si jeune, si brillante ; & d'attraits si remplie ?

C'est là qu'étudiant ses clins d'œil, ses souris,
Et tout ce qui pouvoit accroistre encor ses
charmes :

Elle aiguisoit de plus en plus ses armes
Contre les cœurs qu'elle avoit attendris.
Qu'elle en conceut d'orgueil dans l'ame;
Mais l'âge pas à pas vint insensiblement
De ce teint si fleuri, de cet œil si charmant
Amortir l'éclat & la flâme,
Et soixante Soleils devorans sa beauté,
Un long mal pour surcroît attaqua sa santé.
La voilà dans son lit, une fièvre brûlante
Fond de son embonpoint les restes languoureux,
Son front devient ridé, son nez long, ses yeux
creux,
Et tout son corps n'est plus qu'une ombre
chancelante.

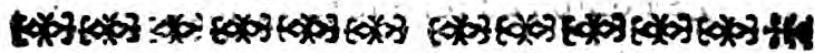
Dans ce triste état pour se voir
Elle se fait porter devant son grand miroir.
Quelle ombre se presente à mes regards, dit-elle?
Seroit-ce moy, Bons Dieux, non, je ne le crois
pas.

Oüy, c'est toy, luy répond sa Glace trop fi-
dele;

C'est moy qui te montrois autrefois tes appas,

Mais à present , Lesbie , hélas !
 Je ne puis t'en montrer que la perte cruelle.
 Voy de tes beaux cheveux ton crâne dépoüillé,
 Ton front que sillonne la ride,
 Tes yeux éteints , ton teint livide ,
 Ce nés aigu toûjours mouïllé.
 Une peau sur tes os colée ,
 Le corail de ta lèvre en azur converti ,
 Ta bouche à moitié démeublée ,
 Ton menton qui s'allonge , & ton sein aplati.
 Insolent , s'écria Lesbie ,
 Ton zele à m'offenser est donc bien empressé.
 A ces mots un flambeau qu'elle lance en fu-
 rie ,
 Fait tomber en éclats le miroir fracassé.
 Il gemit , il se plaint , & luy dit en colere :
 Pour t'avoir dit la verité ,
 Pour avoir esté trop sincere ,
 Est-ce ce que j'ay merité ?





FABLE LXX.

*LA CORNEILLE DENIAISE'E,
& l'Oyseau Duc aussi.*

Sur les bords de la Mer qui baigne l'Hesperie,

Où le Dragon alerte a soin des Pommes d'or,
Un Oyseau plus que Duc venoit prendre l'essor ;

Et rencontra pour compagnie,
Dame Corneille au gros trésor,
Qui cherchoit le long du rivage,
Pour contenter sa faim quelque bon coquillage.

Elle en rencontre un sous ses pas ;
Ah, ah, mon gros Poisson, il faut que jete gobe,

Si-tôt que de ta dure robe,
J'aurai découvert ton limas.
Alors contre sa grosse proye,
Son bec & ses pieds elle employe ;
Et ne peut le tirer dehors.

150 CONTES ET FABLES

Le Poisson au fond se renferme,
Et plus elle fait ses efforts,
Plus elle sent l'écaille ferme,
Tandis que la Corneille a dessein de l'avoir,
La tourne & la retourne, & de tout son pouvoir,
La croit casser comme une vitre.

Un Oyseau plus que Duc flaté du même espoir,
Crut aussi qu'il pouvoit prétendre à gober
l'huitre.

Je te vois, ce me semble, en un terrible ennuy ;
S'écria-t-il à la Corneille,
Si tu veux tu peux à merveille
Tirer ce Poisson de l'étui,

Qui tient de ce limas la chair envelopée.

En vain ta patte est occupée
A le briser ; & d'aujourd'huy
Tu n'en viendras à bout si tu ne me veux croire ;
Di-m'en donc un moyen, je te donne pour
boire,

Dame Corneille, grand-mercy,
Mais croyez que ma politesse,
Ne prendra rien de vôtre Altesse,
Et que de vous servir je fais mon seul souci,
Oüy, je veux gober la Limace.

Dit-elle , mais il faut la mettre avant dehors ,

Et je voi bien quoy que je fasse ,

Qu'elle se rit de mes efforts.

C'est en vain que de patte & de bec je travaille ,

Rien ne brise la dure écaille.

Si j'allois la porter à quelque Procureur ,

Thémis sçait fort bien ouvrir l'huitre ,

Peut-estre pourroit-il me faire la faveur.

Ah ! reprit l'Oyseau Duc , l'on sçait bien qu'à
bon titre

Un supôt de Palais est d'huitres grand gobeur ,

Mais il vous donneroit sans doute

La Coquille , & pour luy retiendrait le poisson ;

Pour en venir à bout prenons une autre route ,

Et vous aurez le Limaçon.

Pour une teste fort habile ,

Vous demeurez en beau chemin ;

Est-il rien de moins difficile ,

Qu'à cette peine mettre fin ?

Je vole mieux que vous , & n'ay de cette place ,

Dans ce moment même , à vos yeux ,

Qu'à m'élever jusques aux cieux.

Puis du haut jusqu'en bas j'enverrai la Limace ;

352 CONTES ET FABLES.

Ainsi sans me peiner beaucoup ,
Elle brisera tout d'un coup
Sur cette belle & large pierre.
Je conçois ce que tu me dis ,
Répondit la Corneille , & pour ce bon avis ,
Que dans mes aïsses je te ferre.
Que l'eût dit , qu'on eût pû trouver
Tant de prudence dans ta teste ?
Puis aussi-tost pour élever
L'Ecaille dans le Ciel, le plus que Duc s'apprête,
Et du plus haut des airs fait tomber le limas ,
Qu'en s'élevant jusqu'à la nuë ,
Il fait tomber de haut en bas.
L'Ecaille en fut soudain rompuë.
L'Oyseau plus que Duc s'attendoit
De suivre le morceau dès qu'il seroit à terre.
Mais certain Coq qui regardoit ,
Courut le premier à la pierre ,
Tandis que l'autre retardoit ;
Il se saisit de l'huitre , & vîtement la gobe ,
Et les autres moins avisez ,
Confus de se voir déniaisez ,
Ne trouverent plus que la robe ,



CONTE LXXI.

*DE LA LEOPARDE ANGLOISE,
& du Cerf Portugais.*

LA Leopard de d'Albion,
 Et le Cerf qui s'abreuve à la bouche du Tage,
 Pour un étrange tripotage,
 Firent ensemble une union.
 Ils se promirent foy, qui seroit éternelle,
 Qu'il pouvoit s'assurer sur elle,
 Que ses puissans secours à l'aider toujours
 prests,
 Le tireroient de toute intrigue,
 Qu'il prît seulement la fatigue;
 De luy tenir ouvers les huis de ses Forêts.
 D'un secours étranger quand on se préoccupe,
 On y trouve souvent moins qu'on ne croit de
 foy;
 Et veut-on n'estre pas la dupe,
 Il ne faut se fier qu'à foy;

Peu d'amis tiennent leurs paroles ,

Et peu sont marquez au bon coin.

On fait pour se sauver cent promesses frivoles ;

Mais n'est-on plus dedans , l'on se tire de loin.

Or un soir Dame Leopardé ,

Sortant avec le Cerf , la nuit , du cabaret ,

Passa par Almanfa , là sans y prendre garde ,

Elle tombe en un trou que Bervvik avoit fait.

Le Cerf y tombe aussi , c'estoit un creux abîme

Profond , & dont à peine on pouvoit échaper.

Que tous deux furent sots ! chacun du corps
s'escrime ,

Se guindant vers le bord afin de l'attraper.

Les yeux ardens comme la braize ,

La triste Leopardé est là mal à son aise ,

Sa ruse estoit à sec : mais il falloit sortir ;

Cousin , dit-elle au Cerf , il faut que le genie ,

De ce pressant péril , sache nous garantir.

Que faire , dit le Cerf , pour que de compagnie

Nous nous tirions tous deux dehors ?

A ces mots pour chercher une facile issue ,

Sur les bors droits & périlleux ,

Le Cerf de tous côtez tourne une triste vûë ,

Et ne découvre rien propre à le secourir ;

Il faudra donc icy périr ,

Dit-il , si ta teste subtile

Ne nous fournit pas un moyen.

Quoique je sois assez agile ,

Répond l'autre , je ne puis rien ;

Mais pour sortir du pas dans lequel tu te trou-
ves ;

Seigneur Beaubois , si tu veux bien ,

Ce que je vais te dire, il faut que tu l'éprouves ;

Et crois que ce sera le moyen le plus sûr ;

Ce n'est là qu'une bagatelle ,

Dresse-toy tout le long du mur ,

Ton dos , & puis ton bois me serviront d'é-
chelle.

Ainsi par ce secours avec un petit saut ,

J'espère de gagner le haut ;

Puis te tendray la main pour te tirer sans peine.

C'est , reprit le Cerf , fort bien dit.

Madame, poursuit-il, que vous avez d'esprit !

Je commence à reprendre haleine ,

Quand vous serez hors d'embâras ,

Vous me retirerez , mais ne me manquez pas.

356 CONTES ET FABLES

J'en jure foy de Leopardé ,
Telle que l'avoient autrefois
Messeigneurs les Cartaginois ;

Et si d'un seul moment mon secours je retarde ;
Je veux devenir un baudet.
C'est un grand serment par moy fait ,
Je te secoureray sans faute.

Le Cerf , qui croit par là se tirer d'embaras ,
Met contre le mur ses deux bras ,
Et leve sa corne fort haute ;

Leopardé aussi-tôt fait un terrible effort ,
Grimpe son large dos , puis son bois , & puis
saute

Hors de l'abîme sur le bord.

C'est ainsi que l'Anglois pour se tirer d'affaire,
Fera sa paix à part avec ses ennemis ;
Mais quant à son secours au Portugais promis
Serviteur, serviteur, on n'y songera guiere.

Le Cerf d'esperance tout plein ,
En même-temps jette sa vûë
Sur Dame Leopardé, & luy tendant la main,
Tire-moy donc d'icy soudain ,
Commere , luy dit-il , selon ta foy reçûë.

Leopardé

Leoparde répond. Adieu beste cornuë,
 Je suis hors d'embaras, je m'en vais au ga-
 lop ,
 J'ay fait ma paix, pour toy je me risquerois
 trop.

Pourquoy fus-tu credule beste?

Je suis hors de-là Dieu mercy.

Es-tu là, je te plains, pour moy je suis icy.

Chacun peut éviter ce qui peut lui déplaire;

De ce triste incident, tu pleures, & moy je
 ris,

Par ma dexterité, je suis tiré d'affaire.

Sauve qui peut quand on est pris.





CONTE LXXII.
 DU CHIEN FIDELE
 & du Voleur.

Certain Vieillard à barbe grise,
 Riche à sacs entassez au fond d'un coffre fort,
 Avoit jeune femme bien mise,
 L'air friand, le teint vif, un bon air, un grand
 port :

Ainsi craignant double surprise,
 Il se gardoit également
 Et du rusé voleur & du subtil amant,
 De tous les deux pour se défendre,
 Si-tost que commençoit la nuit,
 Il plantoit à sa porte un dogue bien instruit
 A ne se laisser pas surprendre.
 Dogue fort peu civil à passans inconnus,
 D'une veille incommode & d'une œillade dure
 A ceux qui par chemins cornus
 Vont chercher nocturne aventure ;

Soit sous l'auspice de Mercure ,

Soit sous l'auspice de Venus.

Un soir que ce Dogue fidele

Faisoit exacte sentinelle ,

Il vit à pas de loup venir à lui fort tard

Certain homme inconnu , que plus il examine ;

Plus il reconnoist à sa mine

Que c'est un chercheur de hazard.

Le nez envelopé d'un manteau d'écarlate ,

Droit au chien qui se dresse il marche en tapinois ,

Et pour prévenir ses abois

L'aborde , le caresse , & de la voix le flatte :

Cher ami , lui dit-il , d'un ton plus radouci

Que n'est celui d'un hypocrite ,

Que du suc de la lechefrite

Ton ventre soit toujours farci.

Et que le ciel à ton mérite

Donne sans cesse une marmite

Telle que dogue peut jamais la souhaiter ;

Depuis long-temps j'ay dans la teste

De te faire un present honneste ,

Et par mon paticier je t'ay fait apprester

Ce gâteau merveilleux pour le jour de ta feste,

Jamais le dogue de Pluton

Fort amoureux de friandise,

Quoique Virgile nous en dise,

Des mains du Phrygien n'en receut un si bon.

Toute la grace que j'espère,

C'est que sans avertir Lucas,

Tu permettes que de ce pas

Je me glisse sans bruit auprès de ma commere,

Et compte que toutes les fois

Que tu voudras pour moi suspendre tes abois,

Je te regaleray de la belle maniere.

Parbleu, répond le chien, tu ne l'entends pas
mal :

Voyez le doucereux qui croit par son regal

Endormir une sentinelle.

Va, va, rengaine ton couteau ;

Si Cerbere pour un tourteau

A son maistre Pluton fut jadis infidele,

Tant que du bon Monsieur Lucas

La soupe remplira ma panse,

Il peut dormir en assurance,

Et fier à mes soins sa femme & ses ducats. 3

Ou galand ou filou, va-t-en te faire pendre ;
 Mais si tu me voulois entendre ,
 Disoit l'Amant , c'est pour ton bien ,
 Non , Monsieur, non , répond le chien.
 Mais de grace , reprit le drôle ,

Non , vous dis-je , Monsieur , & je n'en feray
 rien ;

Décampés ; mais , mon cher , encor une parole :
 Temps perdu , temps perdu , M^r le Patelin ,
 Tout ce que vous comptez , ce n'est que fa-
 ribole ;

Retirez-vous , vous dis-je , ou mes abois enfin
 Vont sur vous sonner le tocsin.

Pensez-vous qu'un gâteau me rende le cœur
 tendre ?

Plus on croit m'ébranler , plus je suis af-
 fermi ;

Et les presens d'un tel ami
 Ne sont faits que pour nous surprendre ;





FABLE LXXIII.

DU BERGER

Et du Louveteau.

Sur les bords du Danube un timide Berger,
 En crainte pour sa Bergerie
 De Hongrie,
 Qu'il crut estre en danger,
 Complota d'arracher la vie
 A certains Loups
 Dont il s'étoit rendu jaloux.
 Serio, & Nadaſti, Tattembach, Frangipano
 Furent les Loups qu'il redouta.
 Il s'en ſaiſit ſoudain, les prit dans leur ca-
 bane,
 Et le jaloux ſ'en aſſura.
 Mais ce fut trop peu pour ſa crainte,
 Que de ſ'en aſſurer par de bonnes priſons :
 De noirs chagrins contr'eux ſon ame étoit at-
 teinte,

Et pour les affommer il avoit cent raisons.

Bien-tôt à le faire il s'appreste ;

Tous quatre ils furent massacrez ;

Il s'applaudit du sang qui coula de leur teste ;

Sur quatre échafaux préparéz.

Mais ce n'est rien , dit-il , si je ne fais de mes-
me

D'un certain Louveteau , qui reste de Serin.

Le Hongrois le cherit & l'aime.

Il faut que de ce coup je tranche le destin.

Il dit , c'est fait , il fait surprendre

Dans ses chaînes le Louveteau ,

Et le met à Neustat dans le dessein d'étend-
dre ,

Sur sa gorge son grand couteau.

Qui fut bien étonné , ce fut la jeune beste ,

De se voir au pouvoir du timide Berger ;

Qui tient la foudre toute preste

Et le fer prest pour l'égorger.

Ragotzi , c'est le nom de la teste proscrire ;

Que le Berger destinoit à la mort ;

Il sçait parfaitement le sort

Que ce Berger luy prémedite.

Ne pourray-je donc point sans bruit & sans
éclat

M'échaper, dit-il, de Neustat ?

La chose paroît difficile.

Enfin il fit si bien, qu'il se fit un Dragon,

Et que sous cette fiction

De Neustat il se tire habile.

Le Berger en fremit d'horreur ;

Le péril redouble sa peur ;

Sa cruauté s'épand sur tout ce qu'il rencon-
tre.

Devois-je laisser échaper

Ce fier Louveteau qui se montre,

Et que je ne puis plus rattraper ?

Ah ! dès qu'il fut en ma puissance,

Je ne devois point marchander.

Je me repens de trop de violence,

Ou de l'avoir osé garder.

En effet Louveteau dans Neustat fut à peine

Des fers qui le tenoient heureusement sorti,

Et d'une triste mort par le sort garanti,

Qu'à la teste des Loups sa vengeance l'amci-
ne.

C'est-là qu'il réfléchit sur ses périls passés.

Et sur le sang que répandit son pere.

Tu nous a égorgés , dit-il , mais c'est assez ?

Et tu ne pourras plus le faire.

Du sang de mes ayeux tu me feras raison ;

Et de mon injuste prison ,

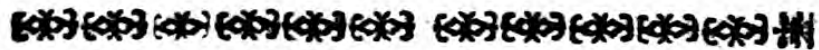
Je ne perdray point la memoire ;

Et nous verrons à cette fois ,

Vous poursuivant ces Loups , moy soutenant
leurs loix ,

Qui de nous aura la victoire ?





FABLE LXXIV.

DU LIONCEAU DE CHAISNE.

Sur les bords du Danube un Pasteur d'importance

Avoit détruit quatre Lions

Qu'il avoit crû les plus felons,

Et les plus opposez à sa toute-puissance;

Mais il restoit un Lionceau,

Le Pasteur voulut le mettre à la chaîne

Et l'y mit dans Neustat; qui se vit fort en peine

De tirer de ses fers sa peau,

Ce fut ma foy la jeune beste :

Cependant il roule en sa teste

Un moyen de sortir des fers,

Et le fait : le Pasteur en colere

Jure s'il est dans l'univers,

En quelque coin caché, qu'il sçaura s'en défaire.

Mais le Lionceau bien plus fin

Se mit en secret en chemin,

Et fut rencontrer sa Mégère,

Et puis en grosse compagnie
 Fit voir qu'il avoit mis à couvert son destin :
 D'abord il se fait Roi de la Transylvanie.
 Le Pasteur à ses desseins oppose Rabutin ,
 Il rougit de courroux , il écume de rage ;
 Mais le jeune Lion déchaîné
 Vient jusques dans son pâturage ,
 Détruire , déchirer son troupeau mal mené.
 Il oppose en vain Staremborg ,
 Le Lionceau s'en rit , traverse la Morave ,
 Et trouve le chemin ouvert
 Mesme aux yeux de Vienne où le Pasteur est
 esclave ,
 Contre tous les projets il voit le Lionceau ,
 Brûlant d'une juste furie ,
 Et jusques à sa vûë enlevant son troupeau ,
 En faire affreuse boucherie.
 Dans son étable il se réduit ,
 Et timide , & tremblant qu'on n'en fasse le
 siège ,
 Fait tout remparer , s'y munit ,
 Et demande secours jusques dans la Norvège.
 Cependant malgré ces secours

368 . CONTES ET FABLES.

Il ne fait rien , & craint toujourn ,
Et tantost c'est pour Pest , & tantost c'est pour
Bude ,
Enfin rien n'est égal à son inquietude ,
Qu'il voudroit bien encore le tenir dans Neufstat,
Et l'y sacrifier à toute sa colere ,
Le mettant dans le mesme état
Qu'il avoit mis feu son grand pere.
Mais il a beau verser des pleurs ,
Il a beau se livrer à toutes ses douleurs ,
Le Lion est hors de sa chaîne ,
Et de son grand ayeul les terribles malheurs
Ne font rien qu'augmenter sa haine ,
Il se souvient du coup mortel
Et du glaive sanglant qui luy trancha la teste ;
Il voit cette main toute preste
A décocher sur luy le mesme trait cruel ,
Il sçait qu'il se sauva par une heureuse fuite ,
De ce coup qui l'autoit frappé ;
Il sçait quelle fut la poursuite
Du Pastre , quand il sçut qu'il étoit échappé ;
Peut-il ne pas prendre vengeance
De ce qu'on tramoit contre luy ?

Et

Et pourroit-il ne point abattre la puissance

Qui cherche la perte aujourd'huy ?

Non. Ce jeune Lion est trop fier , trop sensible

A cet outrage du Berger ,

Et son grand cœur trop inflexible

Ne peut sur luy se ménager.

Déjà Prince de la Hongrie ,

On en a déclaré le Royaume vacant ,

Il n'y menera plus paître sa Bergerie ,

De toutes parts le Mécontent

Luy fait ressentir sa furie.

Oh ! que s'il retenoit le Lion plein de vie ,

Il le mettroit bien-tôt à ses derniers abois !

Mais le Lion n'a nulle envie

De se laisser griper une seconde fois ,

L'œil ouvert & la gambe alerte ,

Il évite le Traquenard ,

Et le Pastre se déconcerte ,

D'avoir affaire avec si fin Renard ;

Il se renferme dans Vienne ,

Laisant sous Heister son troupeau ,

Et ne fait que petite peine

A ce courageux Lionceau.



FABLE LXXV.

DES GEANS CONTRE LE CIEL.

UN jour le fameux Encelade
 Dans ses efforts audacieux
 Voulut prendre par escalade
 Les Cieux.

Le projet estoit beau , mais un peu difficile ,
 Et le geant à deux cent bras
 Craignit de faire entreprise inutile ,
 Si les autres Geans ne le secundoient pas.
 Il propose à Messieurs ses freres
 Contre Jupiter ce dessein.

Tandis que nous avons, dit-il, la force en main,
 Poussons contre lui nos affaires.

A ces mots il engage avec luy le Germain.

On leur voit entasser montagnes sur monta-
 gnes ,

Et touÿjours en mettant Ossa sur Pelion ,
 Jusques à son effe[r] poussent cette action ,

Et de leurs gros sapins dépouillent les campagnes.

Ils arrivent enfin, & tout le long des murs
 Ayant disposé leurs Cohortes,
 Les Geans croyoient estre leurs
 De s'en ouvrir bien-tost les portes.

Encelade fait peur à force de canon,
 Quand le grand Jupiter dit: C'est donc tout
 de bon

Que l'on en veut à ma muraille,
 Et que ce superbe avorton
 Jusques sur mon Thrône m'affaille.
 Qu'espere donc ce vain mortel?
 Oser insulter le Ciel mesme!

Espere-t-il m'oster du chef le diadème,
 Et me chasser de mon Autel?

Je ne veux qu'un foudre de poche,
 Que de mon Vatican je sçauray lui lancer;
 Et je sçauray le renverser
 Du premier coup que je décoche.

A ces mots applaudis par le celeste corps,
 Il partit de ses mains du Vatican la foudre,
 Qui d'un coup vigoureux mit Encelade en
 poudre,

Et fait cesser tous les efforts.

Un autre vient prendre sa place :

Mais bien-tost Jupiter détruit sa vaine audace ,

Et tous les Geans renversez

Cèdent au coup de son tonnerre ,

Et de dégringoler les montagnes forcez ,

Vont tous donner du nez en terre.

Jupiter dans sa barbe en rit ,

Et dit à la grande Cohuë ;

Ferez-vous encore la beveuë

De venir les Geans m'éveiller dans mon lit ?

Sur vous ma victoire est parfaite.

Vous adresser à moy qui vous a faits si vains ?

C'est de la sorte que je traite

Mes ennemis les Gibelins.





FABLE LXXVI.

DU RENARD

pris au trebuchet.

Maître Croque-poulet grand gobeur de
pouletes,

Se trouva près d'un poulailler ;

Il n'est plus temps de réveiller,

Dit-il, allons forcer les Cocqs dans leurs re-
traites.

A ces mots il se fit un passage assez grand,

Pour y passer son corps pliant un peu l'échine ;

Et si-tost qu'y fut le ga'and

Des Poules & des Cocqs, il fit bonne cuisine ;

Il mangea tant qu'il en fut sou.

Des Poulètes il fait un horrible carnage ;

Mais si-tost que le jour parut,

Après avoir bien fait gogaille,

Maître Croque-poulet se crut

Mal défendu de la muraille.

174 **CONTES ET FABLES**

Et que si l'on le prend dedans ,

Il payeroit ce qu'ont fait ses dents.

Il cherche donc par tout une commode issue,

Et trouve un trou pour y passer ,

Et de cul & de teste il va pour s'enfoncer ,

Par cette ouverture apperçüe ;

Mais en sortant , il tombe en un piège tendu.

En vain il se débat pour se tirer de peine ,

Pour se débarasser , toute sa force est vaine ,

Et tout son effort confondu.

Le Maistre vient qui voit le drôle ,

Surpris dans son traquenard.

Ah , ah , vous voilà donc, Monsieur le fin Re-
nard ;

Jusques à la dernière obole ,

Vous me rendrez mes Cocqs que vous avez
mangez ,

Et mes Poulètes savoreuses.

Maistre Croque-poulet en paroles piteuses ,

S'excuse des Poulets qu'il avoit ravagez ,

Promet de ne plus faire une telle équipée ;

Mais le maistre tirant aussi-tost son épée ,

Luy dit , non non , c'est trop endurer de tes
tours ,

Et l'ayant dans son sang trempée
De sa fureur borne le cours,

● Pour avoir croqué des Poulètes.

Ainsi Croque-poulet paya de son manteau,

En laissant pour gage sa peau
Des sorises qu'il avoit faites.

Sortant du Poulailier le ventre bien répu,

Il tombe sottement dans le piège tendu,

Où l'attendoit du Poulailier le maistre,

Qui luy dit en le rossant bien,

Maistre Croque-poulet, apprens à me connoître,

Et jusques à la fin ne te vantes de rien.

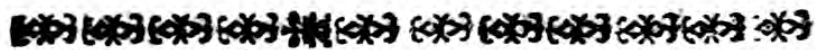
C'est souvent dans cet endroit mesme

Où l'on se croit en sûreté,

Que par un adroit stratagème

On se trouve le mieux froté.





FABLE LXXVII

DU RAT DEVENU PARTISAN.

UN Rat gueux comme un Rat d'E-
glise

Pour se rendre opulent se mit dans les Partis,
Chacun le méprisoit, les grands & les petits,
Et n'avoit pas au dos une seule chemise;

Sortant en sabots du Village,
Il arrive à Paris & s'y fait le laquais
D'un riche Sous-Fermier, homme fait au pil-
lage,

Et qui l'initia dans ses profonds secrets.
Sous le nom de Commis, d'abord il le renferme.

Monsieur le Rat s'y dégrasse un petit,
Et comme vient en mangeant l'appétit,
Il passe en peu de temps à Madame Sous-Fer-
me.

Bien-tôt à son Carosse atache deux chevaux,
Chez luy tout brille d'or, miroir & cheminée,
Il a son Cuisinier, les plus friands morceaux,
Cave bien conditionnée,

Avec des Vins choisis sur les meilleurs Côtaux ;

Enfin il s'introduit dans les grosses Gabelles ,

Son Maistre en estoit le pilier ,

Il estoit devenu Fermier.

C'est luy qui gouvernoit les Fermes les plus
belles ,

Et voulut bien en faire son croupier.

Le riche Fermier meurt, & Champagne s'em-
pare

Du bien que l'autre luy laissa ,

Et puis dans les Fermes passa ,

Pour un esprit habile & rare.

Enfin , il amassa l'or & l'argent à tas ,

Et vint en si grande opulence ,

Que ses sabots & sa naissance ,

Ne se reconnurent pas.

Il avoit une jeune fille ,

Un peu noiron , mais fort gentille ,

Qu'il mit sur le trétoir pour la bien marier.

Alors Ducs & Marquis , & du plus haut parage ,

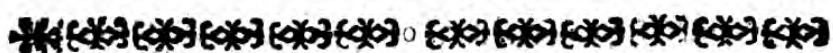
S'offrirent pour le mariage ,

De la fille du gros Fermier ,

L'argent de son Papa l'avoit bien décaffée ;

C'estoit à qui seroit de cet objet l'époux.

On voyoit briller les bijoux
 Sur sa figure rentassée ,
 Deux aunes de brocard luy pendoient sur le cu,
 Sa teste estoit de malice couverte ,
 Le nez au vent , la teste alerte ,
 Et du plus beau velours, son corps estoit vestu.
 Enfin un Marquis d'importance ,
 Mais dans ses affaires ferré ,
 Fut par le Fermier enferré.
 Malgré ses parchemins il en prit l'Alliance ,
 La Marquise Champagne eut dans ce mesme
 temps
 Laquais & Tabouret & superbe Equipage ;
 L'on ne se souvint plus, que né dans un Village
 Champagne avoit passé ses quinze premiers ans
 De sa Casaque de livrée.
 Le monde ne se souvint plus ;
 Et tel est aujourd'huy l'abus
 D'une gueuse noblesse au Partisan livrée.
 Le pere a porté des sabots ,
 Quand il vint dans Paris, entrer dans la Finance,
 Et riche Partisan se faisant un gros dos ,
 Foule à ses pieds le Duc & toute sa naissance.



CONTE LXXVIII.

DU PARELIE.

A Utrefois un jeune Soleil
Répandoit dans Madrid un éclat non pareil,
Les peuples enchantez venoient luy rendre
hommage,

Adorer ses brillans rayons,

Et l'Hébre aussi-bien que le Tage,

Courir avec l'encens à ses soumissions.

Il vit pendant trois ans de puissance absoluë

Tout le peuple Espagnol luy rendre hommage
en paix :

Quand du costé des Portugais,

Un souffe d'Abion fit paroistre une nuée.

Il lança ses rayons sur ce nuage épais,

Et d'abord il se forma un brillant Parelle,

Qui disputa, comme l'on dit,

Chez tous les Catalans, comme dans l'Italie,

Avec le vray Soleil qui brilloit à Madrid ;

Des Catalans trompez, la raison peu capable,

Sur le nuage attachent tous leurs yeux,

380 C O N T E S E T F A B L E S .

Et le voyant si beau , si radieux ,
Croyent ce Parelle un Soleil véritable,
Par d'inutiles efforts ,
Ils jettent leurs rayons sur le brillant nuage ,
Et du Soleil y contemplant l'image ,
Y prennent l'ombre pour le corps.
Ainsi, lors qu'un barbet va seul par aventure ,
Au Soleil passer un ruisseau,
Le rayon luy fait voir dans l'eau
Pour un poulet qu'il porte une dinre en peinture ,
Et le fat voulant le gober ,
Lâche alors son poulet, & le laisse tomber.
Ainsi les Catalans en quittant le solide ,
Preignent le Parelle au lieu du vray Soleil ,
Et dans la fureur qui les guide,
Luy rendent un respect à nul autre pareil ;
Mais il vient cependant de France ,
Un vent poussé par Orleans ,
Qui montrant du Soleil la véritable essence ;
Vient deffiler les yeux des Catalans ,
Et le Soleil brisant ce superbe nuage ,
A leurs yeux détrompez , dissipe cette image.
F A B L E .



FABLE LXXIX.

DU LION COURONNE.

L Es Animaux sans Roy voulurent en faire un :

Un superbe Lion à leurs yeux se presente :

Ils en ont l'Ame fort conteate ,

Et le Lion plaist à chacun.

Son chef est fait exprès pour porter la Couronne ,

Il marche d'un air grave , & toute sa Personne
Eclate de mille vertus.

Son poil est hérissé , son cœur est intrepide ,

Et de sa grand'queuë homicide :

Ses deux flancs excitez sont sans cesse battus.

Un jeune Lionceau Prince de l'Asturie

Dans sa caverne est élevé ,

Qui du Peuple & de sa Patrie

Fera le bonheur achevé.

Enfin ce grand Lion , cette terrible beste

N'a pas un Grand qui ne s'appreste

H h

382 CONTES ET FABLES

A soutenir un choix si beau,
En s'attachant au jeune Lionceau.
Cependant un Fan d'Allemagne
Quittant les rives de l'Ister
A ces Animaux de campagne
Pour la mesme Couronne ose se presenter :
Il est appuyé d'une Biche,
D'un troupeau de grasses Brebis,
D'un Courfier Portugais qui galamment dé-
-niche,
Et d'un Rat le plus fier de tous nos Ennemis.
Le grand Mulet y joint ses forces,
Ses desirs, ses troupes, son or,
Quoyque petit soit son tresor,
Et se donne pour luy de frequentes detorses,
Fondé sur ces cinq alliez,
Que son interest a liez,
A ces fiers animaux il offre sa personne,
Qui ne veulent point l'accepter ;
Il laisse tomber sa couronne,
Et sa teste n'est pas propre pour la porter ;
Il n'a point la teste immobile
Telle que doit l'avoir un Roy,

Et fait un effort inutile,
Pour se procurer cet employ.
Tous ces cinq Aliez & l'un & l'autre échoüant,
La Biche ne fournit plus rien :
Les Brebis songent à leur bien :
Le Portugais , le Savoyard se jouient ,
Et l'Empereur n'a pas de quoy
Le soutenir comme un vray Roy.
Quant à luy sa teste legere
A dégoûté ces animaux ,
Et le ferme Lion ne le redoute guere,
Ni luy , ny ses petits travaux.





FABLE LXXX.

DE LA TEMPESTE.

UN Vaisseau bien appareillé
 Partoit de Douvre pour Hollande,
 Sur les tranquiles eaux la bonace estoit grande,
 Un Zephir amoureux frisoit le flot salé ;
 Tout rioit à ses vœux , & la mer applanie
 Presentoit une face unie.
 Le Pilote & les Matelots
 Du Vaisseau sillonnant la trace ,
 Et considerant la bonace,
 Contents de leur destin se jouïoient sur les flots.
 Un vent frais remplissoit leurs toiles ;
 Enfin jamais un temps si beau
 N'avoit enflé les voiles
 D'un Vaisseau.
 Viens , viens , disoit la Mer , sur le dos de
 Neptune

Jouir de ta bonne fortune,

Et goûter le beau temps qu'il fait ;

Prends le temps comme il vient , quand la bon-
nace dure :

Et puis qu'enfin tout rit à ton souhait ,

Jouis de la bonne aventure.

Cependant le Vaisseau qui poursuivoit son
cours ,

Voguoit sur la vaine esperance ,

S'abandonnant à l'apparence

Qui sembloit le flater toujours ,

Lors que soudain un gros nuage ,

Qui portoit dans son sein & la nuit & l'o-
rage ,

Surprit les pâles Matelots ;

Dérobe le Soleil au haut de sa carrière ;

Ce sont les-seuls éclairs qui donnent la lumiere ,

Et la Mer en courroux leve par tout ses flots.

Une soudaine horreur saisit tout l'Equipage ,

Chacun court au besoin pressant ,

Les rochers sont choquez par le flot mugif-
fant ,

Et la Mer écume de rage.

Où donc est le calme trompeur ,

H h iij

386. CONTES ET FABLES

Dit le Pilote dans la crainte ,
Ces beaux mots , ce discours flatteur
N'estoient donc pour moy qu'une feinte,
Fou qui se fie à tes beaux mots.
En orage bien-tost se change la bonace.
Autant que tu risois , autant tu nous menace.
Prends pitié de mes Matelots.
Un triste coup de vent luy coupe la parole ,
Auprès de Jupiter sa priere est frivole ,
Et les flots sont plus courroucez ,
La Mer au Ciel porte la guerre ,
Et par un grand coup de tonnerre ,
A la fin le Vaisseau fait voir ses aix brisez.
Fou qui se fie à la bonace ,
La mer change bien-tost de face ,
Et le leger Vaisseau s'est à peine joié
Sur la face de l'onde unie ,
Qu'il s'y voit perir , échoüé
Sous son implacable furie.
Ne va point te fier au trompeur élément ,
Le calme est suivi de l'orage ;
Où l'on s'est joié , c'est souvent
Où le Navire fait naufrage.



FABLE LXXXI.

DE LA BREBIS,
*qui promet au Cerf en presence
 du Loup.*

EN presence d'un Loup qui luy montrait
 les dents,

Un certain Cerf disoit à la Brebis timide,
 Jure-moy donc, Brebis, devant le Loup avide,
 Que tu me dois quatre cent francs.

La Brebis ne put s'en défendre

Tant elle avoit de mâle peur :

Je connois vous devoir quatre cent francs,
 Seigneur,

Et je prétends bien vous les rendre :

J'en jure par ce Loup dans cet endroit present,

Ce n'est point un serment frivole.

Le Cerf du jurement content,

Voulant à la Brebis faire tenir parole,

388 CONTES ET FABLES

Et la trouvant un jour à l'abry de son chien ,
Hola , dit-il , Brebis , paye-moy cette somme ,
Qu'en presence du Loup tu me promis si bien .
Moy , répond la Brebis , ne sçais-tu pas bien
comme

Entre nous je ne te dois rien ;
Ce que la crainte m'a fait faire ,
Voudrois-tu l'exiger de moy ?

A d'autres , s'il te plaît , tu m'as donné ta foy ,
C'est un serment forcé qui ne m'engage guere ,
J'en appelle à ce dogue , il te rendra raison ,
Et te dira sans feinte ,

Que tout ce qu'exige la crainte
Entre les contractans ne passe point pour bon .
Je promis vous devoir le poignard sur la gorge ,
Et lorsque je juray le Loup estoit present ;
Mais je ne crains plus qu'il m'égorge .
Qui par crainte promet , est de payer exempt .





FABLE LXXXII.

*De la Tasse de porcelaine fracassée
par le Vase d'or.*

EN Espagne à Madrid brilloit un Vase d'or;
Il estoit luy seul un tresor,
Sur lequel une main sçavante
Avoit gravé Philippe Roy,
Qui de sa paupiere brillante
Donne aux siens de l'amour, aux Ennemis
l'effroy.

D'autre part une Pourcelaine
De Goa vint aux Portugais,
Morceau fort précieux, sur lequel avec peine
Du Germain Archiduc on avoit peint les
traits.

On le voyoit partir d'abord de l'Allemagne,
Et s'équiper chez les Anglois,
Passer en Portugal, puis pour vaincre l'Es-
pagne,

Aux Catalans donner des loix.
Au Portugais il se confie,
Le Portugais à Galloway,
Qui contre le Marquis de Bay
Marche en grande cérémonie.
Sur les bords de la Gevora
Les deux partis se rencontrèrent,
Et là plusieurs coups se donnerent
Entre le Vase d'or & la Porcelaine:
Elle en fut d'abord fracassée;
Et le Vase d'or triompha
De la Porcelaine cassée.

F I N.



T A B L E

D E S

CONTES ET FABLES.

P REMIERE FABLE. <i>Le Python confondu</i> , Page 1	
II. FABLE. <i>La Guerre du Milan</i> ,	P. 4
III. FABLE. <i>Le Cerbere à triple teste vaincu</i> ,	P. 9
IV. FABLE. <i>De l'Aigle, & du Serpent</i> ,	P. 13
V. FABLE. <i>Du Lion, des Dogues, & des Mâ- tins</i> ,	P. 18
CONTE VI. <i>De Milon, du Chesne, & du Loup</i> , P. 23	
CONTE VII. <i>Du grand Berger, & du Loup</i> , P. 28	
CONTE VIII. <i>Des Grenouilles Hollandoises, & du Soleil François</i> .	P. 32
IX. FABLE. <i>Du Combat de l'Ichumon contre le Crocodile</i> ,	P. 36
X. FABLE. <i>De l'Aigle, du Phenix, & du Phe- nicoptere</i> ,	P. 39
CONTE XI. <i>Du Loup & du Lion</i> ,	P. 44
CONTE XII. <i>Du Combat d'Achelous contre Hercule</i> ,	P. 48
CONTE XIII. <i>L'Intervention de Sire Pier- re</i> ,	P. 53

T A B L E

XIV. FAB. <i>De l'Emerillon presomptueux</i> ,	P. 57
CONTE XV. <i>Dom Brocantin, ou le mauvais troc</i> ,	P. 61
XVI. FABLE. <i>Du Cameleon, des Loups & des Lions</i> ,	P. 65
XVII. FABLE HEROIQUE. <i>Du Vase d'or, & du Bocal de Porcelaine</i> ,	P. 70
CONTE XVIII. <i>Du Medecin, du Charlatan, & de Colas</i> ,	P. 75
CONTE XIX. <i>Des Brebis secouruës par les Loups</i> ,	P. 79
CONTE XX. <i>Du nouvel Icare</i> ,	P. 83
CONTE XXI. <i>Le Serpent ingrat puni</i> .	P. 87
CONTE XXII. <i>De la Montagne qui enfante une Souris</i> .	P. 92
XXIII FABLE. <i>Des Vents & du Rocher, ou les efforts inutiles</i> ,	P. 96
CONTE XXIV. <i>L'Amirante Midas, ou le Combat d'Apollon & de Pan</i> .	P. 101
CONTE XXV. <i>Du Cerf, de l'Autruche & du Taureau</i> ,	P. 106
CONTE XXVI. <i>Des deux Loups de mer, & du Triton</i> ,	P. 110
CONTE XXVII. <i>Le Dénicheur de Merles, ou l'Occasion perdue</i> ,	P. 115
CONTE XXVIII. <i>Le Conte à Jaquet</i> ,	P. 120
CONTE XXIX. <i>De l'Autruchon couronné</i> ,	P. 125
CONTE XXX. <i>Metamorphose de Lubin en Ver à soye</i> ,	P. 130
CONTE XXXI. <i>Le Mécontent puni, ou l'Asne qui change de Maistre</i> ,	P. 134

DES CONTES ET FABLES.

- CONTE XXXII. *Sauve qui peut*, P. 139
 CONTE XXXIII. *Du Soleil, & de Borée*,
 P. 144
 CONTE XXXIV. *De l'Aigle, & du jeune
 Lion*, P. 149
 CONTE XXXV. *L'Emétique réservé, ou le
 prudent Medecin*, P. 153
 XXXVI FABLE. *De l'Aigle Roy des Grues*,
 P. 157
 XXXVII FABLE. *De l'Aigle, des Herons, &
 des Cormorans*, P. 162
 CONTE XXXVIII. *Le Renard pris à la Chaussé-
 se-trape*, P. 167
 CONTE XXXIX. *L'avortement de Marlbo-
 roug*, P. 191
 CONTE XL. *La Souriciere du Prince de
 Darmstat*, P. 195
 CONTE XLI. *Le Lionceau couronné*, P. 205
 CONTE XLII. *Le Clou*, P. 200
 CONTE XLIII. *La Mouche Guespe ou Bel-
 lerophon culbuté*, P. 210
 CONTE XLIV. *Du jeune Autour, & des
 Poules folles*, P. 215
 CONTE XLV. *Le Sapajou dans la Chaussé-
 trape*, P. 220
 CONTE XLVI. *L'Ours piqué, ou les Abeilles
 vengées*, P. 225
 CONTE XLVII. *Le More lessivé*, P. 230
 CONTE XLVIII. *Le Loup dans le Puits*,
 P. 234
 XLIX FABLE. *De la caverne du Lion*, P. 238
 CONTE L. *La chasse du Lion, & des autres
 animaux*, P. 245

T A B L E

- CONTE LI.** *Qui trop embrasse mal estrait,*
 P. 248
- CONTE LII.** *Du Coq & du Vanneur, qui disputent un Nid,*
 P. 253
- CONTE LIII.** *Le Renard, & le Singe sans Queue,*
 P. 258
- LIV. FABLE.** *Du Coq, du Diamant, & du grain d'orge,*
 P. 263
- LV. FABLE.** *De la Corneille déplumée,* P. 268
- CONTE LVI.** *Des Oiseaux associez en commerce,*
 P. 273
- LVII. FABLE.** *La Foudre enfermée dans la nuë,*
 P. 278
- LVIII. FABLE.** *De l'Oyseau Duc, des Oufroy, des Oysons, & des Hiboux,*
 P. 283
- LIX. FABLE.** *Du Singe qui se mesle aux Chats qui se battent,*
 P. 288
- LX. FABLE.** *Du Lion, du Chevreuil, & de la Couronne,*
 P. 293
- LXI. FABLE.** *Du Singe & du Renard,* P. 298
- LXII. FABLE.** *De la Montagne qui enfante un Rat,*
 P. 302
- LXIII. FABLE.** *Du Vaisseau & de la Mer,*
 P. 306
- LXIV. FABLE.** *Du Chien & de l'Ombre,*
 P. 311
- LXV. FABLE.** *Du Renard & des Raisins,*
 P. 316
- LXVI. FABLE.** *Du Bouclier & des Serpents,*
 P. 321
- LXVII. FABLE.** *L'Arbre Foudroyé,* P. 326
- LXVIII. FABLE.**
 P. 331
- LXIX. FABLE.** *Du Paysan Polonois & de*

DES CONTES ET FABLES.

- son Cochon*, P. 336
 LXX. FABLE. De la Renarde & de
 l'Autruche, P. 341
 CONTE LXXI. Du Miroir de Lesbie trop sin-
 cere, P. 345
 LXXII. FABLE. La Corneille deniaisée, &
 l'Oyseau Duc aussi, P. 349
 CONTE LXXIII. De la Leopard Anglaise,
 & du Cerf Portugais, P. 353
 CONTE LXXIV. Du Chien fidele & du
 Valeur, P. 358
 LXXV. FABLE. Du Berger & du Louve-
 reau, P. 362
 LXXVI. FABLE. Du Lionceau Dechaisné,
 P. 366
 FABLE LXXVII. Des Geans contre le Ciel,
 P. 370
 FABLE LXXVIII. Du Renard pris au tre-
 buchet, P. 373
 FABLE LXXIX. Du Rat devenu Partisan,
 P. 376
 CONTE LXXX. Du Parelle, P. 379
 FABLE LXXXI. Du Lion Couronné, P. 381
 FABLE LXXXII. De la Tempeste, P. 384
 FABLE LXXXIII. De la Brebis, qui promet au
 Cerf en presence du Loup, P. 387
 FABLE LXXXIV. De la Tasse de porcelaine
 fracassée par le Vase d'or, P. 389

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Chancelier ce Manuscrit, & je n'y ay rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. Fait à Paris le 27 Juin 1702. FONTENELLE.

Premier Privilege en date du 2 Juillet 1702.

Second Privilege en datte du 16 Juillet 1706.

Veu par ordre de Monseigneur le Chancelier ce 12 Juillet 1709. FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nostre Cour de Parlement, Maistres des Requestes Ordinaires de nostre Hostel, Grand-Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Seneschaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. JEAN MOREAU Imprimeur-Libraire à Paris Nous ayant fait supplier de luy accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Livre intitulé, *Contes & Fables tirez des Entretiens Politiques du Sieur Lenoble* ; Nous luy avons permis & permettons par ces Presentes d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon luy semblera, & de le faire vendre & distribuer par tout nostre Royaume pendant le temps de trois années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs,

Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression Estrangere dans aucun lieu de nostre obéissance; A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles. Que l'impression dudit Livre sera faite dans nostre Royaume, & non ailleurs; & ce en beau papier & beaux caracteres conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente il en sera mis deux exemplaires dans nostre Biblioteque publique, un dans celle de nostre Chasteau du Louvre, & un dans celle de nostre très-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes; Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayants cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empeschement. Voulons que la copie des Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour deüment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers-Secretaires foy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nostre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est nostre plaisir. Donnë à Versailles le quatorzième jour de Decembre l'an de grace

mil sept cens neuf ; & de nostre Regne le soixante-septième. Par le Roy , en son Conseil , Collationné ; Signé , **LE COMTE.**

Registré sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris ce 19 Decembre 1709.

DE LAUNAY Syndic.

Devaux

23. 11. 90

[VOLTAIRE]

901620

